LAUDED

John Carter Brown
Library
Brown University

L'AN
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

TOME II.

Salle du Thrône

L'AN
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

Rêve s'il en fût jamais ;

SUIVI DE

L'HOMME DE FER,
SONGE.

O utinam !

NOUVELLE ÉDITION,

Avec Figures.

TOME SECOND.

1786.

L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

Rêve s'il en fût jamais.

CHAPITRE XXXII.

L'Académie Françoiſe.

NOUS nous acheminâmes vers l'Académie Françoiſe ; elle avoit conſervé ſon nom ; mais que ſa ſituation étoit différente ! que le lieu où elle tenoit ſes aſſemblées étoit changé ! Elle n'habitoit plus le palais des rois. O révolution étonnante des âges ! un pape s'eſt aſſis à la place des céſars ! L'ignorance & la ſuperſtition ont habité Athenes ! Les

beaux arts ont volé en Ruſſie ! Auroit-on cru de mon tems que ce mont autrefois tant ridiculiſé pour avoir laiſſé remarquer ſur ſon ſommet quelques ânes paiſſant des chardons, étoit devenu la fidele image du Parnaſſe antique, le ſéjour du génie, la demeure des fameux écrivains ? Auſſi avoit-on aboli le nom de *Montmartre*, mais par pure complaiſance pour les préjugés reçus.

Ce lieu auguſte, ombragé de toutes parts de bois vénérables, étoit conſacré à la ſolitude. Une loi expreſſe défendoit qu'on frappât l'air aux environs d'aucun bruit diſcordant. Les carrieres de plâtre étoient taries. La terre avoit enfanté de nouveaux lits de pierre pour ſervir de fondement à ce noble aſyle. Cette montagne favoriſée des plus doux regards du ſoleil, nourriſſoit des arbres, dont les ſommets élancés tantôt ſe croiſoient dans les airs, tantôt laiſſoient de diſtance en diſtance quelques points entr'ouverts par où l'œil avide s'échappoit vers les cieux.

Je monte avec mon guide, j'apperçois çà & là de jolis hermitages, éloignés les uns des

autres. Je demandai qui habitoit ces boſquets demi-ſombres, demi-éclairés, dont l'aſpect avoit quelque choſe d'intéreſſant ? Vous ne tarderez pas à le ſavoir, me dit-on ; hâtez-vous, l'heure approche. En effet je vis un grand nombre de perſonnes qui arrivoient de côté & d'autre, non en carroſſe, mais à pied : leur converſation ſembloit plus vive & plus animée. Nous entrâmes dans un édifice aſſez vaſte, mais très-ſimplement décoré. Je n'apperçus aucun Suiſſe, armé d'une lourde hallebarde, à la porte du paiſible ſanctuaire des Muſes : rien ne m'empêcha de paſſer avec la foule des honnêtes gens (*a*).

La ſalle étoit fort ſonore, de maniere

(*a*) J'ai toujours été très-curieux d'enviſager un grand homme, & j'ai cru reconnoître que le port, l'action, l'air de tête, la contenance, le regard, tout le diſtinguoit du commun des hommes. Il reſte une ſcience neuve à parcourir, l'Etude de la phyſionomie. Lavater, homme ſenſible & homme de génie, nous a donné un livre ſur cette matiere fait pour être médité, tant par les naturaliſtes que par les moraliſtes.

que la plus foible voix académique ſe faiſoit diſtinctement entendre dans les points les plus éloignés. L'ordre qui régnoit dans les places n'étoit pas moins remarquable ; pluſieurs rangs de gradins tapiſſoient le contour de la ſalle ; car ce peuple ſavoit que l'oreille doit être à ſon aiſe à l'académie, comme l'œil au ſallon de peinture. Je conſidérai le tout à mon aiſe. Le nombre des ſieges académiques ne me parut pas ridiculement fixé ; mais ce qu'il y avoit de particulier, c'eſt que chaque fauteuil étoit ſurmonté d'un drapeau flottant : deſſus on liſoit diſtinctement le titre des ouvrages de l'académicien dont il ombrageoit la tête. Chacun pouvoit s'aſſeoir dans un fauteuil, ſans autre formule, ſous la ſeule loi qu'il déployeroit le drapeau où ſeroient inſcrits ſes titres. On ſe doute bien que perſonne n'oſoit arborer le drapeau blanc, comme faiſoient dans mon ſiecle Evêques, Ducs, Maréchaux, Précepteurs (*b*). On oſoit encore

(*b*) On a vu ſur les boulevards un automate qui articuloit des ſons, & le peuple de courir

moins produire à l'œil ſévere du public le titre d'un ouvrage médiocre ou ſervilement imitateur ; il falloit que ce fût un ouvrage qui marquât un nouveau pas dans la carriere des arts, & le public n'adoptoit aucun livre qui ne l'emportât ſur le dernier qui traitoit de la même matiere (*c*).

Mon guide me tira par la manche. — Vous avez un air bien étonné : mais voici de quoi l'être encore plus. Vous avez vu ſur votre chemin pluſieurs de ces retraites iſolées & charmantes, qui ont attiré vos regards. Eh bien ! c'eſt-là que ſe retire l'homme frappé

& d'admirer. Que d'automates à face humaine, à la cour, au barreau, dans les académies, doivent leurs accens au ſouffle inviſible & caché qui délie leurs langues ; dès qu'il ceſſe, ils reſtent muets.

(*c*) Il n'y a plus moyen de ſe diſtinguer, dit-on ! Gens avides de fumée, il reſte encore le ſentier de la vertu ; là vous ne rencontrerez pas beaucoup de concurrens. Mais ce n'eſt point de cette gloire-là que vous voulez : j'entends, vous voulez faire parler de vous ; je gémis ſur vous & ſur le genre humain.

du pouvoir inconnu qui lui commande d'écrire. Nos académiciens ſont des chartreux (*d*). C'eſt dans la ſolitude que le génie s'étend, ſe fortifie, s'élance de la voie commune pour s'ouvrir de nouveaux ſentiers. Quand l'enthouſiaſme vient-il à naître ? C'eſt quand l'auteur deſcend en lui-même, qu'il creuſe ſon ame, cette mine profonde dont le poſſeſſeur ignore quelquefois toute la valeur. La retraite & l'amitié, quels dieux inſpirateurs (*e*) ! Que faut-il de plus à des hommes qui cherchent la nature & la vérité ? Où ſont-elles entendre leur voix ſublime ? Eſt-ce dans le tumulte des villes, parmi cette foule de petites paſſions qui, à notre inſçu, aſſiegent nos cœurs ? Non : c'eſt à la campagne où l'ame ſe rajeunit ; c'eſt-là qu'elle

---

(*d*) Que celui qui veut acquérir la force de l'ame, l'exerce par des fonctions aſſidues : l'homme le plus oiſif eſt le plus eſclave.

(*e*) L'homme a plus long-tems à vivre avec l'eſprit qu'avec les ſens, donc il ſera plus ſage de chercher les plaiſirs dans l'un, plutôt que dans les autres.

ſent la majeſté de l'univers, cette majeſté éloquente & paiſible : l'expreſſion part & s'enflamme, le ſentiment la frappe, la colore, & l'image devient plus grande, comme l'horiſon qui nous environne.

De votre tems, les gens de lettres ſe répandoient dans les cercles pour y amuſer des femmelettes & pour obtenir d'elles un ſourire équivoque ; ils ſacrifioient des idées mâles & fortes à l'empire ſuperſtitieux de la mode ; ils dénaturoient leur ame en voulant plaire à leur ſiecle : au lieu d'enviſager l'auguſte ſérie des ſiecles à venir, ils ſe rendoient eſclaves d'un goût momentané ; ils couroient enfin après des menſonges ingénieux ; ils étouffoient cette voix intérieure qui leur crioit : *Sois ſévere comme le tems qui fuit ! ſois inexorable comme la poſtérité* (*f*).

(*f*) Le grand homme eſt modeſte ; l'homme médiocre fait ſonner ſes moindres avantages : ainſi les fleuves majeſtueux roulent en ſilence leurs eaux tandis qu'un petit ruiſſeau coule avec bruit à travers les cailloux.

D'ailleurs ils jouiſſent ici de cette heureuſe médiocrité qui, parmi nous, eſt la ſouveraine richeſſe. Nous n'allons point les interrompre pour nous diſtraire, ou pour épier les moindres mouvemens de leur ame, ou pour nous vanter ſeulement de les avoir vus: nous reſpectons leurs tems, comme nous reſpectons le pain ſacré de l'indigent; mais attentifs à tous leurs beſoins, au moindre ſignal ils ſe trouvent ſatisfaits. — S'il eſt ainſi, vous devez avoir beaucoup de preſſe. Ne ſe trouveroit-il pas des gens qui prendroient ce titre pour honorer leur pareſſe ou leur foibleſſe réelle? — Non: c'eſt ici un ſéjour lumineux, où les moindres taches ſe font aiſément reconnoître. Le fourbe & l'impoſteur fuient ces lieux; ils ne peuvent regarder en face l'homme de génie dont rien n'abuſe l'œil pénétrant. Quant à celui que la préſomption y (g) conduiroit en raiſon

(g) Il n'eſt point d'objet qui n'ait cent faces différentes : il n'eſt qu'un point pour ſaiſir le côté vrai : pour peu qu'on s'écarte, le travail & le génie même deviennent inutiles.

inverſe de ſon incapacité, il eſt des perſonnes charitable qui s'empreſſeroient à le guérir, à le diſſuader d'un projet qui ne tourneroit pas à ſon honneur. Enfin la loi porte. . . . Notre converſation fut interrompue par un ſilence général qui ſe fit tout-à-coup dans l'aſſemblée. Mon ame paſſa toute entiere dans mon oreille, lorſque je vis un des académiciens s'apprêter à lire un manuſcrit qu'il tenoit en main, & d'aſſez bonne grace, ce qui n'eſt pas à dédaigner.

Trop ingrate mémoire, ſois maudite ! quel tour la perfide m'a joué ! Oh ! que ne puis-je me ſouvenir ici du diſcours éloquent que prononça cet académicien ! La force, la méthode, l'arrangement du ſtyle me ſont échappés ; mais l'impreſſion en eſt reſtée vivement empreinte dans mon ame. Non : jamais je ne me ſentis ſi tranſporté. Le front de chaque aſſiſtant peignoit le ſentiment dont j'étois moi-même pénétré : c'étoit une des jouiſſances les plus délicieuſes que mon cœur ait éprouvées. Que de profondeur ! d'images ! de vérités ! Quelle flamme auguſte ! Quel ton

ſublime ! L'orateur parloit contre l'envie (*h*), les ſources de cette funeſte paſſion, ſes horribles effets, l'infamie dont elle a ſouillé les lauriers qui couronnoient pluſieurs grands hommes : tout ce qu'elle a de vil, d'injuſte, de déteſtable, étoit ſi fortement exprimé, qu'en déplorant les malheureuſes victimes de cette aveugle paſſion, on frémiſſoit en même tems de porter en ſoi-même un cœur infecté de ſes poiſons. Le miroir étoit ſi adroitement préſenté devant chaque caractere particulier ; leurs petiteſſes ſe montroient ſous tant de faces ridicules & variées ; le cœur humain étoit approfondi d'une maniere ſi neuve, ſi fine, ſi piquante, qu'il étoit im-

---

(*h*) Que je plains les eſprits envieux & jaloux ! Ils gliſſent ſur le beau de l'ouvrage, & ne ſavent point s'en nourrir ; ils ne cherchent que ce qui leur eſt analogue, le mauvais. L'homme de lettres, qui par l'exercice habituel de la raiſon & du goût fortifie l'un & l'autre, & ſe crée des jouiſſances ſans ceſſe renouvellées, eſt le plus heureux des hommes, s'il ſait ſe défendre de la jalouſie ou d'une ſenſibilité outrée.

poſſible de ne pas s'y connoître ou de s'y reconnoître ſans former le deſſein d'abjurer cette miſérable foibleſſe. La peur qu'on avoit d'avoir quelque reſſemblance avec le monſtre affreux de l'envie, produiſit un effet ſalutaire. Je vis, ô ſpectacle édifiant! ô moment inouï dans les annales de la littérature! je vis les perſonnes qui compoſoient l'aſſemblée, ſe conſidérer d'un œil doux & careſſant. Je vis les académiciens ouvrir mutuellement leurs bras, s'embraſſer, pleurer de joie, le ſein appuyé & palpitant l'un contre l'autre. Je vis (le croira-t-on?) les auteurs répandus dans la ſalle imiter leurs tranſports affectueux, convenir des talens de leurs confreres, ſe jurer une amitié éternelle, inaltérable. Je vis des larmes d'attendriſſement & de bienveillance couler de tous les yeux. C'étoit un peuple de freres qui avoient ſubſtitué un applaudiſſement auſſi honorable à nos ſtupides battemens de mains (*i*).

(*i*) Lorſqu'au ſpectacle, à l'académie, un trait touchant du ſublime vient ſaiſir l'aſſemblée, &

Après qu'on eut bien ſavouré ces inſtans délicieux, après que chacun ſe fût rendu compte des ſenſations diverſes qu'il avoit reſſenties, que chacun eût cité les morceaux qui l'avoient le plus frappé, après qu'on ſe fût renouvellé cent fois le ſerment de s'aimer toujours, un autre membre de cette auguſte ſociété ſe leva d'un air riant : un bruit flatteur ſe répandit dans toute la ſalle, car il paſſoit pour un railleur ſocratique (*k*) ; il éleva la voix & dit :

Meſſieurs,

Pluſieurs raiſons m'ont engagé à vous donner aujourd'hui un petit extrait aſſez

---

qu'au lieu de ce profond ſoupir de l'ame, de cette émotion ſilencieuſe, j'entends ces claquemens redoublés qui ébranlent le plafond, je me dis à moi-même : ces gens-là ont beau battre des mains, ils ne ſentent rien ; ce ſont des hommes de bois qui font jouer deux planches.

(*k*) Autant une raillerie mordante eſt le fruit de l'iniquité, autant une plaiſanterie ingénieuſe eſt le fruit de la ſageſſe : l'enjouement & la gaieté furent les armes les plus triomphantes de Socrate.

curieux, je penſe, de ce qu'étoit notre Académie dans ſon enfance, c'eſt-à-dire, vers le dix-huitieme ſiecle. Ce cardinal qui nous a fondés, & que nos prédéceſſeurs louoient à toute outrance, à qui on prêtoit dans notre établiſſement les vues les plus profondes, ne nous a jamais inſtitués, (avouons-le) que parce qu'il faiſoit lui-même de mauvais vers qu'il idolâtroit & qu'il vouloit qu'on admirât. Ce cardinal, dis-je, en invitant les écrivains à ne faire qu'un corps, dévoila ſon génie deſpotique, & les aſſujettit à des regles qu'a toujours méconnu le génie. Ce fondateur avoit ſi peu l'idée d'une ſociété pareille, qu'il crut ne devoir fonder que quarante places; ainſi, vu les circonſtances, Corneille & Monteſquieu auroient pu ſe trouver à la porte & y reſter pendant toute leur vie. Ce cardinal s'imagina en même tems que le génie ſeroit obſcur par lui-même, ſi les titres & les dignités ne venoient relever ſon néant. Lorſqu'il porta ce jugement étrange, ſûrement il n'avoit en vue que des rimailleurs, tels

que Colletet & ces autres poëtes qu'il alimentoit par pure vanité.

Il paſſa donc en coutume alors que ceux qui auroient de l'or en place de mérite, & des titres en place de génie, viendroient s'aſſeoir à côté de ceux dont la renommée publieroit les noms dans toute l'Europe. Il en donna l'exemple le premier, & il ne fut que trop ſuivi. Ces grands hommes qui attirerent l'attention de leur ſiecle, qui fixerent tous ſes regards en attendant ceux de la poſtérité, ayant couvert de gloire le lieu où ils tenoient leurs aſſemblées, l'homme titré & doré vint aſſiéger la porte; il oſa preſque leur faire entendre qu'il venoit faire rejaillir ſur eux l'éclat de ſes vains cordons, & il crut bonnement, ou parut croire, qu'il ſuffiſoit de s'aſſeoir à leurs côtés pour leur reſſembler!

On vit des maréchaux tant vainqueurs que battus, des têtes mîtrées qui n'avoient point fait leurs mandemens, des gens de robe, des précepteurs, des financiers vouloir paſſer pour beaux eſprits, & n'étant

tout au plus que la décoration du ſpectacle, ſe croire les véritables acteurs. A peine huit ou dix parmi les quarante figuroient par leur propre mérite; le reſte étoit d'emprunt.

Cependant il falloit la mort d'un académicien pour remplir une place qui, le plus ſouvent, n'en reſtoit pas moins vuide.

Quoi de plus riſible, que de voir cette académie dont la renommée alloit aux deux bouts de la capitale, tenir ſes aſſemblées dans une petite ſalle étroite & baſſe! Là, ſur pluſieurs fauteuils jadis rouges, paroiſſoient de tems à autre pluſieurs hommes ennuyés, nonchalamment aſſis, peſant des ſyllabes, épluchant gravement les mots d'une piece de vers, ou d'un diſcours en proſe, pour couronner enſuite le plus froid de tous: mais, en revanche, (obſervez-le bien, Meſſieurs) ils ne ſe trompoient jamais dans le calcul des jettons qu'ils partageoient en profitant de l'abſence de leurs confreres. Croiriez-vous qu'ils donnoient au vainqueur une médaille d'or au lieu d'un

rameau de chêne, & que cette médaille portoit pour deviſe cette inſcription riſible : *à l'immortalité?* Hélas ! cette immortalité paſſoit le lendemain dans le creuſet d'un orfevre, & c'étoit-là l'avantage le plus réel qui reſtât à l'athlete couronné.

Croiriez-vous que quelquefois ce petit vainqueur perdoit la tête (*l*), tant ſon orgueil devenoit fol & ridicule; & que les juges ne faiſoient guere d'autres fonctions

---

(*l*) Après les prix de l'univerſité qui font germer un ſot orgueil dans des têtes enfantines, je ne connois rien de plus dangereux que les médailles de nos académies littéraires. Le vainqueur ſe croit réellement un perſonnage, & le voilà gâté pour le reſte de ſa vie. Il dédaignera tous ceux qui n'auront pas été couronnés d'un laurier auſſi rare, auſſi illuſtre. Voyez dans le Mercure de France du mois de Septembre 1769, page 184, ligne 13, un exemple du plus ridicule égoïſme. Un très-mince auteur rappelle au public qu'étant au college il faiſoit ſon thême mieux que ſes camarades ; il s'en glorifie, & s'imagine tenir le même rang dans la république des lettres... *riſum teneatis amici*....

que

que de diſtribuer ces prix inutiles, dont perſonne ne ſe ſoucioit même d'être informé ?

Leur ſalle n'étoit ouverte qu'au peuple auteur, & ce peuple n'entroit que par billets. Le matin, l'opéra venoit chanter une meſſe en muſique ; puis un prêtre tremblant débitoit le panégyrique de Louis IX, (je ne ſais trop pourquoi) le louoit pendant plus d'une heure (*m*) ; puis l'on attendoit l'orateur au morceau des croiſades : ce qui allumoit grandement la bile de l'archevêque, qui interdiſoit le prêtre orateur pour avoir eu la témérité de montrer du bon ſens. Le ſoir ſuccédoit encore un autre éloge : mais comme celui-ci étoit profane, l'archevêque heureuſement ne prononçoit pas ſur la doctrine qui y étoit renfermée.

Il faut dire que le lieu où l'on faiſoit de l'eſprit, étoit défendu par des fuſiliers & par de gros Suiſſes qui n'entendoient pas le

(*m*) Le premier édit pénal contre des ſentimens ou opinions particulieres, fut rendu par Louis IX, vulgairement dit St. Louis.

françois. Rien n'étoit plus plaisant que de voir la maigre encolure d'un savant contraster à leur rencontre avec leur stature énorme & repoussante. On appelloit ces jours-là *Assemblées publiques*. Le public, il est vrai, s'y rendoit, mais pour rester à la porte; ce qui n'étoit guere reconnoître la complaisance qu'on avoit de venir les entendre.

Cependant la seule liberté qui restoit à la nation, étoit de prononcer souverainement sur la prose & sur les vers, de siffler tel auteur, d'en applaudir tel autre, & par fois de se moquer d'eux tous.

La rage académique s'emparoit néanmoins de toutes les cervelles : tout le monde vouloit être censeur royal (*n*), puis académicien. On comptoit les jours de tous les membres qui composoient l'académie; on calcu-

---

(*n*) Censeur Royal ! Je n'ai jamais pu entendre ce mot sans pouffer de rire. Nous ignorons nous autres François combien nous sommes ridicules, & les droits que nous donnons à la postérité de nous regarder en pitié.

loit le degré de vigueur que leur eſtomac conſervoit à table : au gré des aſpirans, la mortalité ne deſcendoit pas aſſez promptement ſur leurs têtes. Ils ſont *immortels !* diſoit-on. L'un marmotoit tout bas, en voyant un élu : ah ! quand pourrai-je faire ton éloge au bout de la grande table, le chapeau ſur la tête, & te déclarer un grand homme conjointement avec Louis XIV & le Chancelier Seguier, lorſque déjà oublié tu dormiras dans un cercueil à épitaphe.

Enfin les riches comploterent ſi bien dans un ſiecle où l'or tenoit lieu de tout le reſte, qu'ils chaſſerent les gens de lettres ; de ſorte qu'à la génération ſuivante Mrs. les fermiers-généraux ſe trouverent poſſeſſeurs abſolus des quarante fauteuils ; où ils ronflerent tout auſſi à leur aiſe que leurs devanciers, & ils furent encore plus habiles qu'eux dans le partage des jettons.

Alors naquit l'ancien proverbe, *on ne peut entrer à l'Académie ſans équipage.*

Les gens de lettres déſeſpérés & ne ſachant comment rentrer dans leur domaine

uſurpé, conſpirerent en forme : ils ſe ſervirent de leurs armes ordinaires, épigrammes, chanſons, vaudevilles (o) ; ils épuiſerent toutes les fleches du carquois de la ſatyre : mais, hélas ! tous leurs traits devinrent impuiſſans. Le calus étoit tellement formé ſur les cœurs, qu'ils n'étoient plus ſenſibles, même aux traits perçans du ridicule. Mrs. les auteurs auroient perdu leurs bons mots, ſans le ſecours d'une grave indigeſtion qui ſurprit un jour les académiciens raſſemblés à un feſtin ſplendide. Apollon, Plutus, & le dieu qui fait digérer, ſont trois divinités brouillées enſemble. L'indigeſtion les accablant au double titre de financiers & d'académiciens, ils en moururent preſque tous. Les gens de lettres rentrerent dans leur ancien domaine, & l'Académie fut ſauvée.....

Il s'éleva dans l'aſſemblée un éclat de

(o) Pauvres armes ! qu'on leur interdit encore, & que l'inſolent orgueil des grands tout à la fois appelle & redoute.

rire univerſel. Quelqu'un vint me demander à l'oreille ſi la relation étoit exacte ? Oui, lui dis-je, à peu de choſe près. Mais quand du ſommet de ſept cens années on plonge ſes regards dans le paſſé, il eſt aiſé ſans doute de donner des ridicules aux morts. Au reſte, l'Académie convenoit même de mon tems que chaque membre qui la compoſoit, valoit beaucoup mieux qu'elle. Il n'y a rien à ajouter à cet aveu. Le malheur eſt que dès que les hommes s'aſſemblent, leurs têtes ſe rétréciſſent, comme l'a dit Monteſquieu, qui devoit le ſavoir.

Un petit académicien maigre & pâle ſe leva & dit : Meſſieurs, j'ai trouvé une fable qui a été compoſée dans le dix-ſeptieme ſiecle ; vous pardonnerez à la vétuſté du langage : mais m'occupant de ces ſortes de recherches, j'eſpere que vous applaudirez à mon zele ; cette fable eſt imitée de l'arabe & fait voir que dans tous les tems les hommes ſenſés ont combattu le deſpotiſme par l'arme du ridicule : cette fable eſt intitulée *le conſeil des Médecins.* La voici telle que je l'ai copiée.

En Perſe il étoit un Sophi
Par la terreur du glaive affermi ſur le trône ;
D'un monarque étranger il reçut un défi,
Et voulant ſoutenir les droits de ſa couronne,
Il aſſembla force ſoldats
Pour aller guerroier bien loin de ſes états ;
Mais avant de quitter ſon trône & ſes provinces,
Comme il avoit pour fils huit princes,
Il devoit à l'aîné remettre, en s'éloignant,
Les rênes du gouvernement.
Or, cet aîné, l'héritier de l'empire,
Avoit un jugement, un eſprit limité ;
Et ſon état (de loin je puis le dire)
Touchoit à l'imbécillité.
Le Sophi délibere ; on convoque, on invite
Les gens de loi, les prêtres, les devins,
Qui dirent force mots ; & puis des médecins
On aſſembla la docte élite.
Eſt-il ſot, eſt-il fou, le ſublime empereur !
Dans les recoins de ſa cervelle auguſte
Récéle-t-il quelque lueur,
Et dans un jour d'éclat étalant ſa grandeur,
Pourra-t-il répondre un peu juſte
En face d'un ambaſſadeur ?
Long-tems les Médecins, là-deſſus pérorerent ;
Le pouls, les yeux, la peau, la langue examinerent.
Le magnifique Prince interrogé dix fois,
Neuf pour le moins ne fut trop que répondre.
Tout bien vu, tout peſé, chacun donna ſa voix :
Voici le *bulletin* qu'on a traduit à Londre :

Nous, chargés aujourd'hui de tout examiner,
Le ſens-commun du Prince & ſon intelligence,
Nous avons lieu de ſoupçonner
Qu'il avoiſine la démence;
Mais nous n'apperçevons, d'ailleurs, en conſcience,
Rien qui puiſſe après tout l'empêcher de régner.

On trouva cette fable aſſez plaiſante & cette lecture termina la ſéance d'une maniere agréable, car il faut que toute ſéance académique finiſſe par quelque choſe de non-ſérieux, & c'eſt un joli ſecret que de ſavoir clore une lecture publique.

Je paſſai enſuite dans la ſalle où ſe trouvoient les portraits des académiciens, tant anciens que modernes. Je contemplai les portraits de ceux qui doivent ſuccéder aux académiciens actuellement vivans; mais pour ne chagriner perſonne, je me garderai bien de les nommer.

Hélas! la vérité ſi ſouvent eſt cruelle,
On l'aime, & les humains ſont malheureux par elle.

Mais je ne puis me refuſer à rapporter un fait qui cauſera ſûrement beaucoup de plaiſir aux ames honnêtes, aimant la juſtice & déteſtant la tyrannie ; c'eſt que le portrait de l'abbé de St. Pierre avoit été réhabilité & remis dans ſon rang avec tous les honneurs dûs à ſa rare vertu. On avoit effacé la baſſeſſe dont l'académie s'étoit rendue lâchement coupable, lorſqu'elle ploya ſous le joug d'une ſervitude qui devoit lui être étrangere. On avoit placé ce digne & vertueux écrivain entre Fenelon & Monteſquieu. Je donnai des louanges à cette noble équité. Je ne vis plus ni le portrait de Richelieu, ni le portrait de Chriſtine, ni le portrait de . . . ni le portrait de . . . ni le portrait de . . . qui, quoi qu'en peinture, étoient ſouverainement déplacés.

Je deſcendis de cette montagne, en reportant pluſieurs fois la vue ſur ces boſquets couverts, où réſidoient ces beaux génies, qui dans le ſilence & la contemplation de la nature travailloient à former le cœur de leurs concitoyens à la vertu, à l'amour du

beau & du vrai, & je dis en moi-même : *je voudrois bien me rendre digne de cette Académie-là!*

CHAPITRE XXXIII.

Le Cabinet du Roi.

NON-LOIN de ce ſéjour enchanté j'apperçus un temple vaſte qui me remplit d'admiration & de reſpect. Sur ſon frontiſpice étoit écrit : *Abrégé de l'Univers.* Vous voyez, me dit-on, *le Cabinet du Roi.* Ce n'eſt pas que cet édifice lui appartienne ; il eſt à l'Etat : mais nous lui donnons ce titre comme une marque d'eſtime que nous avons pour ſa perſonne ; d'ailleurs, à l'exemple des anciens rois, notre ſouverain exerce la médecine, la chirurgie & les arts. Il eſt revenu ce tems heureux où les hommes puiſſans qui ont en main les fonds néceſſaires aux expériences, flattés de la gloire de faire des découvertes importantes au genre humain, ſe

hâtent de porter les ſciences à ce degré de perfection qui attendoit leurs regards & leur zele. Les plus conſidérables de la nation font ſervir leur opulence à arracher à la nature ſes ſecrets ; & l'or, autrefois germe du crime & gage de l'oiſiveté, ſert l'humanité & ennoblit ſes travaux.

J'entre, & je fus ſaiſi d'une douce ſurpriſe ! Ce temple étoit le palais animé de la nature : toutes les productions qu'elle enfante y étoient raſſemblées avec une profuſion qui n'excluoit point l'ordre. Ce temple formoit quatre aîles d'une immenſe étendue : il étoit ſurmonté du dôme le plus vaſte qui ait jamais frappé mes regards.

De côté & d'autre ſe préſentoient des figures de marbre, avec cette inſcription : *A l'inventeur de la ſcie ; à l'inventeur du rabot ; à l'inventeur de la machine à bas ; à l'inventeur du tour, du cabeſtan, de la poulie, de la grue*, &c. &c.

Toutes les ſortes d'animaux, de végétaux & de minéraux étoient placés ſous ces quatre grandes aîles, & apperçus d'un coup d'œil.

Quel immenſe & merveilleux aſſemblage!

Sous la premiere aîle, on voyoit depuis le cedre juſqu'à l'hyſope.

Sous la ſeconde, depuis l'aigle juſqu'à la mouche.

Sous la troiſieme, depuis l'éléphant juſqu'au ciron.

Sous la derniere, depuis la baleine juſqu'au goujon.

Au milieu du dôme étoient les jeux de la nature, les monſtres de toute eſpece, les productions bizarres, inconnues, uniques en leur genre, car la nature, au moment où elle abandonne ſes loix ordinaires, marque une intelligence encore plus profonde que lorſqu'elle ne s'écarte point de ſa route.

Sur les côtés, des morceaux entiers arrachés des mines préſentoient les laboratoires ſecrets où la nature travaille ces métaux que l'homme a rendus tour-à-tour utiles & dangereux. De longues couches de ſable ſavamment enlevées & artiſtement placées, offroient l'intérieur de la terre & l'ordre qu'elle obſerve dans les différens lits de

pierre (*a*), d'argile, de plâtre, qu'elle arrange.

(*a*) Voici ce qu'un de mes amis m'écrit. « J'ai » plus que jamais le goût des carrieres. Je penſe » qu'il me rendra habitant des minéraux & pé- » trifications, & qu'il me prépare peut-être un » tombeau dans les entrailles de la terre. Je ſuis » deſcendu à près de neuf cens pieds dans ſon » enveloppe, près ****, très-fâché de ne pou- » voir aller plus avant. J'aurois voulu imprimer » mes pas ſur ſon noyau & de-là l'interroger » ſur les nations diverſes qui ont paſſé ſur ſa ſur- » face, lui demander ſi dans le nombre infini » de ſes enfans quelqu'un l'a remerciée de ſes » bienfaits; ſi à l'endroit où je médite, loin de » la clarté du jour, elle auroit produit des fruits » nourriciers; ſi là étoit un peuple ou un trône, » & combien de couches formées des débris du » genre humain elle recele du fond de cet abîme » juſqu'au dernier point de ſon diametre? Je » l'aurois ſollicitée à me laiſſer lire toutes les ca- » taſtrophes qu'elle a eſſuyées; & je l'aurois » trempée de mes larmes en apprenant tous les » déſaſtres dont elle n'a pu garantir ſa nom- » breuſe famille: déſaſtres gravés ſur des mé- » dailles inconteſtables, mais dont le ſouvenir » eſt entiérement effacé; déſaſtres qui renaîtront

De quel étonnement je fus frappé, lorſqu'au lieu de quelques os deſſéchés, j'ap-

---

» quand elle dévorera dans ſes flancs la généra-
» tion préſente, qui, à ſon tour, ſera foulée
» par des générations ſans nombre qui n'auront
» peut-être d'autre reſſemblance avec celle-ci
» que le partage des mêmes infortunes. C'eſt alors
» qu'au milieu de ma douleur, auſſi juſte qu'hu-
» main, j'aurois formé des vœux cruels & cha-
» ritables, j'aurois ſouhaité qu'elle engloutît
» dans ſon ſein juſqu'au dernier être animé,
» qu'elle dérobât tout animal né ſenſible aux
» rayons de ce ſoleil, dont toutes les faveurs ſont
» inſuffiſantes à le dédommager de l'oppreſſion
» des tyrans, qui ſe la partagent & la conſument.
» Il rouleroit ce globe qui porte tant de mal-
» heureux, il rouleroit alors dans un vaſte &
» fortuné ſilence; il n'offriroit aux rayons du
» ſoleil aucun infortuné forcé de le maudire.
» Aucun cri plaintif ne s'éleveroit de cette pla-
» nete, qui marcheroit dans les cieux avec une
» majeſté tranquille. Ses enfans endormis dans le
» même tombeau la laiſſeroient obéir aux loix de
» la création, ſans être les victimes de ces loix
» écraſantes qui frappent ſur l'homme comme ſur la
» plus vile portion d'argile: & la mort environnant
» ce double hémiſphere de ſon ombre paiſible,

perçus l'immenſe baleine en perſonne, le monſtrueux hippopotame, le terrible crocodile, &c. On avoit obſervé dans l'arrangement les gradations & les variétés que la nature a miſes dans ſes productions. Ainſi l'œil ſuivoit ſans effort la marche des êtres, depuis le plus grand juſqu'au plus petit: on voyoit le lion, le tigre, la panthere, dans l'attitude fiere qui les caractériſe. Les ani-

---

» donneroit peut-être un ſpectacle plus touchant, » que le regne bruyant de cette vie orgueil- » leuſe, qui traîne après elle l'enchaînement » des crimes, le débordement des malheurs & » l'effroi même de leur fin. »

J'ai répondu à cet ami que je ne formois pas avec lui ce dernier ſouhait; que les maux phyſiques étoient les plus ſupportables de tous, qu'ils étoient paſſagers, & qu'étant d'ailleurs inévitables, il n'y avoit qu'à ſe ſoumettre; mais qu'il étoit au pouvoir de l'homme de s'exempter des paſſions malheureuſes qui le trompent & l'aviliſſent. Je lui ai répondu conformément aux principes ſuffiſamment répandus dans cet ouvrage; mais je n'ai pas moins cru devoir conſerver ce morceau rempli d'une ſenſibilité forte.

maux voraces étoient figurés s'élançant ſur leur proie : on leur avoit preſque conſervé l'énergie de leurs mouvemens, & ce ſouffle créateur qui les animoit. Les animaux plus doux, ou plus ingénieux, n'avoient rien perdu de leur phyſionomie : ruſe, induſtrie, patience, l'art avoit tout rendu. L'hiſtoire naturelle de chaque animal étoit gravée à côté de lui, & des hommes expliquoient verbalement ce qu'il eût été trop long de mettre par écrit.

L'échelle des êtres, ſi combattue de nos jours, & que pluſieurs philoſophes avoient judicieuſement ſoupçonnée, avoit alors reçu le trait de l'évidence. On voyoit diſtinctement que les eſpeces ſe touchent, ſe fondent, pour ainſi dire, l'une dans l'autre ; que par des paſſages délicats & ſenſibles, depuis la pierre brute juſqu'à la plante, depuis la plante juſqu'à l'animal, & depuis l'animal juſqu'à l'homme rien n'étoit interrompu ; que les mêmes cauſes enfin d'accroiſſement, de durée & de deſtruction leur étoient communes. On avoit remarqué que

la nature dans toutes ſes opérations tendoit avec énergie à former l'homme, & qu'élaborant patiemment, & même de loin cet important ouvrage, elle s'eſſayoit à pluſieurs repriſes pour arriver à ce terme graduel de ſa perfection; lequel ſemble le dernier effort qui lui ſoit reſervé.

Ce cabinet n'étoit point un cahos, un amas indigeſte, où les objets épars ou entaſſés ne donnoient aucune idée nette ou préciſe. La gradation étoit ſavamment ménagée & ſuivie. Mais ce qui ſur-tout favoriſoit l'ordre, c'eſt qu'on avoit découvert une préparation qui préſervoit les pieces conſervées des inſectes nés de la corruption.

Je me ſentis opprimé du poids de tant de miracles. Mon œil embraſſoit tout le luxe de la nature. Comme en ce moment j'admirois ſon auteur! Comme je rendois hommage à ſon intelligence, à ſa ſageſſe, à ſa bonté, plus précieuſe encore! Que l'homme étoit grand! en ſe promenant au milieu de tant de merveilles raſſemblées par ſes mains, & qui ſembloient créées pour lui; puiſque

puiſque lui ſeul a l'avantage de les ſentir & de les appercevoir. Cette file proportionnelle, ces nuances obſervées, ces lacunes apparentes & toujours remplies, cet ordre gradué, ce plan qui n'admettoit point d'intermédiaire, après la vue des cieux quel ſpectacle plus magnifique ſur cette terre qui, elle-même, n'eſt cependant qu'un atôme (*b*) !

(*b*) Il faut avouer que l'hiſtoire de la phyſique n'eſt que celle de notre foibleſſe. Le peu que nous ſavons nous révele l'étendue de notre ignorance. La phyſique eſt pour nous, comme pour les anciens, une ſcience occulte. On ne peut lui conteſter quelques parties ; on peut lui nier le tout. Quel eſt l'axiome qui lui ſoit particulier ? Le projet d'une hiſtoire naturelle eſt très-digne d'éloges ; mais il eſt un peu faſtueux. Tel homme a conſumé ſa vie à pourſuivre la plus petite propriété d'un minéral, & il eſt mort avant l'avoir épuiſé la matiere. Cette immenſité d'objets, animaux, arbres, plantes, doit effrayer l'intelligence d'un ſeul homme. Mais doit-il ſe décourager ? Non : c'eſt ici que l'audace eſt vertu, opiniâtreté ſageſſe, la préſomption choſe utile. Il faut tant épier la nature, qu'à la fin elle laiſſe

Par quel courage étonnant a-t-on exécuté de ſi grandes choſes, demandai-je ?

C'eſt l'ouvrage de pluſieurs rois, me répondit-on : tous jaloux d'honorer le titre d'être intelligent, la curioſité de déchirer les voiles qui couvrent le ſein de la nature, cette paſſion ſublime & généreuſe, les a enflammés d'un feu toujours entretenu avec le même ſoin. Au lieu de compter des batailles gagnées, des villes priſes d'aſſaut, des conquêtes injuſtes & ſanguinaires, on dit de nos rois : *il a fait telle découverte dans l'océan des choſes, il a accompli tel projet favorable à l'humanité.* On ne dépenſe plus cent millions pour faire égorger des hommes pendant une campagne ; on les employe à augmenter les véritables richeſſes,

---

échapper ſon ſecret : la deviner ne paroît pas impoſſible à l'eſprit humain, pourvu que la chaîne des obſervations ne ſoit pas interrompue, & que chaque phyſicien ſe montre plus jaloux de la perfection de la ſcience que de ſa propre gloire ; ſacrifice rare, mais néceſſaire, & qui fera diſtinguer le véritable ami des hommes.

à faire ſervir le génie & l'induſtrie, à doubler leurs forces, à completter leur bonheur.

De tout tems il y a eu des ſecrets découverts par des hommes les plus groſſiers en apparence ; on en a perdu pluſieurs qui n'ont brillé que comme l'éclair : mais nous avons ſenti qu'il n'y a rien de perdu que ce qu'on veut bien qu'il le ſoit. Tout repoſe dans le ſein de la nature ; il ne faut que chercher : il eſt vaſte, il préſente mille reſſources pour une. Rien ne s'anéantit dans l'ordre des êtres. En agitant perpétuellement la maſſe des idées, les rencontres les plus éloignées peuvent renaître (*c*). Intimement convaincus

(*c*) A voir le point d'où les hommes ſont partis en phyſique, & le point où ils s'arrêtent aujourd'hui, il faut avouer qu'avec toutes nos machines nous ne faiſons point un uſage auſſi étendu de notre ſagacité & de notre pénétration. L'homme livré à lui-même ſembloit plus fort qu'avec tous ces leviers étrangers. Plus nous avons acquis, plus nous ſommes devenus pareſſeux. Ce nombre infini d'expériences n'a guere ſervi qu'à conſacrer l'erreur. Content de voir on a cru tou-

de la poſſibilité des plus étonnantes découvertes, nous n'avons point tardé à les faire.

Nous n'avons rien remis au hazard, c'eſt

---

cher le but ; on a dédaigné d'aller plus loin. Nos phyſiciens gliſſent ſur mille objets importans, dont ils paroîtroient devoir donner la ſolution. La phyſique expérimentale eſt devenue un ſpectacle ou plutôt une eſpece de charlatanerie publique. Le démonſtrateur aide ſouvent du doigt l'expérience qu'il a annoncée, ſi elle eſt pareſſeuſe ou déſobéiſſante. Que voit-on aujourd'hui ? Des découvertes iſolées, inutiles ; des phyſiciens dogmatiques, immolant tout à un ſyſtême ; des diſeurs de mots, éblouiſſant le vulgaire & faiſant pitié à l'homme qui ſouleve l'écorce polie de ces vaines paroles. Les Mémoires de l'Académie des Sciences préſentent une multitude de faits ; on y rencontre des obſervations étonnantes : mais toutes ces obſervations reſſemblent à l'hiſtoire de ces peuples inconnus où un ſeul homme s'eſt trouvé & chez leſquels perſonne ne ſauroit aborder de nouveau. Il faut croire le voyageur & le phyſicien ; il faut les croire même s'ils ſe ſont trompés : on ne peut tirer aucune utilité de leurs diſcours, vu la diſtance des lieux & la difficulté d'appliquer leur récit à quelque objet réel.

un vieux mot dépourvu de ſens, & entiérement banni de notre langue. Le hazard n'eſt que le ſynonyme d'ignorance. Le travail, la ſagacité, la patience, voilà les inſtrumens qui forcent la nature à découvrir ſes tréſors les plus cachés. L'homme a ſû tirer tout le parti poſſible des dons qu'il a reçu. En appercevant le point où il pouvoit monter, il a mis ſa gloire à s'élancer dans la carriere infinie qui lui étoit ouverte. La vie d'un ſeul homme eſt, diſoit-on, trop bornée. Eh bien! qu'avons-nous fait? Nous avons réuni les forces de chaque individu. Elles ont eu un empire prodigieux. L'un acheve ce que l'autre a commencé. La chaîne n'eſt jamais interrompue; chaque anneau s'unit fortement à l'anneau voiſin: c'eſt ainſi qu'elle plonge dans l'étendue de pluſieurs ſiecles; & cette chaîne d'idées & de travaux ſucceſſifs doit un jour environner, embraſſer l'univers. Ce n'eſt plus le ſeul intérêt d'une gloire perſonnelle, c'eſt l'intérêt du genre humain, à peine connu de vos jours, qui ſeconde les plus difficiles entrepriſes.

Nous ne nous égarons plus dans de vains ſyſtêmes (*d*) : graces à Dieu, (& à votre folie) ils ſont tous épuiſés & détruits (*e*).

(*d*) Que les faiſeurs de ſyſtêmes phyſiques ou métaphyſiques m'expliquent ceci : Le pere Mabillon étoit fort borné dans ſa jeuneſſe. A vingt-ſix ans il fit une chûte ; ſa tête porta contre l'angle d'un eſcalier en pierre. On trépana mon imbécille. Il ſortit de cette opération avec un entendement lumineux, une mémoire étonnante, un zele exceſſif pour l'étude. Le trépan en agiſſant ſur ſa cervelle, en fit un homme nouveau.

(*e*) Quand Mr. de Buffon nous repréſente une comete qui frappe & qui écorne le ſoleil, & qui, des éclats qu'elle lui enleve, forme les ſix planettes connues juſqu'à nos jours ; & la planette d'Herſchell nouvellement découverte, & celles que nous n'avons pas encore apperçues ; quand il abandonne à ce cas fortuit la formation & l'ordonnance de notre ſyſtême planétaire, n'a-t-il pas tracé la plus extravagante des hypotheſes ?

Ainſi les balancemens & les rapports des différens aſtres, leur attraction reſpective, leur marche majeſtueuſe ; tout cela a été produit par les débris du ſoleil admirablement écorné par

Nous ne marchons qu'au flambeau de l'expérience. Notre but eſt de connoître les mouvemens ſecrets des choſes, & d'étendre

---

cette heureuſe comete qui venoit de ce je ne ſais où.

L'incandeſcence de la terre & ſon refroidiſſement ſont encore de ces idées qui, quoique énoncées d'un ton grave & ſolemnel, ſemblent dériſoires, quand la réflexion en décompoſe le néant & l'abſurdité ; mettre enſuite un *boulet de canon* dans ſon âtre, le faire rougir & le laiſſer refroidir, puis en tirer un calcul par rapport à la dimenſion de la terre, n'eſt-ce point perſiffler un peu trop fort les bénins lecteurs de ce monde ſublunaire ; ou ſi tout cela eſt écrit ſérieuſement, n'eſt-ce point le cas de répéter ce proverbe vulgaire : *le papier ſe laiſſe écrire.*

Quant aux *molécules organiques* de l'invention du même auteur, les découvertes de Spallanzani ont ruiné de fond en comble ces images poétiques qu'on avoit ſubſtituées à l'eſprit de patience & d'obſervation. Un être admirablement combiné, un tout harmonique peut-il être compoſé de mille pieces de rapport ? La raiſon & la méditation repouſſoient ce ſyſtême avant même que l'expérience en eût démontré le vuide & l'inſuffiſance.

la domination de l'homme, en lui donnant le moyen d'exécuter tous les travaux qui peuvent aggrandir ſon être.

Nous avons certains hermites (les ſeuls que nous connoiſſions) qui vivent dans les forêts : mais c'eſt pour herboriſer. Ils y vivent par choix, par amour : ils ſe rendent ici à certains jours marqués, afin de nous enſeigner pluſieurs découvertes précieuſes.

Nous avons élevé des tours ſituées ſur le ſommet des montagnes ; c'eſt de-là qu'on fait des obſervations continuelles qui ſe croiſent & ſe correſpondent. Nous avons perfectionné vos aéroſtats au point que ce n'eſt plus la même machine ; nous correſpondons avec tous les points du globe, maîtres abſolus du point de direction.

Nous avons formé des torrens & des cataractes artificiels, afin d'avoir une force ſuffiſante pour produire les plus grands effets du mouvement (*f*). Nous avons établi

---

(*f*) Les plus brillans & les plus coûteux monumens ne ſont pas les plus admirables quand

des bains aromatiques pour rétablir les corps ſéchés par l'âge, pour renouveller les forces & la ſubſtance : car Dieu n'a créé tant de plantes ſalutaires, & n'a donné à l'homme l'intelligence de les connoître, que pour confier à ſon induſtrie le ſoin de conſerver ſa ſanté & la trame fragile & précieuſe de ſes jours.

Nos promenades mêmes, qui chez vous ne ſembloient faites que pour l'agrément, nous payent un tribut utile. Ce ſont des arbres fruitiers qui réjouiſſent la vue, qui embaument l'odorat, & qui remplacent le tilleul, le ſtérile maronier & l'orme rabougri. Nous entons & nous greffons nos arbres ſauvages, afin que nos travaux répondent à

---

ils ne ſont élevés que pour un faſte inutile. La machine qui fait mouvoir les eaux qui vont baigner Marli, aux yeux du ſage, n'a pas tant de valeur que la ſimple roue que fait tourner un petit ruiſſeau pour moudre le pain de pluſieurs villages, ou ſoulager les travaux du laborieux manufacturier. Le génie peut être puiſſant, mais il n'eſt grand que lorſqu'il ſert l'humanité.

l'heureuſe libéralité de la nature, qui n'attend que la main du maître à qui le créateur l'a, pour ainſi dire, ſoumiſe.

Nous avons de vaſtes ménageries pour toutes ſortes d'animaux. Nous avons rencontré dans le fond des déſerts des eſpeces qui vous étoient abſolument inconnues. Nous mêlangeons les races pour en voir les différens réſultats. Nous avons fait des découvertes extraordinaires & très-utiles, & l'eſpece eſt devenue plus groſſe & plus grande du double : nous avons enfin remarqué que les peines que l'on ſe donne avec la nature ſont rarement infructueuſes.

Auſſi avons-nous retrouvé pluſieurs ſecrets qui étoient perdus pour vous, parce que vous ne vous donniez pas même la peine de les chercher ; vous étiez plus amoureux d'entaſſer des mots dans des livres que de reſſuſciter à force de main-d'œuvre des inventions merveilleuſes. Nous poſſédons aujourd'hui, comme les anciens, le verre malléable, les pierres ſpéculaires, la pourpre tyrienne qui teignoit les vête-

mens des empereurs, le miroir d'Archimede, l'art des embaumemens des Egyptiens, les machines qui dreſſerent leurs obéliſques, la matiere du linceul où les corps ſe conſumoient en cendre ſur le bucher, l'art de fondre les pierres, les lampes inextinguibles & juſqu'à la ſauce appicienne. Nous ſavons enfin ce qui compoſe l'eau, & cet élément n'a pu nous échapper ainſi que le feu (*g*).

(*g*) L'eau eſt un des plus grands diſſolvans; mais lorſqu'elle eſt pénétrée par le feu & comprimée dans un vaiſſeau qui empêche ſon évaporation, elle acquiert une force dont on n'a point encore eſſayé de déterminer les bornes. Les os les plus durs dans la machine de Papin, ainſi que l'ivoire, ſont réduits en bouillie, & l'étain & le plomb y fondent.

Le feu eſt un élément juſqu'ici inconnu qui a occaſionné les recherches des plus habiles phyſiciens, & qui échappe, pour ainſi dire, à l'eſprit de ſyſtême; il réſide par-tout; il pénetre notre propre ſubſtance; principe de vie & de deſtruction, il s'enveloppe d'un voile ſi myſtérieux, que la cauſe ſecrette de ſes effets eſt abſolument hors de notre portée. Ces élémens appartiennent ſans

Promenez-vous dans ces jardins, où la botanique a reçu toute la perfection dont

---

doute à la matiere ; mais elle eſt ſi ſubtile qu'on ſeroit tenté de la ranger dans une claſſe à part : elle échappe à la loi de la gravitation.

L'étonnement & l'admiration redoublent quand toutes les analogies conduiſent à décider que c'eſt ce même feu qui brûle, qui éclaire ; & que cette lumiere douce qui récréoit nos yeux, eſt la ſubſtance modifiée de ce terrible deſtructeur qui d'une étincelle forme un incendie, & qui un jour, peut-être, dévorera le globe en entier.

Quand on médite ſur les effets prompts & rédoutables de ces particules ignées, qui comme des fleches de la plus grande dureté & de la plus extrême petiteſſe, viennent à pénétrer les corps les plus ſolides & à les diſſoudre, on frémit de voir l'ennemi univerſel de la nature, le deſtructeur de tous les êtres répoſant à nos côtés ; il eſt dans l'air, dans la terre, en nous-mêmes.

Qui l'enchaîne ? pourquoi échappe-t-il quelquefois avec fureur ? pourquoi domine-t-il dans les volcans, où il conſume les entrailles de la terre ? En raréfiant les vapeurs ſulphureuſes, aqueuſes, il occaſionne des tremblemens de terre ; ſous le nom d'électricité, il produit les phéno-

elle étoit ſuſceptible (*h*). Vos aveugles philoſophes ſe plaignoient de ce que la terre étoit couverte de poiſons : nous avons découvert que c'étoit les remedes les plus actifs que l'on pût employer : la providence a été juſtifiée, & elle le ſeroit en tout point ſi nos connoiſſances n'étoient pas ſi foibles & nous ſi bornés. On n'entend plus des plaintes ſur ce globe. Une voix lamentable

---

menes les plus curieux, & ſemble montrer la clé de la nature.

Sa propagation eſt un myſtere qui confond la ſérie de nos obſervations. Comment, d'une cauſe unique, comment émane-t-il des effets prolongés juſqu'à l'infini ! quelle force expanſive dans la poudre à canon, dans l'or fulminant !

(*h*) Toi, qui traverſes les campagnes en ſongeant peut-être au vaiſſeau qui porte tes tréſors & ſillonne les mers : arrête, imprudent ! tu foules aux pieds une herbe obſcure & ſalutaire qui feroit germer dans ton cœur la joie & la ſanté. C'eſt un plus riche tréſor que tous ceux dont ton navire peut être chargé : après avoir pourſuivi mille chimeres, finis, comme J. J. Rouſſeau, par herboriſer.

ne s'écrie plus : *tout eſt mal!* On dit ſous l'œil d'un Dieu : *tout eſt bien!* Les effets mêmes des poiſons ont été apperçus & décrits, & nous nous jouons avec eux.

Nous avons extrait le ſuc des plantes avec tant de ſuccès que nous en avons formé des liqueurs pénétrantes & non moins douces, qui s'inſinuent dans les pores, ſe mêlent aux fluides, rétabliſſent les tempéramens, & rendent le corps plus ferme, plus ſouple & plus robuſte.

Nous avons trouvé le ſecret de diſſoudre la pierre dans le corps humain, ſans brûler les entrailles. Nous guériſſons la phthiſie, la pulmonie, toutes ces maladies autrefois jugées mortelles (*i*). Mais le plus beau de

---

(*i*) Il eſt honteux à un homme d'annoncer qu'il a un ſecret utile à l'humanité & de le conſerver pour lui & pour ſa famille. Eh! quelle récompenſe attend-il? Malheureux! tu peux te promener au milieu de tes freres & te dire à toi-même : *ces êtres qui marchent, me doivent une partie de leur ſanté & de leur félicité!* Et tu ne ſens point ce noble orgueil, & tu n'es pas ému

nos exploits eſt d'avoir exterminé cette hydre épouvantable, ce fléau honteux & cruel qui attaquoit les ſources de la vie & celles du plaiſir : le genre humain touchoit à ſa ruine ; nous avons découvert le ſpécifique heureux qui devoit le rendre à la vie, & au plaiſir plus précieux encore (*k*).

Chemin faiſant le Buffon de ce ſiecle joignoit la démonſtration aux paroles, & me montroit les objets phyſiques, en y joignant ſes propres réflexions.

Mais ce qui me ſurprit davantage, ce fut un cabinet d'optique où l'on avoit ſû réunir tous les accidens de la lumiere. C'étoit une magie perpétuelle. On fit paſſer ſous mes yeux des payſages, des points de vue, des palais, des arcs-en-ciel, des météores,

---

de cette idée attendriſſante ! Prends de l'or, miſérable, & ferme ton ame à cette jouiſſance ; tu te rends juſtice, tu te punis toi-même.

(*k*) Je ſuis triſte lorſque j'entends plaiſanter ſur ce fléau douloureux : on ne doit parler de cette horrible maladie que la larme à l'œil, & en cela ne point imiter le bouffon Voltaire.

des chiffres lumineux, des mers qui n'exiſtoient point, & qui me firent une illuſion plus frappante que la vérité même. C'étoit un ſéjour d'enchantement. Le ſpectacle de la création qui nâquit dans un clin d'œil, ne m'auroit pas procuré une ſenſation plus vive & plus exquiſe.

On me préſenta des microſcopes, au moyen deſquels j'apperçus de nouveaux êtres échappés à la vue perçante de nos modernes obſervateurs. L'œil n'étoit point fatigué, tant l'art étoit ſimple & merveilleux. Chaque pas que l'on faiſoit dans ce ſéjour ſatisfaiſoit la curioſité la plus ardente. Plus elle paroiſſoit inépuiſable, plus elle trouvoit d'alimens à dévorer. Oh! que l'homme eſt grand ici, m'écriai-je pluſieurs fois, & que ceux qu'on appelloit de mon ſiecle de grands hommes étoient petits en comparaiſon (*l*)!

(*l*) On pourroit faire un ouvrage volumineux des différentes queſtions, tant phyſiques, morales & métaphyſiques, qui ſe préſentent en foule à l'eſprit & ſur leſquelles les hommes de génie ſont

L'acouſtique

L'acouſtique n'étoit pas moins miraculeuſe. On avoit ſû imiter tous les ſons articulés de la voix humaine, du cri des animaux, du chant varié des oiſeaux; on faiſoit jouer certains reſſorts, & l'on ſe croyoit tout-à-coup tranſporté dans une forêt ſauvage. On entendoit le rugiſſement des lions, des tigres & des ours, qui ſembloient ſe dévorer entre eux. L'oreille étoit déchirée: on eut dit que l'écho, plus formidable encore, répétoit au loin ces ſons diſcordans & barbares. Mais, voici que le chant des roſſignols ſuccédoit à ces tons diſcordans. Sous leurs goſiers harmonieux chaque particule d'air devenoit mélodieuſe; l'oreille ſaiſiſſoit

---

auſſi ignorans que les ſots, & l'on pourroit répondre en un ſeul mot à toutes ces queſtions phyſiques, morales & métaphyſiques: mais ce mot eſt celui du profond logogryphe qui nous environne. Je ne déſeſpere pas qu'on le trouve un jour: j'attends tout de l'eſprit humain quand il connoîtra ſes forces, quand il les unira, quand il regardera ſon intelligence comme devant pénétrer ce qui eſt, & ſoumettre ce qu'il touche.

juſqu'aux frémiſſemens de leurs aîles amoureuſes, & ces ſons flattés & doux que le goſier de l'homme n'a jamais pu imiter qu'imparfaitement. A l'ivreſſe du plaiſir ſe joignoit la douce ſurpriſe ; & la volupté qui naiſſoit de ce mélange heureux deſcendoit dans tous les cœurs.

Ce peuple, qui avoit toujours un but moral dans les prodiges mêmes d'un art curieux, avoit ſû tirer parti de ſa profonde invention. Dès qu'un jeune prince parloit de combats ou inclinoit à quelque paſſion belliqueuſe (*m*), on le conduiſoit dans une

---

(*m*) Puiſſans potentats, qui vous partagez ce globe, vous avez des canons, des mortiers, des armées nombreuſes, qui développent des files éblouiſſantes de ſoldats : d'un mot vous les envoyez exterminer un royaume ou conquérir une province. Je ne ſais pourquoi au milieu de vos enſeignes flottantes, vous me paroiſſez miſérables & petits. Les Romains, dans leurs jeux, faiſoient combattre des pigmées, ils ſourioient des coups qu'ils ſe portoient : ils ne ſoupçonnoient pas qu'ils étoient eux-mêmes devant l'œil du ſage ce que ces nains paroiſſoient à leurs yeux.

ſalle qu'on avoit juſtement nommée *l'enfer :* auſſitôt un machiniſte mettoit en jeu les reſſorts accoutumés, & l'on produiſoit à ſon oreille toutes les horreurs d'une mêlée, & les cris de la rage, & ceux de la douleur, & les clameurs plaintives des mourans, & les ſons de la terreur, & les mugiſſemens de cet affreux tonnerre, ſignal de la deſtruction, voix exécrable de la mort. Si la nature ne ſe ſoulevoit pas alors dans ſon ame, s'il ne jettoit pas un cri d'horreur, ſi ſon front demeuroit calme & immobile, on l'enfermoit dans cette ſalle pour le reſte de ſes jours; mais chaque matin on avoit ſoin de lui répéter ce morceau de muſique, afin qu'il ſe contentât du moins ſans que l'humanité en ſouffrît.

L'intendant de ce cabinet me joua un tour ; il fit réſonner tout-à-coup ſon infernal opéra, ſans m'avoir prévenu. Ciel ! Ciel ! grace ! grace ! m'écriai-je de toutes mes forces, & en me bouchant les oreilles : Epargnez-moi, épargnez-moi ! Il fit ceſſer. —Comment, me dit-il, ceci ne vous plaît

point? —Il faut être un démon, lui répondis-je, pour ſe plaire à cet horrible tapage. —C'étoit cependant de votre tems un divertiſſement fort commun, que les rois & les princes prenoient tout comme celui de la chaſſe (*n*), (laquelle, on l'a fort bien dit, étoit la fidele image de la guerre) (*o*).

(*n*) Dans les calamités actuelles qui déſolent l'Europe, ce que je trouve de plus avantageux eſt la dépopulation. Du moins, puiſque les hommes doivent être ſi malheureux, il y aura moins d'infortunés. Si cette réflexion eſt barbare, que le blâme en retombe ſur ſes auteurs.

(*o*) Singuliere & déplorable conſtitution de notre monde politique! Huit à dix têtes couronnées tiennent l'eſpece humaine à la chaîne, ſe correſpondent, ſe prêtent des ſecours mutuels, pour la maintenir entre leurs mains royales, pour la ſerrer à leur gré juſqu'à produire des mouvemens convulſifs. La conſpiration n'eſt point cachée dans l'ombre; elle eſt publique, elle eſt ouverte, elle ſe traite par ambaſſadeurs. Nos plaintes n'arrivent plus juſqu'à leurs ſuperbes oreilles. Jettons un coup-d'œil ſur l'Europe: elle n'eſt plus qu'un vaſte arſenal où des milliers de barils de poudre n'attendent pour prendre feu

Enſuite les poëtes venoient les féliciter d'avoir effrayé les oiſeaux du ciel à dix lieues

---

qu'une légere étincelle. Souvent c'eſt la main d'un miniſtre étourdi qui cauſe l'exploſion. Elle embraſe à la fois le midi, le nord, les deux bouts de la terre. Combien de pieces de canons, de bombes, de fuſils, de boulets, de balles, d'épées, de bayonnettes, &c. de marionettes meurtrieres, obéiſſantes au fouet de la diſcipline, attendent l'ordre émané d'un cabinet pour jouer leurs parades ſanglantes ? La géométrie elle-même a profané ſes divins attributs ; elle favorite les fureurs tour-à-tour ambitieuſes, tour-à-tour extravagantes des ſouverains. Avec quelle préciſion on fait détruire une armée, foudroyer un camp, aſſiéger une place, incendier une ville ! J'ai vu des académiciens combiner de ſang-froid la charge d'un canon. Eh ! Meſſieurs, attendez que vous ayez ſeulement une principauté. Que vous importe quel nom doit régner dans tel pays ? Votre patriotiſme eſt une vertu fauſſe & dangereuſe à l'humanité. Car examinons un peu ce que ſignifie ce mot *patriotiſme*. Pour être attaché à un état, il faut être membre de l'état. Excepté deux ou trois républiques, il n'y a plus de patrie proprement dite. Pourquoi l'Anglois ſeroit-il mon ennemi ? Je ſuis lié avec lui par le

à la ronde, & d'avoir ſagement pourvu à la curée des corbeaux : ſur-tout ces poëtes ſe plaiſoient fort à décrire une bataille. —Ah ! je vous prie, ne me parlez plus de cette

---

commerce, par les arts, par tous les nœuds poſſibles ; il n'exiſte entre nous aucune antipathie naturelle. Pourquoi voulez-vous donc que paſſé telle borne je ſépare ma cauſe de celle des autres hommes ? Le patriotiſme eſt un fanatiſme inventé par les rois, & funeſte à l'univers. Car ſi ma nation étoit trois fois plus petite, j'aurois à haïr trois fois plus de gens ; mes affections dépendroient des limites changeantes des états : dans la même année il faudroit aller porter la flamme chez mon voiſin, & me réconcilier avec celui que j'aurois égorgé la veille. Je ne ſoutiendrois donc au fond que les droits capricieux d'un maître qui voudroit commander à mon ame. Non : l'Europe ne doit plus former à mes yeux qu'un vaſte état : & le ſouhait que j'oſe faire, c'eſt qu'elle ſe réuniſſe ſous une ſeule & même domination. Tout vu, tout conſidéré, ce ſeroit-là un grand avantage : alors je pourrois être patriote. Mais aujourd'hui, qu'eſt-ce que la liberté moderne ? Elle n'eſt autre choſe (dit un écrivain), que l'héroïſme de l'eſclavage.

maladie épidémique qui attaquoit la pauvre eſpece humaine. Hélas! elle avoit tous les ſymptômes de la rage & de la folie. Des rois poltrons, du haut de leur trône, l'envoyoient mourir, & le troupeau obéiſſant, ſous la garde d'un ſeul chien, alloit joyeuſement à la boucherie. Comment la guérir dans ces tems d'illuſion? Comment briſer le taliſman magique? un petit bâton, un cordonnet rouge ou bleu, une petite croix d'émail répandoit par-tout l'eſprit de vertige & de fureur. D'autres devenoient enragés ſeulement à l'aſpect d'une cocarde ou de quelques oboles. La guériſon a dû être longue: mais j'avois preſque deviné que tôt ou tard, le baume calmant de la philoſophie cicatriſeroit ces plaies honteuſes (*p*).

(*p*) Quel ſpectacle! deux cens mille hommes répandus dans de vaſtes campagnes, & qui n'attendent que le ſignal pour s'égorger. Ils ſe maſſacrent à la face du ſoleil, ſur les fleurs du printems. Ce n'eſt point la haine qui les anime: ce ſont des rois qui leur ordonnent de mourir. Si ce cruel événement arrivoit pour la premiere fois, ceux

On me fit entrer dans le cabinet de mathématiques : il me parut très-riche, & on ne peut pas mieux ordonné. On avoit banni de cette ſcience tout ce qui reſſembloit à des jeux d'enfans, tout ce qui n'étoit que ſpéculation ſeche, oiſive, ou qui paſſoit les bornes de notre pouvoir. Je vis des machines de toute eſpece faites pour ſoulager les bras de l'homme, douées de puiſſances beaucoup plus fortes que celles que nous connoiſſions. Elles produiſoient toutes ſortes de mouvemens. On ſe jouoit ainſi des plus peſans fardeaux. —Vous voyez, me dit-on, ces obéliſques, ces arcs de triomphe, ces palais, ces hardis monumens dont l'œil eſt étonné : ils ne ſont point l'ouvrage de la force, du nombre & de la dextérité ; les inſtrumens, les leviers plus perfectionnés, voilà ce qui a tout fait. Je trouvai en effet & dans le plus grand détail, les inſtrumens

---

qui n'en ont pas été témoins, ne ſeroient-ils pas en droit de le révoquer en doute ? *Cette penſée appartient à Mr. Gaillard.*

les plus exacts, ſoit pour le géométrie, ſoit pour l'aſtronomie, ſoit pour la géographie (*q*).

Tous ceux qui avoient tenté des expériences d'un genre neuf, hardi, étonnant, euſſent-ils même échoué, (car on ne s'inſtruit pas moins en ne réuſſiſſant pas,) avoient leurs buſtes en marbre, environnés des attributs convenables.

(*q*) Jadis les colonnes d'Hercule étoient nos limites vers l'occident, & l'on ſavoit à peine le nom des régions ſituées par-delà l'Indus & le Gange. Aujourd'hui un nouvel hémiſphere eſt ajouté à l'ancien; la mer du Sud a été parcourue en tout ſens; l'infatigable Cook, tâtant de tout côté le pôle auſtral, a prouvé qu'il étoit entouré de glaces éternelles, & non pas un vaſte continent comme on l'avoit cru juſqu'à lui. Je ſuis fâché de me voir détrompé. Il ne reſte preſque plus de découvertes à faire ſur le globe; & du fond de ſon cabinet, ſans peine, ſans riſque & ſans dépenſe, on peut en un inſtant, au moyen des cartes géographiques, acquérir une idée preſqu'auſſi juſte des pays éloignés, que ſi l'on avoit conſumé une partie de ſa vie à les parcourir ſoi-même.

Mais l'on me dit tout bas à l'oreille, que pluſieurs ſecrets ſinguliers, merveilleux, n'étoient remis qu'entre les mains d'un petit nombre de ſages; qu'il étoit des choſes bonnes par elles-mêmes; mais dont on pourroit abuſer par la ſuite (*r*) : l'eſprit humain, ſelon eux, n'étoit pas encore au terme où il devoit monter : pour faire uſage ſans riſque des plus rares ou des plus puiſſantes découvertes (*f*).

(*r*) Le roi Ezéchias (dit la Bible) fit ſupprimer un livre qui traitoit de la vertu des plantes, crainte qu'on n'en fît uſage mal-à-propos & que cela même n'engendrât des maladies. Ce fait eſt curieux & donne beaucoup à penſer.

(*f*) Quel jour horrible & funeſte au genre humain que celui où un moine trouva dans le ſalpêtre une poudre meurtriere! L'Arioſte dit que le diable ayant imaginé une carabine, ému de pitié, la jetta au fond d'un fleuve. Hélas! il n'eſt plus d'aſyle ſur la terre : il n'eſt plus beſoin de courage, il eſt inutile : le citoyen valeureux n'a rien à attendre de ſon bras. Le canon eſt remis entre les mains d'un petit nombre d'hommes; le canon les rend propriétaires abſolus de notre exiſtence : & ſi par malheur ils venoient à s'entendre, que deviendrions-nous tous?

CHAPITRE XXXIV.

Le ſallon.

COMME les Arts parmi ce peuple ſe tenoient par la main, au figuré comme au moral, je n'eus que quelques pas à faire, & je me trouvai à l'académie de peinture. J'entrai dans de vaſtes ſallons garnis des tableaux des plus grands maîtres. Chacun donnoit l'équivalent d'un livre moral & inſtructif. On ne voyoit plus dans cette collection le refrein de cette éternelle mythologie, mille & mille fois recopiée. Ingénieuſe dans le commencement de l'art, elle avoit bien acquis le droit de paroître faſtidieuſe. Les plus belles choſes à la longue deviennent communes : le refrein eſt la langue des ſots. Il en étoit ainſi de toutes les flatteries groſſieres de ces peintres adulateurs qui avoient déifié Louis XIV. Le tems, ſemblable à la vérité, avoit dévoré cette

toile menſongere ; ainſi qu'il avoit mis à leur véritable place les vers de Boileau & les prologues de Quinault. Il étoit défendu aux arts de mentir (*a*). Il n'exiſtoit plus auſſi de ces hommes épais qu'on nommoit *amateurs*, & qui commandoient au génie de l'artiſte, un lingot d'or en main. Le génie étoit libre, ne ſuivoit que ſes propres loix, & ne s'aviliſſoit plus.

(*a*) Quand je vois dans la galerie de Verſailles Louis XIV un foudre à la main, aſſis ſur des nuages azurés, peint en dieu tonnant, la pitié dédaigneuſe que je reſſens pour le pinceau de le Brun réjaillit preſque ſur l'art ; mais cette peinture ſurvit au dieu foudroyant, à l'artiſte qui lui fit préſent du tonnerre : cette réflexion me calme & je ſouris.

La premiere fois que Louis XIV vit des Teniers, il détourna la tête avec un air de dégoût & les fit ôter de ſes appartemens. Si ce monarque n'a pu ſouffrir la peinture de ces bonnes gens qui trinquent & danſent avec gaieté ; s'il leur a préféré ces hommes bleus, qui courent à cheval à travers la fumée & la pouſſiere d'un camp ; l'ame de Louis XIV eſt jugée.

Dans ces ſallons moraux on ne voyoit plus de ſanglantes batailles, ni les débauches honteuſes des dieux de la fable, & encore moins des ſouverains environnés des vertus qui préciſément leur manquerent : on n'expoſoit que des ſujets propres à inſpirer des ſentimens de grandeur & de vertu. Toutes ces divinités païennes, auſſi abſurdes que ſcandaleuſes, n'occupoient plus des pinceaux précieux, déſormais deſtinés au ſoin de tranſmettre à l'avenir les faits les plus importans : on entendoit par ce mot ceux qui donnoient une plus noble idée de l'homme, comme la clémence, la généroſité, le dévouement, le courage, le mépris de la molleſſe.

Je vis qu'on avoit traité tous les beaux ſujets qui méritoient de paſſer à la poſtérité : la grandeur d'ame des ſouverains étoit ſur-tout immortaliſée. J'apperçus Saladin faiſant promener un linceul ; Henri IV nourriſſant la ville qu'il aſſiégeoit ; Sulli comptant avec lenteur une ſomme d'argent que ſon maître deſtinoit à ſes plaiſirs ;

Louis XIV au lit de la mort, disant : *j'ai trop aimé la guerre ;* Trajan déchirant ses vêtemens pour bander les plaies d'un infortuné ; Marc-Aurele descendant de cheval dans une expédition pressée pour prendre le placet d'une pauvre femme ; Titus faisant distribuer du pain & des remedes ; Saint Hilaire, le bras emporté, & montrant à son fils qui pleuroit, Turenne couché sur la poussiere ; le généreux Fabre prenant la chaîne des forçats à la place de son pere, &c. On ne trouvoit point ces sujets sombres ou attristans. Il n'étoit plus de vils courtisans qui disoient d'un air moqueur : *jusqu'aux peintres se mêlent de prêcher!* On leur savoit bon gré d'avoir rassemblé les plus sublimes traits de la nature humaine : c'étoient de grands tableaux tirés d'après l'histoire. Ils avoient sagement pensé que rien ne seroit plus utile. Tous les arts avoient fait, pour ainsi dire, une admirable conspiration en faveur de l'humanité. Cette heureuse correspondance avoit jetté un jour plus lumineux sur l'effigie sacrée de la vertu : elle en

étoit devenue plus adorable, & ſes traits toujours embellis formoient une inſtruction publique, auſſi ſûre que touchante. Eh ! comment réſiſter à la voix des beaux arts, qui d'une voix unanime encenſent & couronnent le citoyen libre & généreux ?

Tous ces tableaux attachoient l'œil, & par le ſujet & par l'exécution. Les peintres avoient ſû réunir le trait italien au coloris flamand, ou plutôt ils les avoient ſurpaſſés par une étude approfondie. L'honneur, ſeule monnoie faite pour les grands hommes, en animant leurs travaux les récompenſoit d'avance. La nature ſembloit rendue comme dans un miroir. L'ami de la vertu ne pouvoit contempler ces belles peintures ſans ſoupirer de plaiſir. L'homme coupable n'oſoit les regarder ; il auroit craint que ces figures inanimées n'euſſent tout-à-coup pris la parole pour l'accuſer & le confondre.

On me dit que ces tableaux étoient propoſés au concours. Les étrangers y étoient admis : car on ne connoiſſoit pas cette petite tyrannie qui proſcrivoit tout ce qui paſ-

ſoit les limites d'une province. On donnoit quatre ſujets par année, afin que chaque artiſte eût le tems de conduire ſon tableau à la perfection. Le plus parfait avoit bientôt la voix du peuple. On faiſoit attention à ce cri général, qui ordinairement eſt la voix de l'équité même. Les autres n'en recevoient pas moins le degré de louanges qui leur étoit dû. On n'avoit point l'injuſtice de dégoûter les éleves. Les maîtres en place ne connoiſſoient point cette indigne & baſſe jalouſie, qui exila le Pouſſin loin de ſa patrie & fit périr le Sueur au printems de ſes jours. Ils s'étoient corrigés de cet entêtement dangereux & funeſte, qui, de mon tems, ne permettoit pas à leurs diſciples de ſuivre une autre maniere que la leur. Ils ne faiſoient point de froids copiſtes de ceux qui auroient pu s'élever fort haut, livrés à eux-mêmes & dirigés ſeulement par quelques conſeils. L'éleve enfin n'étoit plus courbé ſous un ſceptre qui le rendoit timide : il ne ſe traînoit point en tremblant ſur les pas d'un chef capricieux, qu'il étoit

encore obligé de flatter : il le devançoit, s'il avoit du génie, & ſon guide étoit le premier à s'enorgueillir de la perfection de l'art.

Il y avoit pluſieurs académies de deſſin, de peinture, de ſculpture, de géométrie pratique. Autant ces arts étoient dangereux dans mon ſiecle, parce qu'ils favoriſoient le luxe, le faſte, la cupidité & la débauche, autant ils étoient devenus utiles, parce qu'ils n'étoient employés qu'à inſpirer des leçons de vertu, & à donner à la ville cette majeſté, ces-agrémens, ce goût ſimple & noble qui par des rapports ſecrets, éleve l'ame des citoyens.

Ces écoles étoient ouvertes au public. Les éleves y travailloient ſous ſes regards. Il étoit libre à chacun d'y venir dire ſon avis. Cela n'empêchoit point que les maîtres penſionnés ne vinſſent faire leur ronde : mais aucun apprentif n'étoit l'éleve titré de Monſieur un tel, mais de tous les habiles maîtres en général. C'étoit en évitant l'ombre même d'eſclavage, ſi funeſte à la trempe mâle &

indépendante du génie, qu'on étoit parvenu à faire des hommes qui s'étoient élevés au-deſſus des chef-d'œuvres de l'antiquité; de ſorte que leurs tableaux étoient ſi achevés, ſi finis, que les reſtes de Raphaël & de Rubens n'étoient plus recherchés que par quelques antiquaires, gens de nature opiniâtre & toujours entêtés.

Je n'ai pas beſoin de dire que tous les arts, que toutes les profeſſions étoient également libres. Ce n'eſt que dans un ſiecle barbare, tyrannique, imbécille, qu'on a donné des fers à l'induſtrie, qu'on a exigé une ſomme d'argent de celui qui vouloit travailler, au lieu de lui accorder une récompenſe. Tous ces petits corps burleſques ne raſſembloient les hommes que pour faire fermenter leurs paſſions à un degré plus violent : une foule d'affaires interminables naiſſoit de leur captivité, & les rendoit néceſſairement ennemis de leurs voiſins. C'eſt ainſi que dans les priſons, les hommes accablés des mêmes chaînes ſe communiquent leurs fureurs & leurs vices. En voulant ſéparer leur intérêt,

on l'avoit rendu plus actif, & c'étoit tout le contraire de ce qu'une ſage légiſlation ſembloit demander. La ſource de mille déſordres provenoit de cette gêne perpétuelle où ſe trouvoit chaque homme de ſuivre ſon talent. De-là naiſſoient l'oiſiveté & la friponnerie. Le miſérable étoit dans l'impuiſſance réelle de ſortir d'un état déplorable, parce qu'un bras d'airain lui fermoit tous les paſſages, & que l'or ſeul faiſoit tomber les barrieres. Le monarque, pour jouir d'un léger tribut, avoit détruit la liberté la plus ſacrée, & avoit étouffé tous les reſſorts du courage & de l'induſtrie.

Parmi ce peuple qui étoit éclairé ſur les premieres notions du droit des gens, chacun ſuivoit l'emploi où l'appelloit ſon goût particulier, gage aſſuré du ſuccès. Ceux qui ne marquoient aucune diſpoſition pour les beaux arts, embraſſoient des états plus faciles; car le médiocre n'étoit point ſouffert dans tout ce qui avoit rapport au génie : la gloire de la nation ſembloit attachée à ces talens qui diſtinguent non moins l'homme que les Empires.

CHAPITRE XXXV.

Tableaux Emblématiques.

J'ENTRAI dans une ſalle particuliere où l'on avoit repréſenté les ſiecles. On avoit conſervé à chaque, outre ſa phyſionomie, les traits qui l'avoient diſtingué de ſes freres. Les ſiecles d'ignorance étoient revêtus d'une robe noire & lugubre. Le perſonnage, l'œil rouge & ſombre, tenoit en main une torche, & dans le fond découvroit un bûcher, des prêtres revêtus d'une étole, & des malheureux un bandeau ſur le front qui ſe dévouoient, les uns les autres, aux ſupplices des flammes.

Plus loin, un enthouſiaſte fanatique, ſans autre vertu qu'une imagination ardente, frappoit celle de ſes concitoyens, non moins inflammable, & tonnant au nom de Dieu il entraînoit une foule d'hommes, comme un troupeau docile ſe précipite au cri du

paſteur. Les rois ont quitté leurs trônes, ont abandonné leurs Etats dépeuplés, & croyant entendre la voix du ciel, ils courent ſe perdre, eux, leur couronne & leurs ſujets, dans de vaſtes déſerts. On voyoit dans le fond du tableau le fanatiſme marchant ſur la tête des hommes, ſecouant ſes flambeaux homicides : géant monſtrueux ! ſes pieds touchoient les deux bouts de la terre, & ſon bras tenant la palme du martyre s'élevoit juſqu'aux nues.

Celui-ci, moins ardent, plus contemplatif, livré au myſtere & à l'allégorie, ſe précipitoit dans le merveilleux. Toujours environné d'énigmes, il prenoit ſoin d'épaiſſir les ténebres qui l'environnoient. On voyoit les anneaux des Platoniciens, les nombres des Pythagoriciens, les vers des Sibylles, les formules toute-puiſſantes de la magie & les preſtiges tout-à-tour ingénieux & ſtupides qu'a créés l'eſprit humain.

Un autre tenoit un aſtrolabe, conſultoit attentivement un calendrier, & calculoit les jours heureux ou infortunés. Une gravité

froide & taciturne étoit empreinte ſur ſa phyſionomie allongée : il pâliſſoit de la conjonction de deux aſtres : le préſent n'exiſtoit pas pour lui, & l'avenir étoit ſon bourreau : il avoit même tranſporté ſon culte dans la ridicule ſcience de l'aſtrologie, & il embraſſoit ce fantôme comme une colonne inébranlable.

Celui-là, tout couvert de fer, enſeveliſſoit ſa tête dans un caſque d'airain : revêtu d'une cotte de mailles, armé d'une longue lance, il ne reſpiroit que les combats particuliers. L'ame de ſes héros étoit plus dure que l'acier qui les couvroit. C'étoit le fer qui décidoit les droits, les opinions, la juſtice, la vérité. Dans le fond on diſtinguoit un champ clos, des juges & des hérauts, relevant le vaincu ou plutôt le coupable.

Tel autre perſonnage paroiſſoit d'une bizarrerie extrême : architecte barbare, il bâtiſſoit des colonnes, ſans proportion avec la maſſe qu'elles ſoutenoient, & chargées d'ornemens ridicules ; il prenoit tout cela pour une délicateſſe de travail inconnu aux Grecs & aux Romains. Le même déſordre régnoit

dans ſa logique ; c'étoient des chicanes perpétuelles, des idées abſtraites. On avoit repréſenté dans le fond des eſpeces de ſomnambules, qui parloient, agiſſoient, les yeux ouverts, & qui, plongés dans un long rêve, ne devoient la liaiſon de deux idées qu'au pur hazard.

Je repaſſai ainſi tous les ſiecles en revue ; mais le détail en ſeroit ici trop long. Je m'arrêtai un peu plus longtems devant le XVIII, lequel avoit été jadis de ma connoiſſance. Le peintre l'avoit repréſenté ſous la figure d'une femme. Les ornemens les plus recherchés fatiguoient ſa tête ſuperbe & délicate. Son cou, ſes bras, ſa gorge étoient couverts de perles & de diamants : ſes yeux étoient vifs & brillans ; mais un ſourire un peu forcé faiſoit grimacer ſa bouche : ſes joues étoient enluminées. L'art ſembloit devoir percer dans ſes paroles, comme dans ſon regard : il étoit ſéduiſant, mais il n'étoit pas vrai. Elle avoit à chaque main deux longs rubans couleur de roſe, qui ſembloient un ornement ; mais ces rubans cachoient

deux chaînes de fer auxquelles elle étoit fortement attachée. Elle avoit cependant les mouvemens assez libres pour gesticuler, sauter & gambader. Elle en usoit avec excès, afin de déguiser (à ce qu'il me sembloit) son esclavage, ou du moins pour le rendre facile & riant. J'examinai cette figure en détail, & suivant de l'œil la draperie de ses vêtemens, je m'apperçus que cette robe si magnifique étoit toute déchirée par le bas & couverte de boue. Ses pieds nuds plongeoient dans une espece de bourbier; & elle étoit aussi hideuse par les extrêmités, qu'elle étoit brillante par le sommet : elle ne ressembloit pas mal dans cet équipage à une courtisanne qui se promene dans la rue, à l'entrée de la nuit. Je découvris derriere elle plusieurs enfans au teint maigre & livide, qui crioient à leur mere & dévoroient un morceau de pain noir : elle vouloit les cacher sous sa robe, mais à travers les trous on distinguoit ces petits malheureux. Dans l'enfoncement du tableau on discernoit des châteaux superbes, des palais de marbre,

des parterres ſavamment deſſinés, de vaſtes forêts peuplées de cerfs & de daims, où le cor réſonnoit au loin. Mais la campagne à demi-cultivée étoit remplie de payſans infortunés, qui, haraſſés de fatigue, tomboient ſur leurs javelles : enſuite venoient des hommes, qui enrôloient les uns de force, & emportoient le lit & la marmite des autres (*a*).

(*a*) La tyrannie eſt un arbre dangereux qu'il faut ſe hâter de déraciner dans ſa naiſſance. L'éclat de cet arbre eſt trompeur. C'eſt d'abord un jeune arbriſſeau qui ſe couronne de fleurs & de lauriers, mais qui boit ſecretement le ſang qui l'arroſe. Bientôt il croît, s'agrandit, leve une tête altiere. Ses branches s'étendent avec orgueil. Il couvre tout ce qui l'environne, d'une ombre ſuperbe & funeſte. La fleur, le fruit voiſin tombent, privés des rayons bienfaiſans du ſoleil qu'il intercepte. Il force la terre à ne nourrir que lui. Enfin il devient ſemblable à cet arbre venimeux dont les fruits doux ſont des poiſons, qui change en eau corroſive les gouttes de pluie que ſes feuilles diſtillent, & qui au défaut des tourmens procure au voyageur fatigué le ſommeil & la mort. Cependant ſon

Le caractere des nations étoit auſſi fidelement exprimé.

Aux couleurs variées de mille nuances, à la fonte inſenſible du coloris, au viſage triſte, mélancolique, on reconnoiſſoit l'Italien jaloux, vindicatif. Dans le même tableau ſon viſage ſérieux diſparoiſſoit au milieu d'un concert, & le peintre avoit ſaiſi merveilleuſement cette facilité de ſe transformer avec ſoupleſſe, & comme dans un coup d'œil. Le fond du tableau repréſentoit des pantomimes, faiſant des grimaces & autres geſtes comiques.

L'Anglois, dans une attitude plutôt fiere que majeſtueuſe, placé ſur la pointe d'un rocher, dominoit l'océan & faiſoit ſigne à un vaiſſeau de s'élancer au nouveau monde & de lui en rapporter les tréſors. On liſoit dans ſes regards hardis que la liberté civile égaloit

---

tronc eſt noueux : les principes de ſa ſeve ſont couverts d'un bois dur : ſes racines d'airain s'étendent ; & la hache de la liberté s'émouſſe & ne peut plus y mordre.

chez lui la liberté politique. Les flots oppoſés, grondant ſous les coups de la tempête, étoient une harmonie douce à ſon oreille. Son bras étoit toujours prêt à ſaiſir le glaive de la guerre civile : il regardoit en ſouriant un échafaud d'où tomboient une tête & une couronne (*b*).

L'Allemand, ſous un ciel étincelant d'éclairs, étoit ſourd aux cris des élémens. On

---

(*b*) J'aime les ſcenes hardies qu'offre le génie Anglois ; ſes débats parlémentaires, ſes ſingularités. L'Anglois, attentif au rempart de la liberté, ſe paſſionne pour tout ce qui peut l'ébranler ; ſes allarmes dégénerent quelquefois en extravagances ; mais tous ſes cris déſordonnés prouvent la vigilance des ſentinelles.

Ailleurs, les Princes, les Grands occupent ſeuls le théâtre ; chez lui les hommes, les citoyens y jouent un rôle : cette république qui ſoutient la dignité de l'homme, n'eſt forte & puiſſante que parce que tous les caracteres y ont leur développement : ce peuple donne un grand exemple aux autres nations, & il arrêteroit ſeul, en cas de beſoin, la marche du deſpotiſme qui voudroit envelopper l'Europe.

ne ſavoit s'il bravoit l'orage ou s'il y étoit inſenſible. Des aigles ſe déchiroient avec furie à ſes côtés : ce n'étoit pour lui qu'un ſpectacle : renfermé en lui-même, il portoit ſur ſes propres deſtins un œil indifférent ou philoſophique.

Le François, plein de graces nobles & élevées, préſentoit des traits finis. Sa figure n'étoit pas originale, mais ſa maniere étoit grande. L'imagination & l'eſprit ſe peignoient dans ſes regards : il ſourioit avec une fineſſe qui approchoit de la ruſe. Il régnoit dans l'enſemble de ſa figure beaucoup d'uniformité. Ses couleurs étoient douces ; mais on n'y remarquoit pas ce coloris vigoureux ni ces beaux effets de lumiere qu'on admiroit dans les autres tableaux. La vue étoit fatiguée par une multiplicité de petits détails, qui ſe nuiſoient réciproquement. Une foule innombrable portoit de petits tambourins & s'agitoit beaucoup pour faire du bruit : elle croyoit imiter le fracas du canon : c'étoit une chaleur auſſi pétulante, auſſi active, que foible & paſſagere.

CHAPITRE XXXVI.

Sculpture & Gravure

LA Sculpture, non moins belle que ſa ſœur ainée, étaloit à ſon côté les merveilles de ſon ciſeau. Il n'étoit plus proſtitué à ces Créſus impudens, qui aviliſſoient l'art en l'occupant à tailler leur vénale figure ou autres ſujets auſſi mépriſables qu'eux. Les artiſtes penſionnés par le gouvernement conſacroient leurs talens au mérite & à la vertu. On ne voyoit plus, comme dans nos ſallons, à côté du buſte de nos rois & ſur la même ligne, le vil publicain qui les vole & les trompe, offrir ſans pudeur ſa baſſe phyſionomie. Un homme digne des regards de la poſtérité, s'étoit-il avancé dans une carriere ſemée de faits mémorables? un autre avoit-il fait une action grande & courageuſe? alors l'artiſte échauffé ſe chargeoit de la reconnoiſſance publique; il modeloit

en ſecret un des plus beaux traits de ſa vie: (ſans y ajouter le portrait de l'auteur) il préſentoit tout-à-coup ſon ouvrage, & obtenoit la permiſſion de s'immortaliſer avec le grand homme. Ce travail frappoit tous les yeux, & n'avoit pas beſoin d'un froid commentaire.

Il étoit expreſſément défendu de ſculpter des ſujets qui ne diſoient rien à l'ame; par conſéquent on ne gâtoit point de beaux marbres ou d'autres matieres auſſi précieuſes.

Tous ces ſujets licencieux qui bordent nos cheminées, étoient ſévérement bannis. Les honnêtes gens ne concevoient rien à notre légiſlation, lorſqu'ils liſoient dans notre hiſtoire que dans un ſiecle où l'on prononçoit ſi fréquemment le nom de religion & de mœurs, des peres de famille étaloient des ſcenes de débauche aux yeux de leurs enfans, ſous prétexte que c'étoient des chef-d'œuvres; ouvrages capables d'allumer l'imagination la plus tranquille, & de précipiter dans le déſordre des ames neuves,

ouvertes à toutes les impreſſions : ils gémiſſoient ſur cet uſage public & criminel de dépraver les cœurs avant qu'ils fuſſent formés (*a*).

(*a*) Entre autre abus public qu'on ſe propoſe de relever, on peut ranger ces parades licencieuſes qui outragent les mœurs honnêtes & le bon ſens, tout auſſi reſpectable qu'elles. On a oublié à l'article des ſpectacles de parler des ſauteurs, des danſeurs de corde ; mais peu importe l'ordre dans un ouvrage, pourvu que l'auteur y faſſe entrer toutes ſes idées. Je ferai comme Montaigne, je me raccrocherai à la moindre occaſion : je brave la cenſure des critiques ; je me flatte du moins de ne point ennuyer comme eux. Pour revenir donc à ces ſauteurs, à ces danſeurs de corde, ſi communs & ſi révoltans ; des magiſtrats humains devroient-ils les tolérer ? Après avoir employé tout leur tems à des exercices auſſi étonnans qu'inutiles, ils riſquent leur vie en public & apprennent à mille ſpectateurs que la mort d'un homme n'eſt que fort peu de choſe. Les attitudes de ces voltigeurs ſont indécentes & bleſſent l'œil & le cœur : ils accoutument peut-être des ames non encore formées à ne voir le plaiſir que dans ce

Un artiſte avec lequel je m'inſtruiſis, eut ſoin de m'informer de tous ces grands changemens. Il me dit que dans le dix-neuvieme ſiecle il ſe trouva une diſette de marbre, de ſorte qu'on eut recours à cette multitude ignoble de buſtes de financiers, de traitans, de commis : c'étoient autant de blocs tout préparés ; on les tailla beaucoup plus avantageuſement & l'on ſut en tirer des têtes plus heureuſes.

Je paſſai dans la derniere galerie, non moins curieuſe que les autres par la multiplicité des ouvrages qu'elle préſentoit. Là étoit raſſemblée la collection univerſelle de deſſins & gravures. Malgré la perfection de ce dernier art, on avoit conſervé les ouvrages des ſiecles précédens : car il n'en eſt pas

---

qui approche du péril, & à penſer que l'eſpece humaine peut entrer dans la matiere de nos divertiſſemens. On dira que c'eſt réfléchir ſur bien peu de choſe : mais j'ai remarqué que ces triſtes ſpectacles influent beaucoup plus ſur la multitude que tous les arts qui ont quelque apparence de raiſon.

d'une

d'une eſtampe comme d'un livre : un livre qui n'eſt pas bon, par-là même eſt mauvais ; au lieu qu'une eſtampe qui ſe voit d'un coup d'œil, ſert toujours d'objet de comparaiſon.

Cette galerie qui devoit ſon origine au ſiecle de Louis XV, étoit bien différemment arrangée. Ce n'étoit plus un petit cabinet, au milieu duquel une petite table pouvoit à peine contenir une douzaine d'amateurs, où l'on venoit dix fois inutilement pour trouver une place ; encore ce petit cabinet ne s'ouvroit-il que certains jours, c'eſt-à-dire le dixieme del'année tout au plus, qu'on rognoit encore ſur le moindre prétexte & à la moindre fantaiſie du directeur. Ces galeries étoient ouvertes chaque jour, & confiées à des commis affables & polis, qu'on payoit exactement, afin que le public fût ſervi de même. Dans cette ſalle ſpacieuſe on trouvoit à coup ſûr la traduction de chaque tableau ou morceau de ſculpture renfermé dans les autres galeries : elle contenoit l'abrégé de ces chef-d'œuvres qu'on avoit pris ſoin d'im-

mortaliſer & de répandre autant qu'il étoit poſſible.

La gravure eſt auſſi féconde & auſſi heureuſe que la typographie : elle a l'avantage de multiplier ſes épreuves, comme l'imprimerie ſes exemplaires ; & par ſon moyen chaque particulier, chaque étranger peut ſe procurer une copie rivale du tableau. Tous les citoyens décoroient ſans jalouſie leurs murailles de ces ſujets intéreſſans qui préſentoient des exemples de vertus & d'héroïſme. On ne voyoit plus de ces prétendus amateurs, non moins vétilleux qu'ignorans, pourſuivre une perfection imaginaire aux dépens de leur repos, de leur bourſe & toujours dupés, & ſur-tout être bien faits pour l'être.

Je parcourus avec avidité ces livres volumineux où le burin décrivoit avec tant de facilité & de préciſion les contours & même les couleurs de la nature. Tous les tableaux étoient parfaitement ſaiſis ; mais on avoit donné encore plus de ſoin à tous les objets relatifs aux arts & aux ſciences. Les planches

de l'Encyclopédie avoient été refaites entiérement, & l'on avoit veillé avec plus d'attention à l'exactitude rigoureuſe qui devient alors le ſuprême mérite, parce que la moindre erreur eſt d'une conſéquence extrême. J'apperçus un magnifique Cours de Phyſique traité dans ce goût; & comme cette ſcience porte ſur-tout aux ſens, c'eſt aux images qu'il appartient, peut-être, de la faire concevoir dans toutes ſes parties. On ſavoit eſtimer l'art qui reproduit tant d'images utiles; on lui donnoit de nouvelles preuves de conſidération.

Je remarquai que tout ſe faiſoit dans le vrai goût, & qu'on ſuivoit la maniere des Gerard, Audran; qu'elle étoit même approfondie, perfectionnée. Les vignettes des livres ne s'appelloient plus que des cochins: tel étoit le mot que l'on avoit ſubſtitué à tant de mots miſérables, tels que culs de lampes, &c. (*b*).

(*b*) M. de Voltaire doit être ſatisfait d'avance, lui qui a plaidé ſi longtems pour cette réforme importante.

Les graveurs avoient enfin abandonné cette funeſte loupe qui leur perdoit la vue de toute façon. Les amateurs de ce ſiecle n'étoient plus admirateurs de ces petits points ronds qui faiſoient tout le mérite des gravures modernes ; ils donnoient la préférence à un travail large, précis, aiſé, & diſant tout avec quelques traits juſtes & noblement deſſinés. Les graveurs conſultoient docilement les peintres, & ceux-ci à leur tour ſe gardoient bien d'affecter les caprices d'un maître. Ils s'eſtimoient, ils ſe voyoient comme égaux & comme amis, & ſe donnoient bien de garde de rejetter l'un ſur l'autre les défauts de l'ouvrage. D'ailleurs la gravure étoit devenue très-utile à l'Etat, par le commerce d'eſtampes qu'on faiſoit dans les pays étrangers ; & c'étoit de ces artiſtes qu'on pouvoit dire : *ſous leurs heureuſes mains le cuivre devient or.*

CHAPITRE XXXVII.

Salle du Trône.

JE ne quittai ces riches galeries qu'avec le plus vif regret, mais dans mon inſatiable curioſité, jaloux de tout voir, je rentrai dans le centre de la ville. Je vis une multitude de perſonnes de tout ſexe & de tout âge, qui ſe portoit avec précipitation vers un portique majeſtueuſement décoré. J'entendois du côté & d'autre: *hâtons nos pas! notre bon roi eſt peut-être déja monté ſur ſon trône; nous ne le verrions pas d'aujourd'hui?* Je ſuivis la foule: mais ce qui m'étonnoit fort, c'eſt que des gardes farouches n'oppoſoient aucune barriere aux empreſſemens du peuple. J'arrivai dans une ſalle immenſe, ſoutenue par pluſieurs colonnes. J'avançai, & je parvins à voir le trône du Monarque (*a*). Non: il eſt impoſſible de

(*a*) Par-tout vous voyez des Souverains,

concevoir une idée plus belle, plus noble, plus auguſte, plus conſolante de la majeſté

---

parce que les hommes ſe ſont toujours choiſis un maître pour ſe délivrer d'en avoir pluſieurs :

Chez les peuples belliqueux, le premier Roi a été un ſoldat & le chef des combattans. Il a été juge chez un peuple cultivateur, & le juge de leurs différends. Ils ont voulu interrompre l'égalité, mais pour la retrouver entr'eux ; c'étoit le ſeul moyen pour en impoſer à tout ambitieux & réprimer tout projet extravagant ou téméraire.

Pluſieurs Rois répugnoient à cauſe de l'anarchie : pluſieurs Rois cependant étoient néceſſaires ; car comment un ſeul homme peut-il conduire les armées, juger dans les tribunaux, & diriger les finances : mais auſſi qu'eſt-ce qu'une puiſſance diviſée où chaque opération dépendroit d'une volonté différente.

Il falloit donc une unité de pouvoir, mais cette unité, ſi elle n'a point de contrepoids deviendra néceſſairement abſolue. Or, les hommes ont-ils conſenti à une privation indéfinie de leur liberté ? non : ſur aucun point de la terre.

La meilleure forme de gouvernement eſt celle d'une monarchie libre, dans laquelle un ſeul Souverain réunit dans ſa ſeule perſonne le pouvoir légiſlatif & exécutif, pourvu qu'il ne puiſſe

royale. Je fus attendri juſqu'aux larmes. Je ne vis ni Jupiter tonnant, ni appareil terrible, ni inſtrument de vengeance. Quatre

---

changer les loix fondamentales, & que des corps intermédiaires concourent à l'adminiſtration.

Les repréſentans des villes, ayant la faculté de s'aſſembler en certains temps, de délibérer ſur la ſituation & ſur les beſoins de l'état, d'en faire des rapports & des repréſentations au Souverain, bien loin de gêner ſon autorité, l'affermiront au lieu de la détruire.

Le Monarque ne peut pas ſe permettre les violences que la république admet : il ſeroit aujourd'hui impoſſible à un Roi d'Europe de ſe montrer féroce & dur : il faut qu'il ſoit clément pour peu qu'il connoiſſe ſes véritables intérêts.

Depuis qu'on donne aux princes une éducation excellente, & qu'ils ont vu qu'un regne monarchique, fort, bon & ſage étoit récompenſé par la gloire la plus générale & la mieux méritée, il n'eſt point de prince qui ne cherche à jouir de cette belle rénommée, le ſeul bien qui leur reſte à conquérir & ſans lequel les autres ne ſont rien.

Eh quoi de plus grand ! que de pouvoir marquer chaque année par des faits & des événemens glorieux, utiles à l'humanité, de répandre la félicité ſur une vaſte portion de terrein, de

figures de marbre blanc, repréſentant la force, la tempérance, la juſtice & la clémence, portoient un ſimple fauteuil d'ivoire

---

donner à l'adminiſtration particuliere un cours heureux.

Il faut qu'un gouvernement quelconque, dans toute opération majeure, ſe rapproche du monarchique. Car celui-ci a une vîteſſe merveilleuſe qui le rend admirable dans les importantes occaſions.

On eſt convenu que la république, dans une guerre, devoit remettre ſes forces entre les mains d'un ſeul; ne pourroit-on pas ſtatuer que lorſque la guerre ne menace plus les provinces d'un état, la monarchie doit avoir quelque choſe du gouvernement populaire?

Le point principal à trouver dans une monarchie ſeroit, que le chef ne pût jamais tourner contre ſes ſujets l'épée menaçante faite pour intimider l'ennemi.

Mais de même que toute force exerce néceſſairement juſqu'à ce qu'elle trouve un obſtacle, de même la puiſſance des Rois monte juſqu'à ce qu'on l'arrête. L'ambition du cœur humain, ordinairement aveugle, n'a point de bornes: elle s'accroît encore lorſqu'elle ſemble repoſer; le joug s'appéſantit inſenſiblement lorſque le cou-

blanc, élevé ſeulement pour faciliter la portée de la voix. Ce ſiege étoit couronné d'un dais ſuſpendu par une main dont le bras ſembloit ſortir de la voûte. A chaque côté du trône étoient deux tablettes, ſur l'une deſquelles étoient gravées les loix de l'Etat & les bornes du pouvoir royal, & ſur l'autre les devoirs des rois & ceux des ſujets. En face étoit une femme qui allaitoit un enfant,

---

qui le ſupporte, ne cherche pas lui-même à le rendre plus léger.

Qui trouvera cet accord heureux entre la puiſſance & la liberté: la puiſſance néceſſaire pour imprimer aux loix une majeſté permanente, la liberté néceſſaire pour que la nation exiſte avec dignité & ſplendeur.

Comment un homme foible par lui-même, commande-t-il à des hommes forts? comment ceux-ci conſentent-ils à être ſoumis, & comment celui-là ſe raſſure-t-il ſur une force qui n'a que l'opinion pour baſe? quel lien établit cette conſtante ſubordination? problême qui ne peut ſe réſoudre & qui paroît la choſe du monde la plus inconcevable à l'homme qui ſait y réfléchir: qui ne s'en étonne pas, n'eſt pas fait pour y penſer.

emblême fidelle de la royauté. La premiere marche, qui ſervoit de degré pour monter au trône, étoit en forme de tombe. Deſſus étoit écrit en gros caracteres : L'ETERNITÉ. C'étoit ſous cette premiere marche que repoſoit le corps embaumé du monarque prédéceſſeur, en attendant que ſon fils vint le déplacer. C'eſt de-là qu'il crioit à ſes héritiers qu'ils étoient tous mortels, que le ſonge de la royauté étoit prêt à finir, qu'ils reſteroient alors ſeuls avec leur renommée ! Ce lieu vaſte étoit déja rempli de monde, lorſque je vis paroître le monarque revêtu d'un manteau bleu qui flottoit avec grace. Son front étoit ceint d'une branche d'olivier ; c'étoit ſon diadême : il ne marchoit jamais en public ſans ce reſpectable ornement qui en impoſoit aux autres & à lui-même. Il ſe fit des acclamations lorſqu'il monta ſur ſon trône. Il ne paroiſſoit pas indifférent à ces cris de joie. Mais à peine fut-il aſſis qu'un ſilence reſpectueux s'étendit ſur cette nombreuſe aſſemblée. Je prêtai une oreille attentive. Ses miniſtres lui lurent à haute

voix tout ce qui s'étoit paſſé de remarquable depuis la derniere ſéance. Si la vérité eut été déguiſée, le peuple étoit là pour confondre le calomniateur. On n'oublioit point ſes demandes. On rendoit compte de l'exécution des ordres ci-devant donnés, & cette lecture étoit toujours terminée par le prix journalier des vivres & des denrées. Le monarque écoutoit, & d'un ſigne de tête approuvoit ou remettoit les choſes à un plus ample examen. Mais ſi du fond de la ſalle il s'élevoit une voix plaignante & condamnant quelques articles, fut-ce un homme de la derniere claſſe, on le faiſoit avancer dans un petit cercle pratiqué au pied du trône. Là il expliquoit ſes idées (*b*), & s'il ſe trouvoit

(*b*) Un des plus grands malheurs qui ſoit en France, c'eſt que toute la police & l'adminiſtration des affaires ſont entre les mains des magiſtrats, ou des gens revêtus d'une charge & d'un titre, ſans qu'on daigne jamais conſulter (du moins de la part du public) les perſonnes privées en qui la ſcience & la ſageſſe ſe trouvent ſouvent dans un degré éminent. Le meilleur citoyen, le plus éclairé, ne peut développer

avoir raiſon, alors il étoit écouté, applaudi, remercié; le ſouverain lui jettoit un regard favorable: ſi, au contraire, il ne diſoit rien que d'abſurde, ou groſſiérement fondé ſur un intérêt particulier, alors on le chaſſoit avec ignominie, & les huées des aſſiſtans l'accompagnoient juſqu'à la porte. Chacun pouvoit ſe préſenter ſans autre crainte que celle d'attirer la dériſion publique, ſi ſes vues étoient fauſſes ou bornées.

Deux grands officiers de la couronne accompagnoient le monarque dans toutes les cérémonies publiques, & marchoient à ſes côtés. L'un portoit au haut d'une pique une gerbe de bled (*c*), & l'autre un cep de vigne:

ſes talens utiles ou la grandeur de ſon ame; s'il ne porte la robe d'un homme en charge, il doit immoler ſes bons deſſeins, être témoin des plus grands abus, & ſe taire.

(*c*) L'empereur Taiſung ſe promenant en campagne avec le prince ſon fils, & lui montrant les laboureurs occupés à leur travail: *voyez*, lui diſoit-il, *la peine que ces pauvres gens prennent tout le long de l'année pour nous ſoutenir; ſans leurs travaux & ſans leur ſueur, ni vous ni moi, nous n'aurions pas d'empire.*

c'étoit afin qu'il n'oubliât jamais que c'étoient là les deux soutiens de l'Etat & du trône. Derriere lui le panetier de la couronne, ayant une corbeille remplie de pains, en donnoit un à chaque indigent qui réclamoit son assistance. Cette corbeille étoit le sûr thermometre de la misere publique; & lorsque le panier se trouvoit vuide, alors les ministres étoient chassés & punis: mais la corbeille demeuroit pleine & attestoit l'abondance publique.

Cette auguste séance se tenoit une fois par semaine, & duroit trois heures. Je sortis de cette salle, le cœur pénétré, & aussi rempli de respect pour ce roi que pour la Divinité même; l'aimant comme un pere, l'honorant comme un Dieu protecteur (*d*).

(*d*) Sans doute la monarchie, dans un vaste état, est préférable à ces petites aristocraties inquiettes qui se fatiguent incessamment, & qui n'ont que des vues timides. Il n'appartient aujourd'hui qu'à un monarque de faire de grandes choses; d'adapter tout-à-coup d'heureuses nouveautés au local du pays & au caractere de la

Je converſai avec pluſieurs perſonnes de tout ce que je venois de voir & d'entendre :

---

nation. La puiſſance du monarque, mais temperée par de bonnes loix fondamentales, eſt la plus propre à produire & à effectuer le bonheur des hommes. C'eſt qu'alors dans une monarchie, la partie qui gouverne, peut réunir plus facilement ſes volontés, & que le point d'appui a une force directe, ce qui forme le véritable nerf du gouvernement.

Le trône étant légal, l'autorité eſt conſtante & reſpectée. La baſe du trône affermit celle de l'état : l'ambitieux ne peut ravir que quelques portions d'autorité, jamais l'autorité entiere. D'ailleurs, le trône monarchique a une majeſté durable, les révolutions intérieures ne ſont que des révolutions momentanées : la Chine, l'Indoſtan, la Perſe, la Turquie, la Ruſſie, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Eſpagne, la Suede, le Dannemarck ſont toujours des monarchies.

Voyez les républiques, elles ont eu un beſoin conſtant de dictateurs.

Pour ceux qui ne s'arrêtent point aux apparences, les Camille, les Fabius, les Flaminius, les Scipion, les Metellus, les Paul-Emile, les Marius, les Pompée ont été les monarques réels & véritables de Rome. C'eſt que la capacité perſonnelle, les

ils étoient ſurpris de mon étonnement ; toutes ces choſes leur ſembloient ſimples & na-

---

vertus & les exploits donneront toujours à un citoyen une ſupériorité réelle ſur ſes concitoyens.

L'exiſtence des monarchies eſt beaucoup plus aſſurée que celle des états républicains. Ceux-ci ſont trop orageux & ils ne ſavent preſque jamais réparer les fautes qu'ils ont commiſes. La monarchie eſt plus propre à attaquer & à ſe défendre ; & ſi la partie militaire, c'eſt-à-dire externe, eſt dans la main du Monarque, un pouvoir protecteur & conſervateur, il peut donner en même tems à l'adminiſtration civile une force & une activité qui s'étendent à toutes les parties du gouvernement intérieur.

Qu'un Monarque ſoit éclairé, & qu'il ſoit conſéquemment modéré ; quelle facilité n'a-t-il pas à diriger au bien public la juſtice, la police, les finances, l'agriculture & le commerce. La tranquillité regne, tandis que la république ſera livrée à des criſes violentes.

Sans doute le Monarque peut abuſer de ſon pouvoir ; mais c'eſt alors une monarchie dégénérée ; cet abus ne ſubſiſtera pas long-tems chez une nation qui fera cas des lumieres utiles. Les lumieres, voilà ce qui préſervera les trônes de l'Europe du deſpotiſme.

turelles. « Pourquoi, me dit l'un d'eux; avez-vous la fureur de comparer ce tems préſent à un vieux ſiecle bizarre, extravagant;

Les défauts de la monarchie ne ſont pas inhérents à cette forme de gouvernement, la plus heureuſe qu'un état puiſſe recevoir. La monarchie tempérée ſera toujours le plus ſûr gage de la liberté nationale. Rien n'eſt plus oppoſé aux monarques de l'Europe que ces deſpotes de l'Orient & de l'Afrique qui tiennent leurs ſujets dans un eſclavage ſervile & ſtupide, & qui enſanglantent le trône ſous lequel ils vont être écraſés.

D'ailleurs, quand le peuple ſera éclairé, il ne devra pas craindre que les coups du Monarque ſoient violens, quelle que ſoit ſa puiſſance.

Si l'on examine de près les anciennes formes de gouvernement, on verra que c'étoit une monarchie mêlée de l'ariſtocratie.

Le trône des François ſe trouve aujourd'hui dans un équilibre heureux & qui n'attaque point trop nos libertés. Les Etats-Généraux que nous avons perdus ſont remplacés, pour ainſi dire, par cette foule de citoyens qui parlent, qui écrivent & qui défendent au deſpotiſme d'altérer trop conſidérablement la conſtitution libre & ancienne des François.

où l'on avoit de fauſſes idées ſur les matieres les plus ſimples, où l'orgueil jouoit la grandeur, où le faſte & la repréſentation étoit tout, & le reſte rien, où la vertu enfin n'étoit regardée que comme un fantôme, pur ouvrage de quelques philoſophes rêveurs (*e*).

(*e*) Il faut reſpecter les préjugés populaires! tel eſt le langage de ces génies étroits, puſillanimes, pour leſquels il ſuffit qu'une loi ſubſiſte pour paroître ſacrée. L'homme vertueux à qui ſeul il appartient d'aimer & de haïr, connoît-il cette modération criminelle? Non: il ſe charge de la vindicte publique; ſes droits ſont fondés ſur ſon génie, & la juſtice de ſa cauſe ſur la reconnoiſſance de la poſtérité.

CHAPITRE XXXVIII.

Forme du Gouvernement.

OSEROIS-JE vous demander quelle eſt la forme préſente de votre gouvernement? Eſt-il monarchique, démocratique, ariſtocratique (*a*)? — Il n'eſt ni monarchique, ni démocratique, ni ariſtocratique; il eſt raiſonnable & fait pour des hommes. La monarchie illimitée n'eſt plus. Les Etats monarchiques, comme vous le ſaviez, mais

(*a*) Le génie d'une nation ne dépend point de l'atmoſphere qui l'environne; le climat n'eſt point la cauſe phyſique de ſa grandeur ou de ſon aviliſſement. La force & le courage appartiennent à tous les peuples de la terre : mais les cauſes qui les mettent en action & les ſoutiennent, dérivent de certaines circonſtances, qui tantôt ſont promptes, tantôt lentes à ſe développer; mais qui tôt ou tard ne manquent jamais d'arriver. Heureux le peuple qui par lumiere ou par inſtinct ſaiſit l'inſtant!

ſi infructueuſement, vont ſe perdre dans le deſpotiſme, comme les fleuves vont ſe perdre dans le ſein de la mer; & le deſpotiſme bientôt croule ſur lui-même (*b*).

(*b*) Voulez-vous connoître quels ſont les principes généraux qui regnent habituellement dans le conſeil d'un mauvais Monarque? Voici à-peu-près le réſultat de ce qui s'y dit, ou plutôt de ce qui s'y fait. « Il faut multiplier les impôts de toutes ſortes, parce que le prince ne ſauroit jamais être aſſez riche, attendu qu'il eſt obligé d'entretenir des armées, & les officiers de ſa maiſon, qui doit être abſolument très-magnifique. Si le peuple ſurchargé éleve des plaintes, le peuple aura tort, & il faudra le réprimer. On ne ſauroit être injuſte envers lui, parce que dans le fond il ne poſſede rien que ſous la bonne volonté du prince, qui peut lui redemander en tems & lieu ce qu'il a eu la bonté de lui laiſſer, ſur-tout lorſqu'il en a beſoin pour l'intérêt ou la ſplendeur de ſa couronne. D'ailleurs il eſt notoire qu'un peuple qu'on abandonne à l'aiſance eſt moins laborieux & peut devenir inſolent. Il faut retrancher à ſon bonheur pour ajouter à ſa ſoumiſſion. La pauvreté des ſujets ſera toujours le plus fort rempart du Monarque: & moins les

Tout cela s'eſt accompli à la lettre, & il

---

particuliers auront de richeſſes, plus la nation ſera obéiſſante ; une fois pliée au devoir, elle le ſuivra par habitude ; ce qui eſt la maniere la plus ſûre d'être obéi. Ce n'eſt point aſſez d'être ſoumiſe, elle doit croire qu'ici réſide l'eſprit de ſageſſe en toute ſa plénitude, & ſe ſoumettre par conſéquent, ſans oſer raiſonner, à nos décrets émanés de notre certaine ſcience ».

Si un philoſophe ayant accès auprès du prince, s'avançoit au milieu du conſeil, & diſoit à ce Monarque : « Gardez-vous de croire ces ſiniſtres conſeillers, vous êtes environné des ennemis de votre famille. Votre grandeur, votre ſûreté ſont moins fondées ſur votre puiſſance abſolue que ſur l'amour de votre peuple. S'il eſt malheureux, il ſouhaitera plus ardemment une révolution, & il ébranlera votre trône ou celui de vos enfans. Le peuple eſt immortel, & vous devez paſſer. La majeſté du trône réſide plus dans une tendreſſe vraiment paternelle que dans un pouvoir illimité. Ce pouvoir eſt violent, & contre la nature des choſes. Plus modéré, vous ſerez plus puiſſant. Donnez l'exemple de la juſtice & croyez que les princes qui ont une morale ſont plus forts & plus reſpectés. » Aſſurément on prendroit ce philoſophe pour un viſionnaire, & on ne daigneroit peut-être pas le punir de ſa vertu.

n'y eut jamais de prophétie plus certaine (*c*).

En proportion des lumieres acquiſes, ſans doute, qu'il eut été honteux pour notre eſpece d'avoir meſuré la diſtance de la terre au ſoleil, d'avoir peſé tous les globes, & de n'avoir pu découvrir les loix ſimples & fécondes qui doivent diriger des êtres raiſonnables. Il eſt vrai que l'orgueil, la cupidité, l'intérêt préſentoient mille obſtacles : mais quel plus beau triomphe que de trouver le nœud qui devoit faire ſervir ces paſſions particulieres au bien général ! Un vaiſſeau qui ſillonne les mers, commande

---

(*c*) Il faut des ſiecles pour amener le deſpotiſme, il s'en va auſſi lentement qu'il eſt venu ; vingt deſpotes tombent tour-à-tour & le deſpotiſme ſurvit. Un homme commande à deux mille lieues comme à quatre ; il étend ſon bras ſur l'océan, le franchit & ſaiſit ſon eſclave.

Tant que l'homme craint, il eſt méchant ; tant que l'homme eſt opprimé, il eſt cruel ou diſpoſé à l'être ; lorſqu'il eſt paiſible dans ſes poſſeſſions, il connoît la juſtice ; l'homme ne fait gueres le mal que par l'exemple.

aux élémens au moment même où il obéit à leur empire : ſoumis à une double impulſion, ſans ceſſe il réagit contre eux. Voilà peut-être l'image la plus fidelle d'un Etat : porté ſur des paſſions orageuſes, il reçoit d'elles le mouvement, & doit réſiſter aux tempêtes. *L'art du Pilote eſt tout* (*d*). Vos

(*d*) Il y a une légiſlation puérile qui déshonore également & le légiſlateur & ceux qui le reſpectent.

St. Louis, dont pluſieurs édits portent une empreinte de cruauté ſeche, fit défenſe à tous ſes ſujets de jouer aux échecs. Un autre légiſlateur ne voulut pas que dans ſes états aucune femme, mariée ou non, apprît à chanter & à jouer d'aucun inſtrument. Il prenoit ſon averſion pour la muſique pour une preuve de vertu adminiſtrative. Je citerai encore Mazarin qui n'avoit aucun remords de faire mourir de faim le peuple, & de ſemer des diviſions inteſtines; eh bien! il ſentit un jour ſa conſcience lui reprocher d'avoir dans ſes galeries des ſtatues antiques, d'un prix ineſtimable, & qui n'étoient pas parfaitement voilées. Il alla un matin les mutiler & les briſer à coups de marteau ; & comme on lui demandoit ce qui l'avoit porté à faire un

lumieres politiques n'étoient qu'un crépuſcule ; & vous accuſiez imbécillement l'auteur de la nature, tandis qu'il vous avoit donné l'intelligence & le courage pour vous gouverner (*e*). Il n'a fallu qu'une voix

---

coup ſi extraordinare, il répondit : *c'eſt ma conſcience*.

Combien de fauſſes idées de perfection, combien d'alarmes imaginaires ont rendu les adminiſtrateurs des états des tyrans minutieux, d'autant plus abſolus que leurs ordonnances étoient biſarres. Que l'homme d'état n'allegue point ſa puérile conſcience, qu'il ne croie pas les rêves qu'il peut faire, qu'il ne s'abandonne point aux idées de ſes commis, qui veulent faire les miniſtres à leur tour, d'autant plus qu'ils voient que rien n'eſt plus aiſé. Si tel miniſtre n'aime point tel art, ou qu'il aie de l'averſion pour telle ſcience, que ce ne ſoit pas une raiſon pour les dédaigner ou les anéantir. Tout eſt lié dans la grande ſociété, & les bienfaits ne deviennent réciproques que par le jeu libre & facile des diverſes facultés de l'induſtrie de l'homme.

(*e*) La ſcience politique a été long-tems au berceau, parce qu'il y a une éducation pour les peuples, comme pour les particuliers ; les anciens

forte pour réveiller la multitude d'un ſommeil d'engourdiſſement. Si l'oppreſſion ton-

---

gouvernemens étoient iſolés, ce qui les abandonnoit à la *non inſtruction* & prolongeoit leur enfance ; il y a infiniment plus d'avantages dans le *Syſtéme moderne*, qui ne fait de tous les états grands & petits qu'une république immenſe : de-là la communication la plus active qui regne entre les différentes parties ; de-là la protection que le puiſſant donne au foible.

Dans les anciens états on ne voit qu'*iſolation*. Chez les Grecs, ce peuple ſi vanté, chaque ville vouloit être un état, chaque état vouloit être indépendant ; là rien n'étoit engrené, & tout ſe heurtoit ; la liberté échappa à tous ces paſſionnés chercheurs de liberté, parce qu'ils mettoient un dangereux enthouſiaſme à la place des combinaiſons & des calculs qu'exige la ſcience politique ; nous avons des avantages réels qui perfectionnent chez nous la ſcience économique, l'imprimerie, les poſtes, & ſur-tout l'idée heureuſe du balancement des états & du contrepoids néceſſaire.

L'expérience nous a appris que les conſtitutions populaires ſont entachées de trop de paſſions & de trop de vices pour concentrer chez elles la liberté. Platon a déja dit que dans un

noit ſur vos têtes, vous ne deviez en accuſer que votre foibleſſe. La liberté & le bonheur appartiennent à qui oſent les ſaiſir. Tout eſt révolution dans ce monde : la plus heureuſe de toutes a eu ſon point de maturité, & nous en recueillons les fruits (*f*).

Sortis de l'oppreſſion, nous n'avons eu

état populaire chacun eſt ivre de liberté ; la forme monarchique eſt un milieu entre le deſpotiſme & la république, & voilà l'aſyle le plus ſûr de la liberté ; c'eſt l'expérience qui a démontré que, ſans un chef, tout corps politique étoit mal proportionné ; c'eſt l'expérience qui a démontré combien le droit de parler dans les aſſemblées eſt abuſif.

(*f*) A certains Etats il eſt une époque qui devient néceſſaire ; époque terrible, ſanglante, mais le ſignal de la liberté. C'eſt de la guerre civile dont je parle. C'eſt-là que s'élevent tous les grands hommes, les uns attaquant, les autres défendant la liberté. La guerre civile déploye les talens les plus cachés. Des hommes extraordinaires s'élevent & paroiſſent dignes de commander à des hommes. C'eſt un remede affreux ! Mais après la ſtupeur de l'Etat, après l'engourdiſſement des ames il devient néceſſaire.

garde de remettre toutes les forces & tous les reſſorts du gouvernement, tous les droits & l'attribut de la puiſſance dans les mains d'un ſeul homme (*g*) : inſtruits par les malheurs des ſiecles paſſés, nous n'avons pas été ſi imprudens. Socrate & Marc-Aurele ſeroient revenus au monde, que nous ne leur aurions pas confié le pouvoir arbi-

---

(*g*) Le gouvernement deſpotique n'eſt qu'une ligue du ſouverain avec un petit nombre de ſujets favoriſés pour tromper & dépouiller tous les autres. Alors le ſouverain ou celui qui le repréſente, éclipſe la ſociété, la diviſe, devient un être unique & central, qui allume toutes les paſſions à ſon gré & qui les met en jeu pour ſon intérêt perſonnel : il crée le juſte & l'injuſte ; ſon caprice devient loi, & ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique. Ce ſyſtême eſt trop violent pour être durable. Mais la juſtice eſt une barriere qui protege également le ſujet & le prince. La liberté peut ſeule former des citoyens généreux : la vérité en fait des êtres raiſonnables. Un roi n'eſt puiſſant qu'à la tête d'une nation généreuſe & contente. La nation une fois avilie, le trône s'affaiſſe.

traire, non par défiance, mais dans la crainte d'avilir le caractere ſacré d'homme libre. La loi n'eſt-elle pas l'expreſſion de la volonté générale; & comment confier à un ſeul homme un dépôt auſſi important? N'aura-t-il pas des momens de foibleſſe, & quand il en ſeroit exempt, les hommes renonceront-ils à cette liberté qui eſt leur plus bel appanage (*h*)?

Nous avons éprouvé combien la ſouveraineté abſolue étoit oppoſée aux véritables

---

(*h*) La liberté enfante des miracles: elle triomphe de la nature, elle fait croître les moiſſons ſur les rochers, elle donne un air riant aux régions les plus triſtes, elle éclaire des pâtres & les rend plus pénétrans que les ſuperbes eſclaves des cours les plus ingénieuſes. D'autres climats, qui ſont la gloire & le chef-d'œuvre de la création, livrés à la ſervitude, n'étalent que des terres abandonnées, des viſages pâles, des regards contraints qui n'oſent ſe lever vers la voûte du ciel. Homme! choiſis donc d'être heureux ou miſérable, ſi tu peux encore choiſir: crains la tyrannie, déteſte l'eſclavage, arme ton bras, meurs ou vis libre.

intérêts d'une nation. L'art de lever des tributs rafinés, toutes les forces de ce terrible cabeſtan progreſſivement multipliées, les loix embrouillées, oppoſées l'une à l'autre, la chicane dévorant les poſſeſſions particulieres, les villes remplies de tyrans privilégiés, la vénalité des offices, des miniſtres & des intendans, traitant les différentes parties du Royaume comme des pays de conquête, une ſubtile dureté de cœur qui raiſonnoit l'inhumanité, des officiers royaux qui ne répondoient de rien au peuple & qui inſultoient plutôt qu'ils ne déféroient à ſes plaintes : tel étoit l'effet de ce deſpotiſme vigilant, qui raſſembloit toutes les lumieres pour en abuſer, à peu-près comme ces verres ardens, qui ne s'échauffent que pour embraſer. On parcouroit la France, ce beau royaume que la nature avoit favoriſé de ſes regards propices : & qu'y voyoit-on ? Des cantons déſolés par les maltôtiers, les villes devenues bourgs, les bourgs villages, les villages hameaux, leurs habitans hâves, défigures ; des mendians, enfin, au

lieu d'habitans. On connoiſſoit tous ces maux : on fuyoit des principes évidens pour embraſſer le ſyſtême de la cupidité (*i*), & les ombres qu'elle faiſoit naître autoriſoient la déprédation générale.

Le croiriez-vous ? La révolution s'eſt opérée ſans efforts, & par l'héroïſme d'un grand homme. Un roi philoſophe, digne du trône puiſqu'il le dédaignoit, plus jaloux du bonheur des hommes que de ce fantôme de pouvoir, redoutant la poſtérité & ſe redoutant lui-même, offrit de remettre les Etats en poſſeſſion de leurs anciennes prérogatives : il ſentit qu'un royaume étendu avoit beſoin de la réunion des différentes provinces pour être gouverné ſage-

---

(*i*) Un intendant voulant donner à la **** qui paſſoit à Soiſſons, une image de l'abondance qui régnoit en France, fit arracher les arbres fruitiers d'alentour, & les fit planter dans les rues de la ville qu'on dépava : les arbres étoient entrelacés de guirlandes de papier doré. Cet intendant étoit, *ſans le ſavoir*, un très-grand peintre.

ment. Comme dans le corps humain, outre la circulation générale, chaque partie a ſa circulation particuliere, ainſi chaque province, en obéiſſant aux loix générales, modifie ſes loix particulieres d'après ſon ſol, ſa poſition, ſon commerce, ſes intérêts reſpectifs. Par-là tout vit, tout fleurit. Les provinces ne ſont plus pour ſervir la cour, & pour orner la capitale (*k*). Un ordre aveu-

---

(*k*) L'erreur & l'ignorance ſont la ſource de tous les maux qui accablent l'humanité. L'homme n'eſt méchant que parce qu'il ſe trompe ſur ſes véritables intérêts. Cependant on peut errer en phyſique ſpéculative, en aſtronomie, en mathématiques, ſans un inconvénient bien réel : mais la politique ne ſouffre pas la moindre erreur. Il eſt des vices d'adminiſtration plus déſolans que les fléaux phyſiques. Une faute en ce genre dépeuple & appauvrit un Royaume. Si la ſpéculation la plus ſévere, la plus approfondie, eſt abſolument néceſſaire, c'eſt dans ces cas publics & problématiques où des raiſons d'une force égale tiennent l'eſprit comme en équilibre. Rien de plus dangereux alors que la routine ; elle produit des malheurs inconcevables, & l'état

gle, émané du trône, ne vient point porter le trouble dans les lieux où l'œil du ſouverain n'a jamais pu pénétrer. Chaque province ſe trouve dépoſitaire de ſa ſûreté & de ſon bonheur : ſon principe de vie n'eſt pas éloigné d'elle ; il eſt dans ſon propre ſein, toujours prêt à féconder l'enſemble, à remédier aux maux qui pourroient arriver. Le ſecours préſent eſt remis à des

---

n'eſt éclairé qu'au moment de ſa ruine. On ne ſauroit donc trop multiplier les lumieres ſur l'art compliqué du gouvernement, parce que le moindre écart eſt une ligne qui s'allonge en fuyant, & cauſe une erreur immenſe. Les loix n'ont été juſqu'ici que des palliatifs qu'on a érigés en remedes généraux ; elles ſont (comme on l'a fort bien dit) nées du beſoin, & non de la philoſophie : c'eſt à cette derniere à corriger ce qu'elles ont de défectueux. Mais quel courage, quel zele, quel amour de l'humanité faudra-t-il à celui qui de ce cahos informe fera ſortir un édifice régulier ? Mais auſſi quel génie deviendra plus cher au genre humain ! Qu'il ſonge que c'eſt l'objet le plus important, qu'il intéreſſe particuliérement le bonheur de l'homme ; & que par une ſuite néceſſaire il doit influer ſur ſes vertus !

mains intéreſſées qui ne pallieront point la cure, ou qui même ne ſe réjouiront pas des coups qui peuvent affoiblir la patrie.

La ſouveraineté abſolue fut donc abolie. Le chef conſerva le nom de roi ; mais il n'entreprit pas follement de porter tout le fardeau qui accabloit ſes ancêtres. Les Etats aſſemblés du royaume eurent ſeuls la puiſſance légiſlatrice. L'adminiſtration des affaires, tant politiques que civiles, eſt confiée au ſénat ; & le monarque armé du glaive veille à l'exécution des loix. Il propoſe tous les établiſſemens utiles. Le ſénat eſt reſponſable au roi, & le roi & le ſénat ſont reſponſables aux Etats qui s'aſſemblent tous les deux ans. Tout s'y décide à la pluralité des voix. Loix nouvelles, charges vacantes, griefs à redreſſer, voilà ce qui eſt de ſon reſſort. Les cas particuliers ou imprévus ſont abandonnés à la ſageſſe du monarque.

Il eſt heureux (*l*), & ſon trône eſt af-

(*l*) M. d'Alembert a dit qu'un roi qui faiſoit

fermi

fermi ſur une baſe d'autant plus ſolide que la liberté de la nation garantit ſa couronne (*m*). Des ames qui n'auroient été que

---

ſon devoir, étoit le plus miſérable de tous les hommes, & que celui qui ne le faiſoit pas, étoit le plus à plaindre. Pourquoi le roi qui fait ſon devoir ſeroit-il le plus miſérable de tous les hommes? Seroit-ce à cauſe de la multiplicité de ſes travaux? Mais un travail heureux eſt une vraie jouiſſance. Comptera-t-il pour rien cette ſatisfaction intime qui naît de l'idée d'avoir fait le bonheur des hommes? Croira-t-il que la vertu ne porte pas avec elle ſa récompenſe? Univerſellement aimé, & ſeulement haï des méchans, pourquoi ſon cœur demeureroit-il fermé aux plaiſirs? Qui n'a pas éprouvé le contentement d'avoir accompli le bien? Le roi qui ne remplit pas ſes devoirs, eſt le plus à plaindre. Rien de plus juſte, ſi toutefois il eſt ſenſible aux remords & à l'opprobre: s'il ne l'eſt pas, il eſt encore plus à plaindre. Rien de mieux vu que cette derniere propoſition.

(*m*) Il eſt bon à tout Etat, fut-il républicain, d'avoir un chef, en limitant toutefois ſon pouvoir. C'eſt un ſimulacre qui en impoſe à l'ambitieux, qui étouffe tout projet dans ſon cœur. Alors la royauté eſt comme cet épouventail

communes, doivent leurs vertus à ce reſſort éternel des grandes choſes. Le citoyen n'eſt point ſéparé de l'Etat; il fait corps avec lui (*n*) : auſſi faut-il voir avec quel zele il ſe porte à tout ce qui peut intéreſſer ſa ſplendeur.

Chaque arrêt émané du ſénat eſt motivé, & le ſénat explique en peu de mots ſes motifs & ſon intention. Nous ne concevons pas comment dans votre ſiecle, (ſoi-diſant éclairé) vos magiſtrats oſoient dans leur morgue orgueilleuſe vous propoſer des arrêts dogmatiques, ſemblables aux décrets des théologiens, comme ſi la loi n'étoit pas la

---

qu'on place dans un jardin, il écarte les moineaux qui viendroient pour manger le grain.

(*n*) Ceux qui ont dit que dans les monarchies les rois ſont dépoſitaires des volontés de la nation, ont dit une abſurdité. Eſt-il en effet rien de plus ridicule, que des êtres intelligens comme les hommes, diſant à un ou à pluſieurs : *veuillez pour nous.* Les peuples ont toujours dit aux monarques : *agiſſez pour nous, d'après nos volontés clairement connues.*

raiſon publique, comme s'il ne falloit pas que le peuple fût inſtruit pour ſe porter plus rapidement à l'obéiſſance. Ces Meſſieurs à triple mortier, qui ſe diſoient les peres de la patrie, ignoroient donc le grand art de la perſuaſion, cet art qui agit ſans efforts & ſi puiſſamment; ou plutôt n'ayant ni point de vue fixe, ni marche aſſurée, tour-à-tour brouillons, ſéditieux, eſclaves rampans, ils encenſoient & fatiguoient le trône, tantôt ſe cabrant pour des minuties, tantôt vendant le peuple à beaux deniers comptans.

Vous penſez bien que nous avons réformé ces magiſtrats, accoutumés de jeuneſſe à toute l'inſenſibilité néceſſaire pour diſpoſer froidement de la vie, des biens & de l'honneur des citoyens; hardis pour la défenſe de leurs minces privileges, lâches dès qu'il s'agiſſoit de l'intérêt public (*o*):

(*o*) Le Duc de Sully diſoit, que ſi la ſageſſe deſcendoit ſur la terre, elle aimeroit mieux ſe

on s'épargnoit dans les derniers tems juſqu'à la peine de les corrompre ; ils étoient tombés dans une indolence perpétuelle. Nos magiſtrats ſont bien différens : le nom de peres du peuple dont nous les honorons, eſt un titre qu'ils méritent dans toute l'étendue du terme.

Aujourd'hui les rênes du gouvernement ſont confiées à des mains fermes & ſages qui ſuivent un plan. Les loix regnent, & aucun homme n'eſt au-deſſus d'elles ; ce qui étoit un inconvénient affreux dans vos gouvernemens gothiques (*p*). Le bonheur

---

loger dans une ſeule tête, que dans celle d'une compagnie.

C'eſt d'après cette idée que Monteſquieu a dit, *quand les têtes humaines s'aſſemblent, elles s'étréciſſent.*

Le réſultat d'une aſſemblée eſt ſouvent, que chacun a deféré à un motif qu'il n'auroit point eu, s'il eût été ſeul. L'opinion générale contredit l'opinion particuliere que chacun avoit ; & la réſolution mentale étoit plus ſage & mieux fondée que la réſolution de tous.

(*p*) C'eſt à la partie qui enſeigne & qui ſti-

général de la patrie eſt fondé ſur la ſûreté

---

pule chaque jour d'une maniere ſi touchante pour la plaintive humanité, que nous devons les ſentimens de tolérance univerſellement répandus. L'homme d'état ne ſauroit trop ſe remplir de ces idées douces & humaines ; elles ſont favorables aux loix même en ce qu'elles donnent à la juſtice un air non moins auguſte & plus fait pour inſpirer l'amour, le reſpect & la confiance.

Et ſi entraîné par un ſentiment que je ne puis ici domter, il me faut plaider en préſence des hommes en place, la cauſe des infortunés, ſur leſquels s'appéſantit ordinairement toute la rigueur des loix, peut-être, l'oſerai-je dire, ne ſe trouve-t-il un ſi grand nombre de coupables que parce qu'il y a une foule de malheureux qui ont été dépouillés de leur exiſtence par l'action même des loix de la propriété excluſive.

L'exceſſive inégalité des fortunes, le fardeau de la miſere qui devient plus peſant chaque jour pour celui qui le porte, les malheurs publics qui retombent toujours ſur la partie indigente, tout a pu précipiter quelques infortunés dans le déſeſpoir & dans le crime. Arrivent les loix pénales, entourées de bourreaux ; mais, malgré le glaive qui frappe, les mêmes délits recommencent, parce que la ſource n'en a pas été fermée. Ainſi

de chaque ſujet en particulier : il ne craint

---

l'on voit de ces plaies hideuſes, qui verſent toujours un ſang corrompu, parce qu'on n'a point ſu attaquer la maſſe infectée.

Que l'homme d'état adopte donc ſans crainte cette philoſophie généreuſe qui adoucit à propos la rigueur de la loi, & qui fait reſpecter tout être ſenſible, parce que la maniere dont doit agir ſur lui la douleur, eſt une choſe abſolument inconnue & que la loi elle-même n'a pu calculer.

La juſtice adouciſſant ſon front ſévere, applaudira elle-même à ſa ſenſibilité ; car elle veut punir & non déchirer ; donner un exemple néceſſaire & non compter les gémiſſemens plaintifs de la victime : c'eſt aſſez qu'elle expire ; le légiſlateur ne devroit pas aller plus loin. Au moment que le crime s'expie, l'humanité en pleurs ſemble reſtituer à l'infortuné ſa place au milieu de ſes freres.

Mais après avoir livré ſon cœur aux douces émotions de la pitié, que l'homme en place, s'il connoît ſes véritables devoirs, les devoirs du courage généreux, ſache frapper les grands coupables ; qu'il conçoive une indignation plus profonde contre les auteurs de ces grandes calamités qui affligent des provinces ; qu'il arrête ceux

point les hommes, mais les loix; & le fou-

---

que les loix peuvent ſi rarement atteindre, c'eſt le moment de les dénoncer à la patrie, d'appeller la vengeance publique ſur leur tête, de conduire aux pieds des tribunaux les ennemis de l'ordre & de leurs concitoyens.

Que leurs richeſſes coupables, repouſſées comme des vols ſacrileges, ne les ſauvent point du châtiment qu'ils méritent: qu'un courroux magnanime tombe ſur leurs forfaits, & faſſe triompher l'intérêt général.

La patrie applaudira à cette force courageuſe qui ne reculera pas devant le criminel puiſſant ou protégé, & qui lui faiſant ſentir le frein des loix qu'il a ſi long-tems méconnues, par ce grand & unique exemple, fera plus d'effet que tous ces châtimens renouvellés qui frappent la multitude obſcure. La patrie montrera dans un jour éclatant une vérité importante & féconde, une vérité néceſſaire à l'ordre des choſes, que la loi eſt égale quand on l'implore & qu'elle atteint l'homme le plus ſuperbe, qui oſoit croire à l'impunité des crimes, qui n'offenſent que le peuple.

Si l'intérêt général eſt la baſe de toute juſtice, l'objet le plus ſacré eſt donc le maintien aſſidu des loix qui établiſſent l'ordre & l'har-

verain lui-même les apperçoit au-deſſus de ſa tête (*q*). Sa vigilance rend les ſénateurs

---

monie. Leur porter atteinte, c'eſt offenſer chaque membre du corps politique; c'eſt préparer ſes infortunes & ſes revers. La ſociété qui nous a protégés dès notre enfance, qui nous a fait ce que nous ſommes, ſans laquelle nous n'exiſterions pas, doit avoir ſes droits avant nos obligations perſonnelles qui ne regardent que nous, foibles & petits, portion qui doit diſparoître au milieu du grand tout.

(*q*) Tout gouvernement où un ſeul homme eſt au-deſſus de la loi & peut la violer impunément, eſt un gouvernement malheureux & inique. En vain un homme de génie a-t-il employé tous ſes talens pour nous faire goûter les principes des gouvernemens aſiatiques; ils ſont trop outrageans à la nature humaine. Voyez ce ſuperbe vaiſſeau qui maîtriſe les élémens; il ne faut qu'une fente imperceptible pour y faire entrer l'onde amere & cauſer ſa deſtruction. Ainſi un ſeul homme au-deſſus des loix, fera entrer dans le corps politique toutes les injuſtices, les iniquités, qui par un effet inévitable hâteront ſa ruine. Qu'importe de périr par pluſieurs ou par un ſeul? Le malheur eſt égal. Qu'importe que la tyrannie ait cent bras, ſi un ſeul ſe porte

plus attentifs à leur charge & à leur devoir ; ſa confiance en eux ſoulage leurs peines, & ſon autorité donne la force & la vigueur néceſſaires à leurs déciſions. Ainſi le ſceptre, dont la peſanteur opprimoit vos rois, eſt léger dans les mains de notre monarque. Ce n'eſt plus une victime pompeuſement parée, inceſſamment ſacrifiée aux beſoins de l'Etat : il ne porte que le fardeau que lui permet la force limitée qu'il a reçue de la nature.

---

d'un bout de l'empire à l'autre, s'il peſe ſur tous les individus, s'il ſe régénere à l'inſtant même où il eſt coupé ? D'ailleurs, ce n'eſt pas le deſpotiſme qui effraye, qui épouvante ; c'eſt ſa propagation. Les viſirs, les pachas, &c. imitent le maître, ils égorgent en attendant qu'ils ſoient égorgés. Dans les gouvernemens d'Europe, la réaction ſimultanée de tous les corps, leurs chocs entretiennent des momens d'équilibre pendant leſquels le peuple reſpire : les limites de leur pouvoir reſpectif, perpétuellement dérangées, tiennent lieu de liberté, & le fantôme conſole au moins de ne pouvoir atteindre à la réalité.

Nous poſſédons un prince craignant Dieu, pieux & juſte, qui porte dans ſon cœur l'Eternel & la patrie, qui redoute la vengeance divine & le blâme de la poſtérité, & qui regarde une bonne conſcience & une gloire ſans tache comme le plus haut degré de félicité. Ce ſont moins de grands talens du côté de l'eſprit, des connoiſſances étendues, qui font le bien, que le deſir ſincere d'un cœur droit qui le chérit & qui aime à l'accomplir. Souvent le génie vanté d'un monarque, loin d'avancer le bonheur du royaume, ſe tourne contre la liberté du pays.

Nous avons concilié ce qui paroiſſoit preſque impraticable à accorder, le bien de l'Etat avec le bien des particuliers (*r*). On

---

(*r*) Les hommes avoient trouvé ſans les économiſtes que les trois pivots du gouvernement ſont la *propriété*, la *ſûreté*, la *liberté*. Ils ont ſu féconder la terre par le travail, & la reconnoître pour la premiere ſource des richeſſes. Ils ſavoient très-bien que l'induſtrie donne les formes, mais n'ajoute rien, ne produit rien; mais

prétendoit même que le bonheur public d'un Etat étoit néceſſairement diſtinctif du

---

quel bien de la terre ne demande pas à être travaillé ? On avoit ſenti avant les économiſtes, on ſavoit que l'impôt devoit être établi ſur les propriétaires : on connoiſſoit les avances de la culture ; chacun demandoit à être libre ; mais comment accorder une liberté partielle, au milieu de tant de prohibitions, de taxes, de privileges excluſifs, d'arbitraires. La ſcience économique ne nous a donc rien appris. Ce n'étoit pas la peine d'envelopper des idées auſſi ſimples dans une myſtérieuſe obſcurité, d'adopter un langage barbare, de prendre un ſtyle enthouſiaſte, d'affecter le ton des oracles qui ſortoient jadis de l'antre de Trophonius.

Que ſignifioient ces énigmes multipliées ? & ſi ce fantôme de l'*évidence* devoit être le deſpote univerſel, comment l'*évidence* n'a-t-elle pas ſubjugué l'univers ? Comment les ſectateurs de la ſcience n'ont-ils pas été des pontifes de la vérité ? Qui auroit pu réſiſter à ſon pouvoir ? Le fameux tableau économique devoit renverſer toutes les objections.

Je le demande ; pourquoi ce tableau économique n'a-t-il pas été entendu ? pourquoi ne s'eſt-on pas ſervi d'expreſſions claires ?

bonheur de quelques-uns de ſes membres. Nous n'avons point épouſé cette politique

---

Qui compte ſans ſon hôte, compte deux fois; on peut appliquer ce proverbe à la formule arithmétique du tableau économique. Il faut que l'*évidence* ſoumette toutes les loix politiques; il faut que l'*évidence* réforme les mécomptes; il faut que le *deſpotiſme légal* change tout-à-coup une adminiſtration viciée; mais cette belle ſpéculation ne dérange pas les faits, & ce calcul rigoureux n'en éloigne pas les erreurs.

Ce ſyſtême n'eſt qu'un ſyllogiſme perpétuel d'où découlent de mauvais raiſonnemens, parce qu'on a voulu appliquer ce *ſyllogiſme* à tout.

Les économiſtes ont paru vouloir éloigner l'ordre moral qui eſt la baſe de l'ordre phyſique, comme ſi celui-ci pouvoit exiſter ſans l'autre; comme s'il n'appartenoit pas eſſentiellement à l'ordre moral de régler le cœur de l'homme, & de purifier les vertus juſque dans leur ſource.

Ils ont crié, *liberté*, qui eſt un excellent principe; mais ils l'ont appliqué fort mal; mais jeter une liberté particuliere dans le déſordre où ſont les gouvernemens, c'étoit donner des armes à l'inégalité. Cette liberté illimitée, indéfinie, étoit l'extravagance. Si les correſpondances avoient été établies par terre & par eau, ſi la

barbare, fondée ſur l'ignorance des véritables loix ou ſur le mépris des hommes les plus pauvres & les plus utiles. Il étoit des loix abominables & cruelles, qui ſuppoſoient les hommes méchans : mais nous ſommes très-diſpoſés à croire qu'ils ne le ſont devenus que depuis l'inſtitution de ces mêmes

---

culture avoit été établie à ſon point de perfection, alors la liberté eût été raiſonnable ; mais ſans avoir daigné examiner, ſi tel pays produiſoit chaque année aſſez de bled pour nourrir ſes habitans, les économiſtes ont crié : défaites-vous de vos ſubſiſtances ; troquez-les pour avoir de l'argent ; le numéraire de nos voiſins a pompé tout-à-coup les alimens de premiere néceſſité : le vuide a été prompt, & le remplacement lent.

La ſcience économique, faute d'avoir tenu un ſage milieu, faute d'avoir étudié les faits antécédens, a donné dans des erreurs graves ; ſans doute des vérités ſe ſont mêlées à ces fautes ; elle a démontré l'erreur de quelques grands politiques qui préféroient les manufactures à l'agriculture. Les torts qu'elle a eu, proviennent de l'entêtement ; les enthouſiaſtes de cette ſecte ont tout gâté.

loix. Le deſpotiſme a fatigué le cœur humain; & en l'irritant l'a deſſéché & corrompu.

Notre roi a tout le pouvoir & l'autorité néceſſaires pour faire le bien, & les bras liés pour faire le mal. On lui expoſe la nation ſous un jour toujours favorable : on préſente ſa valeur, ſa fidélité envers le prince, ſon horreur pour tout joug étranger.

Il eſt des cenſeurs qui ont droit de chaſſer d'auprès du prince tous ceux qui incli-neroient à l'irréligion, au libertinage, au menſonge, à l'art plus funeſte, de couvrir la vertu de ridicule (*f*). On ne connoît plus auſſi parmi nous cette claſſe d'hommes, qui ſous le titre de nobleſſe (qui pour comble de ridicule étoit vénale,) accouroit ramper autour du trône, ne vouloit ſuivre que le métier des armes ou celui de courtiſan, vivoit dans l'oiſiveté, raſſaſioit ſon orgueil

---

(*f*) Je ſuis fort porté à croire que les ſouverains ſont preſque toujours les plus honnêtes gens de leur cour. Narciſſe avoit l'ame encore plus noire que celle de **Néron.**

de vieux parchemins, & préſentoit le déplorable ſpectacle d'une vanité égale à ſa miſere. Vos grenadiers verſoient leur ſang avec autant d'intrépidité que le plus noble d'entre eux, & ne le mettoient pas à ſi haut prix. D'ailleurs, une telle dénomination dans notre république auroit offenſé les autres ordres de l'Etat. Les citoyens ſont égaux : la ſeule diſtinction eſt celle que mettent naturellement entre les hommes la vertu, le génie & le travail (*t*).

(*t*) Pourquoi les François ne pourroient-ils pas adopter un jour quelques formes républicaines ? Qui eſt-ce qui ignore en ce royaume les prééminences de la nobleſſe fondées ſur l'inſtitution même, confirmées par l'uſage de pluſieurs ſiecles ? Dès que ſous le regne de Jean, le Tiers-Etat eut ſorti de ſon aviliſſement, il prit ſéance aux aſſemblées de la nation, & cette nobleſſe fiere & barbare le vit, ſans ſe ſoulever, aſſocié aux ordres du royaume, quoique les tems fuſſent encore tout remplis des préjugés de la police des fiefs & de la profeſſion des armes. L'honneur françois, principe toujours agiſſant, ſupérieur aux plus ſages inſtitutions, pourra donc

Malgré tant de remparts, de barrieres, de précautions, afin que le monarque n'oublie point, en cas de calamités publiques, ce qu'il doit aux pauvres, il obſerve chaque année un jeûne ſolemnel, qui dure trois jours. Pendant ce tems notre roi ſouffre la faim, endure la ſoif, eſt couché ſur un grabat : & ce jeûne terrible & ſalutaire lui imprime dans le cœur une commiſération plus tendre envers les néceſſiteux. Notre ſouverain n'a pas beſoin, il eſt vrai, d'être averti par cette ſenſation phyſique ; mais c'eſt une loi de l'Etat, une loi ſacrée, juſqu'ici ſuivie & reſpectée. A l'exemple du monarque, tout miniſtre, tout homme qui touche aux rênes du gouvernement, ſe fait un devoir de ſen-

---

devenir un jour l'ame d'une république, ſurtout lorſque le goût de la philoſophie, la connoiſſance des loix politiques, l'expérience de tant de maux auront détruit cette légéreté, cette indiſcrétion, qui dénaturent ces brillantes qualités qui feroient des François le premier peuple de l'univers, s'il ſavoit meſurer, mûrir & ſoutenir ſes projets.

tir

tir par lui-même ce que c'eſt que le beſoin & la douleur qui en réſulte ; il en eſt plus diſpoſé dans la ſuite à ſoulager ceux qui ſe trouveroient ſoumis à l'impérieuſe & dure loi de l'extrême néceſſité (*u*).

(*u*) En face de la cabane d'un philoſophe, ſe trouvoit une haute & riche montagne favoriſée des plus doux regards du ſoleil. Elle étoit couverte de beaux pâturages, d'épis dorés, de cedres & de plantes aromatiques. Les oiſeaux les plus agréables à la vue, les plus délicieux au goût, en bandes preſſées fendoient l'air de leurs aîles, & le rempliſſoient de leurs ramages harmonieux. Les daims, les chevreuils bondiſſans peuploient les bois. Quelques lacs nourriſſoient dans leurs eaux argentées la truite, le merlan & le brochet. Trois cens familles répandues ſur le dos de cette montagne la partageoient & y vivoient heureuſes dans la paix, dans l'abondance, au ſein des vertus qu'elles enfantent ; elles béniſſoient le ciel au lever & au coucher du ſoleil. Mais voici que l'indolent, le voluptueux, le diſſipateur Oſman monta ſur le trône, & ces trois cens familles furent bientôt ruinées, chaſſées, errantes, & vagabondes. La belle montagne paſſa toute entiere entre les mains de ſon

— Mais, lui dis-je, de tels changemens ont dû être longs, pénibles, difficultueux. Que d'efforts il vous a fallu faire ! Le ſage, ſouriant avec douceur, répondit : le bien n'eſt pas plus difficile que le mal. Les paſſions humaines ſont de terribles obſtacles. Mais dès que les eſprits ſont éclairés ſur leurs

---

viſir, noble brigand, qui fit ſervir les dépouilles des malheureux à traiter magnifiquement ſes chiens, ſes concubines & ſes flatteurs. Un jour Oſman s'égara à la chaſſe ; il fit rencontre du philoſophe dont la cabane écartée avoit échappé au torrent qui avoit tout englouti. Le philoſophe le reconnut, ſans que le monarque s'en doutât. Le philoſophe fit noblement ſon devoir. On parla du tems préſent. « Hélas ! dit le ſage vieillard : on connoiſſoit encore la gaieté, il y a dix ans ; mais aujourd'hui les plus grands beſoins extenuent le pauvre, attriſtent ſon ame, & l'extrême miſere qu'il combat chaque jour avec courage le mene lentement au tombeau. Tout ſouffre... Le monarque reprit : » dites-moi, je vous prie, qu'eſt-ce que miſere ? » Le philoſophe ſoupira, ſe tut & le remit dans le chemin de ſon palais.

véritables intérêts, ils deviennent juſtes & droits. Il me ſemble qu'un ſeul homme pourroit gouverner le monde, ſi les cœurs étoient diſpoſés à la tolérance & à l'équité. Malgré l'inconſéquence ordinaire aux gens de votre ſiecle, on avoit ſû prévoir que la raiſon feroit un jour de grands progrès ; les effets en ſont devenus ſenſibles, & les principes heureux d'un ſage gouvernement ont été le premier fruit de la réforme.

CHAPITRE XXXIX.

De l'Héritier du Trône.

PLUS interrogeant que ne le fut jamais le bailli du Huron (*a*), je continuai à exercer la patience de mes voiſins. — J'ai bien vu

(*a*) Le Huron ou l'Ingénu, Roman de Voltaire, un des mieux faits qui ſoient ſortis de ſa plume. Le Huron enfermé à la baſtille avec un Janſeniſte eſt la choſe du monde la plus ingénieuſement imaginée.

le monarque assis sur son trône ; mais j'ai oublié, Messieurs, de vous demander où étoit le fils du roi, de mon tems appellé Dauphin ? — Le plus poli prit la parole & me dit :

Convaincus que nous sommes que c'est de l'éducation des grands que dépend le bonheur des peuples, & que la vertu s'apprend comme le vice se communique, nous veillons avec le plus grand soin sur les jeunes années des princes. L'héritier du trône n'est point à la cour, où quelques flatteurs oseroient peut-être lui persuader qu'il est plus que les autres hommes, & que ceux-ci sont moins que des insectes ; on lui cache soigneusement ses hautes destinées. Dès qu'il est né, on lui a imprimé sur l'épaule une empreinte royale qui servira à le faire reconnoître. On l'a remis entre les mains de gens dont la fidélité discrete n'a pas moins été éprouvée que la probité. Ils font serment devant l'Etre Suprême de ne jamais révéler au prince qu'il doit être roi : serment redoutable, & qu'ils n'osent jamais enfreindre.

Auſſi-tôt qu'il eſt ſorti des mains des femmes, on le promene, on le fait voyager, on diſpoſe ſon éducation phyſique qui doit toujours précéder l'éducation morale. Il eſt vêtu comme le fils d'un payſan. On l'accoutume aux mets les plus ordinaires : on lui enſeigne de bonne heure la ſobriété ; il connoîtra mieux un jour que ſa propre économie doit ſervir d'exemple, & qu'une fauſſe prodigalité ruine un Etat & déshonore l'extravagant diſſipateur. Il viſite ſucceſſivement toutes les provinces. On lui fait connoître tous les travaux de la campagne, les ouvrages des manufactures, les productions des divers terrains. Il voit tout de ſes propres yeux : il entre dans la cabane des laboureurs, mange à leur table, s'aſſocie à leurs travaux, apprend à les reſpecter. Il converſe familiérement avec tous les hommes qu'il rencontre. On permet à ſon caractere de ſe déployer librement, & il ſe croit auſſi éloigné du trône qu'il en eſt près.

Beaucoup de rois ſont devenus tyrans, non parce qu'ils avoient un mauvais cœur,

mais parce que l'état des pauvres de leur pays n'avoit jamais pu parvenir juſqu'à eux (*b*). Si l'on abandonnoit ce jeune prince aux idées flatteuſes d'un pouvoir aſſuré, peut-être, même avec une ame droite, vu la pente infortunée du cœur humain, chercheroit-il dans la ſuite à étendre les limites de ſon autorité (*c*). C'eſt en cela que pluſieurs

---

(*b*) Le préjugé eſt toujours à la droite du trône, prêt à couler ſes erreurs dans l'oreille des rois. La vérité timide doute de la victoire qu'elle peut remporter ſur eux & attend qu'on lui faſſe ſigne pour approcher; mais ſa bouche parle un langage ſi étrange qu'on revient au fantôme trompeur qui poſſede à fond la langue du pays. Rois! apprenez l'idiome ſévere & philoſophique de la vérité! C'eſt en vain que vous la chérirez, ſi vous ne ſavez pas l'entendre.

(*c*) Les hommes ont une diſpoſition naturelle au deſpotiſme, parce que rien n'eſt plus commode que de remuer le bout de la langue pour être obéi. On connoît ce ſultan qui vouloit qu'on lui récitât des hiſtoires amuſantes, ſous peine d'être étranglé. D'autres tiennent à-peu-près le même langage, & diſent à leurs peuples: divertiſſez-moi, & mourez de faim.

ſouverains faiſoient malheureuſement conſiſter la grandeur royale, & par conſéquent leur intérêt étoit toujours oppoſé à celui de la nation (*d*).

Dès que le jeune prince a atteint l'âge de vingt ans, plutôt même, ſi ſon ame eſt formée de meilleure heure, on le conduit dans la ſalle du trône. Il eſt caché dans la foule comme un ſimple ſpectateur. Tous les ordres de l'Etat ſont aſſemblés ce jour-là, & tous ont reçu le mot. Tout-à-coup le monarque ſe leve, appelle par trois fois le jeune homme. Les flots de la foule s'ou-

---

(*d*) Des princes qui ne ſongent qu'à leurs plaiſirs, qui penſent que toutes les jouiſſances leur appartiennent, que les peuples doivent les payer, qu'ils ſont diſpenſés de travail, d'amour & de reconnoiſſance, & qui dans leur orgueil s'imaginent que tout eſt fait pour eux, & que le reſte des humains eſt vraiment une eſpece inférieure à la leur, ſont des monſtres dans l'ordre politique, & le mépris doit repouſſer leur mépris ſuperbe, en attendant que les événemens & la nature leur apprennent ce qu'ils ſont.

vrent. Etonné, il avance d'un pas timide vers le trône ; & il y monte en tremblant. Le roi l'embraſſe, & déclare aux yeux de tous les citoyens qu'il eſt ſon fils. *Le ciel*, dit-il d'une voix touchante & majeſtueuſe, *le ciel vous a deſtiné à porter le fardeau de la royauté : on a travaillé vingt ans à vous en rendre digne ; ne trompez pas l'eſpoir de ce grand peuple qui vous voit. Mon fils ! j'attends de vous le même zele que j'ai eu pour l'Etat.* Quel moment ! quelle foule d'idées entrent dans ſon ame ! Le monarque alors lui montre la tombe où repoſe le monarque prédéceſſeur, cette tombe où eſt gravé en gros caracteres : L'ETERNITÉ. Il continue d'une voix non moins impoſante : *Mon fils, on a tout fait pour ce moment. Vous êtes ſur la cendre de votre ayeul ; vous devez le faire renaître : faites le ſerment d'être juſte comme lui. Je vais bientôt deſcendre pour occuper ſa place ; ſongez que je vous accuſerois du fond de cette tombe, ſi vous abuſiez de votre pouvoir. Ah ! mon cher fils, l'Etre Suprême &*

le royaume ont les yeux ouverts ſur vous ; aucune de vos penſées ne leur échappera. Si quelque mouvement d'ambition ou d'orgueil régnoit en ce moment au fond de votre ame, il eſt encore tems de le ſubjuguer ; abdiquez le diadême, deſcendez de ce trône, rentrez dans la foule : vous ſerez plus grand, plus reſpecté, citoyen obſcur, que monarque vain ou ſans courage. Que ce ne ſoit point la chimere de l'autorité qui flatte votre jeune cœur, mais l'idée douce & grande de pouvoir faire un bien réel aux hommes. Je vous promets pour récompenſe l'amour de ce peuple qui nous écoute, ma tendreſſe, l'eſtime du monde, & l'aſſiſtance du monarque de l'univers. C'eſt lui qui eſt roi, mon fils : nous ne ſommes que des ſimulacres qui paſſons ſur la terre pour accomplir ſes auguſtes deſſeins (e).

(e) Garnier fait dire à Nabuchodonoſor, enflé de ſa puiſſance & de ſes victoires : Qu'eſt-il, ce Dieu, qui commande à la pluie, aux vents, aux

Le jeune prince ému, attendri, le front couvert d'une modeſte pudeur, n'oſe lever les yeux ſur cette grande aſſemblée dont les regards l'environnent & le preſſent. Il répand des larmes, il pleure en enviſageant l'étendue de ſes devoirs; mais bientôt il agit en héros : on lui a enſeigné que le grand homme doit ſe ſacrifier pour ſes ſemblables, & que ſi la nature n'a pas préparé aux hommes un bonheur ſans mêlange, c'eſt au pouvoir heureux dont la nation le rend le dépoſitaire, à faire plus que la nature n'avoit ſu faire en leur faveur. Cette noble idée le pénetre, l'échauffe, l'enflamme; il prête le ſerment entre les mains de ſon pere; il atteſte la cendre ſacrée de ſon ayeul; il baiſe le ſceptre qu'il doit reſpecter le premier; il adore l'Etre Suprême : on le couronne. Les ordres de l'Etat le ſaluent; & le peuple, dans les tranſports

---

tempêtes? Sur qui regne-t-il? Sur des mers, ſur des rochers, &c.

Inſenſibles ſujets, moi je commande aux hommes.
Je ſuis l'unique Dieu de la terre où nous ſommes.

de ſa joie, lui crie : *ô toi ! qui ſors du milieu de nous, qui nous a vus ſi long-tems & de ſi près, que les preſtiges de la grandeur ne te faſſent point oublier qui tu es, & qui nous ſommes* (*f*).

Il ne peut monter ſur le trône qu'à l'âge de vingt-deux ans, parce qu'il eſt contre le bon ſens d'être ſoumis à un roi-enfant. De même, le ſouverain dépoſe le ſceptre à l'âge de ſoixante-dix ans, parce que l'art de régner demande une activité, une ſoupleſſe d'organes, & je ne ſais quelle ſenſibilité qui s'éteint malheureuſement dans l'ame avec les années (*g*). D'ailleurs, on

---

(*f*) Les Grecs & les Romains ont éprouvé des ſenſations beaucoup plus vives que les nôtres. Une religion toute ſenſible, des affaires fréquentes qui tenoient au grand intérêt de la république, un appareil impoſant, ſans être faſtueux, les acclamations du peuple, les aſſemblées de la nation, les harangues publiques, quelle ſource intariſſable de plaiſirs ! Il ſemble, auprès de ces gens-là, que nous ne faiſions que languir, & preſque que nous ne vivions pas.

(*g*) Qu'il ſera doux quand les ans auront

craint que l'habitude du pouvoir ne faſſe naître en ſon ame cette ambition concentrée qu'on nomme avarice, & qui eſt la derniere & la plus triſte paſſion que l'homme ait à combattre (*h*). L'héritage demeure à la ligne directe ; & le monarque ſeptuagénaire ſert encore l'Etat par ſes conſeils ou par l'exemple de ſes vertus paſſées. Le tems qui s'écoule entre cette reconnoiſſance publique & le jour de ſa majorité, eſt encore ſoumis à quelques nouvelles épreuves. On lui parle toujours par des images fortes & ſenſibles. Veut-on lui prouver que les rois ne ſont

---

blanchi nos cheveux, de pouvoir nous repoſer en nous rappellant des actions d'humanité & de bienfaiſance, ſemées dans le cours de notre vie ! Tous, tant que nous ſommes, il ne nous reſtera alors que le ſentiment d'avoir été vertueux, ou la honte & le tourment du vice.

(*h*) La prodigalité eſt également à redouter. Un jeune prince refuſe quelquefois parce qu'il a en lui la valeur de ſes refus ; mais le vieillard accorde toujours, car il n'a pas de quoi remplir le vuide de ſes graces.

pas faits d'une autre maniere que le reſte des hommes, qu'ils n'ont pas un cheveu de plus ſur la tête, qu'ils leur ſont égaux en foibleſſe dès leur entrée dans ce monde, égaux en infirmités, égaux aux yeux de Dieu; que le choix du peuple eſt la ſeule baſe de leur grandeur; on fait venir par maniere de divertiſſement un jeune porte-faix de ſa taille & de ſon âge; on les fait lutter enſemble. Le fils du roi a beau être vigoureux, il eſt ordinairement terraſſé, le porte-faix le preſſe juſqu'à ce qu'il avoue ſa défaite. Alors on releve le jeune prince; on lui dit : « vous voyez qu'aucun homme par la loi de la nature n'eſt ſoumis à un autre homme, qu'aucun ne naît eſclave, que les rois naiſſent hommes & non pas rois, qu'en un mot le genre humain n'a pas été créé pour faire les plaiſirs de quelques familles. Le Tout-puiſſant même, ſelon la loi naturelle, ne veut point gouverner avec violence, mais ſur des volontés libres. Vouloir rendre les hommes eſclaves, c'eſt donc commettre une témérite envers l'Etre

Suprême, & exercer une tyrannie ſur les hommes ». Alors le porte-faix qui l'a vaincu, s'incline en ſa préſence, & lui dit : « je puis être plus fort que vous, & il n'y a ni droit ni gloire en cela ; la véritable force eſt l'équité, la vraie gloire eſt la grandeur d'ame. Je vous rends hommage comme à mon ſouverain, dépoſitaire de toutes les forces particulieres : lorſque quelqu'un voudra me tyranniſer, c'eſt vous qui devrez voler à mon ſecours ; je vous appellerai alors, & vous me ſauverez de l'homme injuſte & puiſſant. . . . . (*i*).

(*i*) L'indolence dans un homme en place eſt le plus grand des vices : il eſt né pour l'action la plus continue ; s'il mene une vie oiſive, le mépris doit s'attacher à ſon nom, & comment voudroit-il être eſtimé en laiſſant vuide le tribunal de ſes fonctions ? Comment ſe diroit-il miniſtre de la juſtice, en ne faiſant rien pour elle ? Il faudroit le conſidérer alors comme uſurpateur du titre le plus glorieux ; la patrie ne doit reconnoître que ceux qui veillent dans ſon temple & qui ſont aſſidus au culte de ſes autels.

Le jeune prince commet-il quelque faute, quelqu'imprudence caractériſée ; le lendemain il voit cette faute à jamais gravée dans les nouvelles publiques (*k*). Il s'étonne quelquefois, il s'indigne. On lui répond froidement ; « il eſt un tribunal integre & vigilant qui écrit chaque jour toutes les actions des princes. La poſtérité ſaura & jugera tout ce que vous aurez dit & fait : il ne tient qu'à vous de la faire parler d'une ma-

---

Heureux l'homme en place, qui par une étude ſuivie, a ſu éclaircir ſes doutes, & qui porte dans ſa conſcience la douce perſuaſion de ne point errer volontairement, il éprouve une joie délicieuſe, en ſongeant à la loi bienfaiſante qu'il va publier. Douce domination pour qui ſait la ſentir.

Ce n'eſt pas aſſez que les loix ſoient auguſtes, il faut encore qu'elles ſoient aimables, qu'elles plaiſent au cœur des citoyens, ſans quoi elles ſeront inſuffiſantes.

(*k*) Je voudrois qu'un prince fût quelquefois curieux de ſavoir quelle eſt l'idée du public ſur ſon compte, il apprendroit dans un quart-d'heure de quoi méditer le reſte de ſa vie.

niere honorable ». Si le jeune prince rentre en lui-même & répare ſa faute, alors les nouvelles du lendemain annoncent ce trait d'un heureux caractere, & donnent à cette action noble tous les éloges qu'elle mérite (*l*).

Mais ce qu'on lui recommande plus fortement, ce qu'on lui imprime ſous des images plus multipliées, c'eſt cette horreur du faſte, qui n'eſt bon à rien & qui a perdu tant d'Etats & déshonoré tant de ſouverains (*m*). Ces palais dorés, lui dit-on, ſont comme ces décorations théâtrales où du

---

(*l*) Tu dis : « Je ne redoute point l'épée des hommes, je ſuis brave ». Tu te trompes. Pour l'être en effet, il faut encore ne craindre, ni leur langue, ni leur plume. Mais en ce ſens les plus grands rois de la terre ont été de tout tems les plus grands poltrons. Le gazetier d'Amſterdam empêchoit Louis XIV de ſommeiller.

(*m*) Le luxe, qui eſt la cauſe de la deſtruction des Etats & qui fait fouler aux pieds toutes les vertus, prend ſa ſource dans des cours corrompues, dont chacun vient prendre le ton.

carton

carton paroît de l'or maſſif. L'enfant croit voir un palais réel. Ne ſoyez pas un enfant. La pompe & la repréſentation ont été des abus introduits par l'orgueil & la politique. On faiſoit parade de ce faſte pour inſpirer plus de reſpect & de crainte. Par ce moyen les ſujets contractoient un génie ſervile, & ſe ſont accoutumés au joug. Mais un roi s'eſt-il jamais avili en ſe mettant au niveau de ſes ſujets ? Que ſont des repréſentations vaines & journalieres auprès de cet air ouvert & affable qui les attire vers ſa perſonne ! Les beſoins du monarque ne ſont pas plus étendus que ceux du dernier de ſes ſujets. « Il n'a qu'un eſtomac, comme un bouvier, diſoit J. J. Rouſſeau » : S'il veut goûter la plus pure de toutes les jouiſſances, qu'il goûte le plaiſir d'être aimé, & qu'il s'en rende digne (*n*).

(*n*) Le duc *** premier du nom de Wirtemberg, étant à dîner chez un prince ſouverain, ſon voiſin, avec quelques autres petits potentats, chacun vint à parler de ſes forces & de ſa puiſ-

Enfin il ne ſe paſſe pas un ſeul jour qu'on ne lui rappelle l'exiſtence d'un Etre Suprême, ſon œil ouvert ſur le monde, la crainte de ce Dieu, le reſpect pour ſa providence, la confiance en ſa ſageſſe infinie. Le plus abominable des êtres eſt ſans contredit un roi athée. J'aimerois mieux être dans un vaiſſeau battu par la tempête & avoir affaire à un pilote ivre : le hazard pourroit du moins me ſauver.

Ce n'eſt qu'à l'âge de vingt-deux ans qu'il lui eſt permis de ſe marier. Il fait monter ſur le trône une citoyenne. Il ne va pas chercher une femme étrangere, qui

---

ſance. Après les avoir laiſſé parler tous, le duc leur dit : « Je n'envie à aucun de vous cette puiſſance que Dieu vous a donnée ; mais une choſe dont je puis me vanter, c'eſt que dans mon petit Etat, à toute heure du jour je puis marcher ſeul & en ſûreté. Je m'enfonce quelquefois dans un bois ; je m'endors ſous un arbre ; & tranquille, au milieu de mon peuple, je ne redoute ni le fer d'un aſſaſſin ni le glaive d'un vengeur ».

ſouvent apporte à la patrie un caractere qui, trop éloigné des mœurs du pays, dénature le ſang des François, & fait qu'ils ſont gouvernés plutôt par des Eſpagnols & des Italiens que par les deſcendans de nos braves ancêtres.

Le roi ne fait pas l'outrage à une nation entiere de penſer que la beauté & la vertu ne naiſſent que ſur un ſol étranger. Celle qui dans le cours de ſes voyages a frappé le cœur du prince, qui l'a aimé ſans ſceptre & ſans couronne, monte ſur le trône avec ſon amant, & devient chere & reſpectable à la nation, tant par ſa tendreſſe que pour avoir ſû plaire à un héros. Outre l'avantage d'inſpirer à toutes les jeunes filles l'amour de la ſageſſe & des vertus, en leur offrant pour perſpective une récompenſe digne de leurs efforts, nous évitons toutes ces guerres de famille qui, abſolument étrangeres au bien de l'Etat, ont tant de fois déſolé l'Europe (o).

(o) La plupart de nos guerres ne viennent,

Le jour de ſon mariage, au lieu de prodiguer follement l'or en feſtins ſuperbement ennuyeux, en fêtes inſenſées & brillantes, en feux d'artifice & autres dépenſes auſſi extravagantes qu'épouvantables, le prince fait dreſſer un monument public, comme un pont, un aqueduc, un chemin, un canal, une ſalle de ſpectacles. Le monument porte le nom du prince. On ſe ſouvient du bienfait, tandis qu'on oublioit ces profuſions déraiſonnables, qui ne laiſſoient que des traces de malheurs & d'accidens affreux (*p*).

---

comme on ſait, que de ces alliances prétendues politiques. Si du moins une bonne fois l'Europe & l'Afrique pouvoient épouſer l'Aſie & l'Amérique, à la bonne heure.

(*p*) Dois-je rappeller ici la nuit horrible du 30 mars 1770? Elle accuſera éternellement notre police, qui favoriſe uniquement les riches, qui protege le luxe barbare des voitures. Ce ſont elles qui ont occaſionné cet affreux déſaſtre. Mais s'il ne ſort pas de cet accident épouvantable une ordonnance ſévere qui rende au citoyen l'uſage du pavé ſans encombre, qu'eſpérer d'autres maux plus enracinés & plus difficiles à

Le peuple, ſatisfait de la généroſité du prince, eſt diſpenſé de répéter tout bas cette fable antique dans laquelle une pauvre grenouille ſe lamente au fond de ſon marais en voyant les nôces du ſoleil (*q*).

---

guérir ? Près de huit cens perſonnes ſont mortes des ſuites de cette preſſe effroyable ; & ſix ſemaines après on n'en a plus parlé !

(*q*) J'ai lu dans une piece de vers ceux-ci :

Ces rois énorgueillis de leur grandeur ſuprême,
Ce ſont des mendians que couvre un diadême.

En effet il demandent ſans ceſſe, & c'eſt le peuple qui paye la robe de l'auguſte mariée, le feſtin, le feu d'artifice, la broderie du lit nuptial ; & dès que le poupon royal ſera né, chacun de ſes cris ſe métamorphoſera en nouveaux édits.

CHAPITRE XL.

Des Femmes.

L'HOMME affable & complaiſant qui daignoit m'inſtruire, continua ſur le même ton de franchiſe. — Vous ſaurez que les femmes n'ont d'autre dot que leurs vertus & leurs charmes. Elles ont donc été intéreſſées à perfectionner les qualités morales. Ainſi par ce trait de légiſlation nous avons abattu l'hydre de la coquetterie, ſi féconde en travers, en vices & en ridicules. — Quoi, point de dot ! Les femmes n'ont rien en propre, & qui peut les épouſer ? — Les femmes n'ont point de dot, parce qu'elles ſont par nature dépendantes du ſexe qui fait leur force & leur gloire, & que rien ne doit les ſouſtraire à cet empire légitime, qui eſt toujours moins terrible que le joug qu'elles ſe donnent à elles-mêmes dans leur funeſte liberté. D'ailleurs cela revient au

même : un homme qui épouſe une femme, ne recevant rien d'elle, trouve à pourvoir ſes filles ſans bourſe délier. On ne voit point une fille orgueilleuſe de ſa dot ſembler accorder une grace à l'époux qu'elle accepte (*a*). Tout homme nourrit la femme qu'il féconde, & celle-ci tenant tout de la main de ſon mari eſt plus diſpoſée à la fidélité & à l'obéiſſance : la loi étant univerſelle, aucune n'en ſent le poids. Les femmes n'ont d'autre diſtinction que celle que leur époux fait réjaillir ſur elles. Toutes, ſoumiſes aux devoirs que leur ſexe leur impoſe, leur honneur eſt de ſuivre ſes loix auſteres, mais qui ſeules aſſurent leur bonheur.

Tout citoyen qui n'eſt pas diffamé, fut-il dans le dernier emploi, peut prétendre à la fille du plus haut rang, pourvu que le conſentement de celle qu'il recherche y réponde, & qu'il n'y ait point ſéduction ou diſ-

---

(*a*) Une femme d'Athenes demandoit à une Lacédémonienne, ce qu'elle avoit apporté en dot à ſon mari ? — La chaſteté, répondit-elle.

proportion d'âge. Tous les citoyens, ſans marcher ſur la même ligne, reprennent l'égalité primitive de la nature; lorſqu'il s'agit de ſigner un contrat auſſi pur, auſſi libre, auſſi néceſſaire au bonheur, que celui de l'hymen. Là finit la borne du pouvoir paternel (*b*) & celle de l'autorité civile. Nos mariages ſont fortunés, parce que l'intérêt qui corrompt tout, ne ſouille point leurs nœuds aimables. Vous ne ſauriez croire combien une loi ſi ſimple a banni de vices

(*b*) Quelle indécence, quelle monſtruoſité que de voir un pere fatiguer vingt tribunaux, animé par l'orgueil barbare de ne point céder ſa fille à un homme, parce qu'il la deſtinoit ſecrétement à un autre; oſer alors citer des ordonnances civiles, tandis qu'il oublie les loix les plus ſacrées de la nature qui lui défendent d'accabler une fille infortunée ſur laquelle il n'a d'autre autorité légitime, que celle de l'accabler de bienfaits. Une choſe triſtement remarquable dans ce malheureux ſiecle, c'eſt que les mauvais peres ont ſurpaſſé le nombre des enfans dénaturés. Où eſt la ſource du mal? Hélas, dans nos loix!

& de frivolités, tels que la médiſance, la jalouſie, l'oiſiveté, l'orgueil de l'emporter ſur une rivale, les petiteſſes, les miſeres de toute eſpece (*c*). Les femmes, au lieu de perfectionner leur vanité, ont cultivé leur eſprit; & au défaut de richeſſes, elles ont fait proviſion de douceur, de modeſtie & de patience. La muſique & la danſe ne forment plus leur mérite principal : elles ont daigné apprendre l'économie, l'art de plaire à leurs maris, & d'élever leurs enfans. L'extrême inégalité des rangs & des fortunes (le vice le plus deſtructeur de toutes les ſociétés politiques) diſparoît ici. Le dernier citoyen n'a point à rougir devant la patrie; il s'allie au premier qui n'en conçoit point de honte.

(*c*) La nature a deſtiné les femmes aux fonctions intérieures de la maiſon, & à des ſoins par-tout d'une même eſpece. Elle a ſemé beaucoup moins de variété dans leur caractere que dans celui des hommes. Preſque toutes les femmes ſe reſſemblent : elles n'ont qu'un but, & il ſe manifeſte dans tous les pays par des effets ſemblables.

La loi a uni les hommes autant qu'elle a pu ; au lieu de créer ces diſtinctions injurieuſes qui n'ont jamais enfanté que l'orgueil d'un côté & la haine de l'autre, elle a mieux aimé rompre tout ce qui pouvoit diviſer les enfans d'une même mere.

Nos femmes ſont ce qu'elles étoient chez les anciens Gaulois, des objets aimables & vrais, que nous reſpectons, que nous conſultons dans toutes nos affaires. Elles n'affectent point ce miſérable jargon du beleſprit (*d*), ſi fort en vogue parmi vous. Elles ne ſe mêlent point d'aſſigner le rang aux différens génies. Elles ſe contentent d'avoir

---

(*d*) Une femme eſt bien mal-habile de vouloir montrer de l'eſprit à tout propos. Elle devroit, au contraire, mettre tout ſon art à le cacher. En effet que cherchons-nous, nous autres hommes ? de l'innocence, de l'ingénuité, une ame neuve, ſimple, franche, une intéreſſante timidité. Une femme qui fait briller ſon ſavoir, ſemble donc vous dire : « Meſſieurs, attachez-vous à moi ; j'ai de l'eſprit ; je ſerai plus perfide, plus fauſſe, plus artificieuſe qu'une autre. »

du bon ſens, qualité bien préférable à ces éclairs artificiels, frivoles amuſemens de l'oiſiveté. L'amour, ce principe fécond des plus rares vertus, préſide & veille aux intérêts de la patrie. Plus on goûte de bonheur dans ſon ſein, plus elle devient chere. Jugez de notre attachement pour elle. Les femmes y ont ſans doute gagné. Au lieu de ces vains & faſtidieux plaiſirs qu'elles pourſuivoient par vanité, elles ont toute notre tendreſſe, elles jouiſſent de notre eſtime, elles goûtent une félicité plus ſolide & plus pure dans la poſſeſſion de nos cœurs que dans ces voluptés paſſageres dont la triſte pourſuite les fatiguoit. Chargées du ſoin de conduire les premieres années de nos enfans, ils n'ont plus d'autres précepteurs qu'elles; parce que plus vigilantes, plus inſtruites qu'elles ne l'étoient dans votre ſiecle, elles connoiſſent mieux le plaiſir délicieux d'être meres dans toute l'étendue du terme.

Mais (m'écriai-je!) malgré toute la perfection dont vous êtes remplis, l'homme eſt toujours homme; il a ſes foibleſſes, ſes fan-

taiſies, ſes dégoûts. Si le flambeau de la diſcorde prenoit la place du flambeau de l'hymen, comment faites-vous alors ? Le divorce eſt-il permis ? (*e*) — Sans doute,

---

(*e*) Nicolas I s'érigeant en réformateur des loix divines, naturelles & civiles, abrogea le divorce dans le neuvieme ſiecle. Il étoit en vogue chez tous les peuples de la terre, autoriſé parmi les Juifs & les Chrétiens. Quel eſt le ſort du genre humain ! Un ſeul homme lui ravit une liberté précieuſe ; d'un lien civil fait une chaîne indiſſoluble & ſacrée, fomente à jamais les diſcordes domeſtiques. Pluſieurs ſiecles donnent à cette loi inepte & biſarre une ſanction inviolable ; & les guerres inteſtines qui troublent l'intérieur des maiſons & la dépopulation des Etats, ſont les fruits du caprice d'un pontife. Il eſt évident que le divorce étant permis, les mariages ſeroient plus heureux. On redouteroit moins de contracter un lien qui ne nous enchaîneroit point au malheur. La femme ſeroit plus attentive, plus ſoumiſe. Le lien n'étant durable que par la volonté des conjoints, auroit un tiſſu plus fort. D'ailleurs, la population étant fort au-deſſous de ſon véritable terme, c'eſt à l'indiſſolubilité du mariage qu'on doit attribuer

lorſqu'il eſt fondé ſur des raiſons légitimes : par exemple, lorſque les deux conjoints le ſollicitent à la fois, l'incompatibilité d'humeurs ſuffit pour rompre ces nœuds. On ne ſe marie que pour être heureux : c'eſt un contrat dont la paix & les ſoins mutuels doivent être le but. Nous ne ſommes pas aſſez inſenſés pour retenir de force deux cœurs qui s'éloignent, & pour renouveller le ſupplice du cruel Mezence, qui attachoit un corps vivant ſur un cadavre. Le divorce eſt le ſeul remede convenable, parce qu'il

---

la cauſe ſecrette qui mine ſourdement les monarchies catholiques. Si elles tolerent encore quelque tems, & le célibat qui domine parmi nous (fruit de la plus triſte adminiſtration), & le célibat eccléſiaſtique qui ſemble de droit divin, elles n'auront plus que des troupes énervées à oppoſer aux armées nombreuſes, ſaines & robuſtes des peuples chez leſquels le divorce eſt permis. Moins il y aura de célibataires, plus les mariages ſeront chaſtes, heureux & féconds. La diminution de l'eſpece humaine conduit néceſſairement un empire à ſa ruine totale.

rend du moins à la ſociété deux hommes perdus l'un pour l'autre. Mais le croiriez-vous ? plus la facilité eſt grande, plus on tremble d'en profiter, parce qu'il y a une eſpece de déshonneur à ne pouvoir ſupporter enſemble les miſeres d'une vie paſſagere.

Nos femmes, vertueuſes par principes, ſe complaiſent dans les plaiſirs domeſtiques ; ils ſont toujours rians lorſque le devoir ſe confond avec le ſentiment ; rien n'eſt difficile alors, & tout prend une empreinte touchante.

— Oh ! que je ſuis déſeſpéré d'être ſi vieux, m'écriai-je ! j'épouſerois tout à l'heure une de ces femmes aimables. Les mœurs des nôtres étoient ſi hautaines, ſi altieres ! Elles étoient pour la plupart ſi fauſſes, ſi mal élevées, que ſe marier paſſoit pour une inſigne folie. La coquetterie & le goût immodéré des plaiſirs, avec une profonde indifférence pour tout ce qui n'étoit pas elles-mêmes, voilà ce qui compoſoit le caractere de nos femmes. Elles jouoient la ſenſibilité ; elles n'étoient guere humaines qu'envers

leurs amans. Tout autre goût que celui de la volupté étoit preſque étranger à leur ame. Je ne parle point ici de la pudeur ; elle étoit un ridicule. Auſſi tout homme ſage, ayant à choiſir de deux maux, préféroit le célibat comme le moindre. La difficulté d'élever des enfans étoit encore une raiſon non moins forte ; on évitoit de donner des enfans à un Etat qui devoit les accabler de rigueurs. Ainſi l'éléphant généreux, une fois captif, ſe dompte lui-même, refuſe de ſe livrer au plus doux inſtinct, afin de ne point rendre eſclave ſa poſtérité. Les maris eux-mêmes veilloient dans leurs tranſports à écarter un enfant de leur maiſon, comme on cherche à éloigner de chez ſoi un être vorace. L'homme fuyoit l'homme, parce que leur union ne pouvoit que redoubler leur miſere ! De pauvres filles fixées au ſol où elles naiſſoient, languiſſoient comme ces fleurs qui, brûlées du ſoleil, pâliſſent & tombent ſur leurs tiges. Le plus grand nombre traînoit juſqu'au tombeau le déſir d'être mariées : l'ennui & le chagrin

filoient tous les inſtans de leur vie ; elles ne ſe dédommageoient de cette privation que par le riſque de leur honneur & la perte de leur ſanté. Enfin le nombre des célibataires étoit monté à un point effrayant, & pour comble de malheurs, la raiſon ſembloit juſtifier cet attentat contre l'humanité (*f*). Achevez du moins pour me conſoler, de me préſenter le tableau attendriſſant de vos mœurs. Comment avez-vous pu effacer

(*f*) Le goût du célibat commence à régner lorſque le gouvernement devient auſſi mauvais qu'il eſt poſſible qu'il le ſoit. Le citoyen bientôt détaché du lien le plus doux, ſe détache inſenſiblement de l'amour de la vie. Le ſuicide devient fréquent. L'art de vivre eſt un art ſi pénible, que l'exiſtence devient un fardeau. On auroit ſupporté tous les fléaux phyſiques raſſemblés ; mais les maux politiques ſont cent fois plus affreux, parce que rien ne les néceſſite. L'homme maudit la ſociété qui devoit alléger ſes peines & briſe ſes fers. On compte à Paris, en l'an 1769, cent quarante-ſept perſonnes qui ſe ſont donné volontairement la mort.

des

des fléaux qui paroiſſoient devoir engloutir l'eſpece humaine ?

Mon guide prit un ton de voix plus élevé, & s'animant avec nobleſſe & dignité, dit en levant les yeux vers le ciel : « ô Dieu ! ſi l'homme eſt malheureux, c'eſt par ſa faute, c'eſt qu'il s'iſole, c'eſt qu'il ſe concentre en lui-même. Notre activité ſe conſume ſur des objets futiles, & néglige ceux qui pourroient nous enrichir. En deſtinant l'homme à la ſociété, la Providence a mis à côté de nos maux les ſecours deſtinés à les ſoulager. Quelle plus étroite obligation que celle de nous ſecourir mutuellement ! N'eſt-ce pas là le vœu général du genre humain ? Pourquoi fut-il ſi fréquemment trompé !

Je vous le répete, nos femmes ſont épouſes & meres, & de ces deux vertus dérivent toutes les autres. Nos femmes ſe déshonoreroient, ſi elles ſe barbouilloient le viſage de rouge, ſi elles prenoient du tabac, ſi elles buvoient des liqueurs, ſi elles veilloient, ſi elles avoient en bouche des chanſons licencieuſes, ſi elles hazardoient la

moindre familiarité avec les hommes. Elles ont des armes plus fûres : la douceur, la modeſtie, les graces ſimples, & cette décence noble qui eſt leur partage & leur véritable gloire (g).

Elles allaitent leurs enfans, ſans croire faire un grand effort; & comme ce n'eſt point une grimace, leur lait eſt abondant & pur. On fortifie de bonne heure le corps de l'enfant : on lui enſeigne à nager, à ſoulever des fardeaux, à lancer au loin avec juſteſſe. L'éducation phyſique nous paroît importante. Nous formons ſon tempérament avant de rien graver dans ſa tête : elle ne doit pas être celle d'un perroquet, mais celle d'un homme (*h*).

(*g*) Tant que les femmes domineront en France, y donneront le ton, jugeront du mérite & du génie des hommes, les François n'auront ni cette fermeté d'ame, ni cette ſage économie, ni cette gravité, ni ce mâle caractere qui doivent convenir à des hommes libres.

(*h*) L'art de faire entrer des idées dans la tête d'autrui, de les aſſimiler à ſa portée, de

La mere ſaiſit l'aurore de ſes jeunes penſées; & dès que ſes organes peuvent obéir

---

les diriger pour elle, eſt un art bien plus rare qu'on ne penſe. On n'eſt ſot que parce qu'on a des idées fauſſes. La ſottiſe n'exclut pas le nombre des idées; mais mal liées, elles nuiſent au lieu de ſervir. Il n'y a tant d'hommes inconſéquens, que parce qu'il y a une foule de ſots maîtres.

Puiſque nous ſommes ſur cet objet, nous n'oublierons point ce tems de l'enfance que nous avons paſſé; nous jetterons la vue ſur ces premieres années de la vie humaine, ordinairement tourmentée par des barbes, & nous croirons ſervir l'humanité en prenant cette occaſion de recommander aux maîtres plus de douceur, & aux parens, une vigilance plus grande, ſur la maniere dont on traite leurs enfans, s'ils ne veulent pas transformer des créatures innocentes en eſprits aigres & lâches; car le ſentiment de l'injuſtice eſt ce qui rend l'homme dur & méchant.

On maltraite les enfans, & c'eſt véritablement un crime. Outre la brutalité de frapper des êtres foibles, il faut apprendre aux maîtres d'écoles, que la férulle eſt une punition dangereuſe, qui cauſe des débilités & des tremblemens de mains,

à ſa volonté, elle réfléchit de quelle maniere elle doit former ſon ame à la vertu.

---

qui attaque la poitrine. Les ſoufflets font contracter un vice de prononciation qui dure quelquefois toute la vie. Ils font tomber les enfans en apoplexie, en phrénéſie. Les tiremens des oreilles réiterés, les rendent ſourds, ou leur cauſent un bourdonnement perpétuel. Enfin la coûtume de donner le fouet, uſitée dans tous les colleges, outre que cet uſage attaque la pudeur & la bienſéance, a un inconvénient que les inſtituteurs ne connoiſſent peut-être pas, mais c'eſt ici qu'ils doivent conſulter les Phyſiciens; ils atteſteront d'une commune voix, que ce châtiment eſt très-propre à développer dans les organes, une diſpoſition dangereuſe pour les mœurs, & que c'eſt les façonner au libertinage, que d'exercer ſur les jeunes gens, cette flagellation honteuſe, qui devroit être proſcrite; car ce n'eſt qu'avec indignation, qu'on la voit régner dans le ſanctuaire des ſciences.

Il eſt vrai qu'il eſt plus facile & plus prompt, pour tant de groſſiers éducateurs, de frapper un enfant que de le prendre par le point d'honneur dont il eſt ſuſceptible, même à cet âge, ou de lui parler raiſon; mais la gloire de les élever par ce dernier moyen eſt bien plus grande.

Comme elle doit tourner ſon caractere ſenſible en humanité, ſon orgueil en gran-

---

J'ai toujours fait la guerre aux colleges. Je les regarde comme l'écueil de la raiſon. C'eſt du même œil que les voit tout Philoſophe qui a médité ſur cet important objet. La forme, la longueur & le choix des études ; la nullité, ou la pareſſe des profeſſeurs & régens, le pédantiſme & le ridicule de leurs leçons, tout, quand nous entrons dans un college, offre involontairement à notre imagination la figure d'un ſiecle barbare qui viendroit à nous avec ſa robe noire & faiſant orgueilleuſement parade de ſes vieux lambeaux. Il faut que la tête d'un jeune homme ſoit bien forte, pour ſortir ſaine & ſauve de ce tas d'abſurdités dont on l'énivre. Voilà cependant les lieux où la jeuneſſe conſume ſes plus belles années, pour ne rien apprendre de vraiment utile ; où l'on tourmente l'aimable enfance ; où l'on rend l'homme craintif & méchant, en l'accoutumant à l'eſclavage ; où les châtimens honteux qu'on employe, font néceſſairement déteſter les arts à un jeune homme, qui a une étincelle de génie ou quelque élévation dans l'ame ; où l'on appelle ſcience, une teinture ſuperficielle de grec & de latin, mal enſeignés par des hommes qui pour l'ordinaire, ne ſavent

deur d'ame, ſa curioſité en connoiſſance de vérités ſublimes; elle ſonge aux fables touchantes dont elle doit ſe ſervir, non pour voiler la vérité, mais pour la rendre plus aimable, afin que ſon éclat éblouiſſant ne bleſſe point la foibleſſe de ſon ame encore inexpérimentée. Elle veille ſur tous les geſtes, comme ſur tous les mots qu'on prononce en ſa préſence, afin qu'aucun d'eux ne puiſſent faire une triſte impreſſion ſur ſon cœur. C'eſt ainſi qu'elle le préſerve du ſouffle du vice, qui ternit ſi précipitamment la fleur de l'innocence.

L'éducation differe parmi nous ſuivant l'emploi que l'enfant doit occuper un jour

---

pas leur langue maternelle, & livrés dans leurs documens à une routine miſérable & puérile: les abus nombreux qui réſultent de cette biſarre & folle éducation, ont excité de juſtes plaintes; mais ils ſubſiſtent encore, &, tandis que le ſiecle eſt tout brillant de lumiere, les préjugés les plus gothiques ſe réfugient dans ces chaires, où le bon ſens eſt outragé réguliérement deux fois par jour.

dans la ſociété ; car, quoique nous ſoyons délivrés du joug des pédans, il ſeroit ridicule de lui faire apprendre ce qu'il doit oublier dans la ſuite. Chaque art a ſa profondeur, & pour y exceller il faut s'y adonner tout entier. L'eſprit de l'homme, malgré tous les ſecours récemment découverts & les prodiges à part, ne peut embraſſer qu'un objet. C'eſt aſſez qu'il s'y attache fortement, ſans lui preſcrire des incurſions qui ne peuvent que le détourner. Ce n'étoit qu'un ridicule dans votre ſiecle, de vouloir être univerſel ; c'eſt parmi nous une folie (*i*).

(*i*) Nous avons tous une ſphere à parcourir grande ou petite, & dans cette ſphere il n'y a perſonne qui ne puiſſe prétendre à faire quelque choſe d'utile ; il n'y a pas juſqu'à un pauvre qui ne puiſſe être utile à un autre pauvre.

Mais pour être véritablement utile aux autres, il faut ſavoir mieux que les autres ce qu'on fait. Il eſt preſqu'aſſuré qu'on excellera dans un genre lorſqu'on s'en occupera uniquement ; voyez les hommes qui ſe ſont diſtingués dans

Dans un âge plus avancé, lorſque ſon cœur ſentira les rapports qui l'uniſſent

---

les arts : ils ne ſe ſont mêlés que d'un ſeul. L'art voiſin leur étoit étranger. *Corneille* inhabile à la déclamation ne ſavoit pas lire ſes tragédies, *Voltaire* avoit une oreille ſourde à la muſique & ſon œil n'a jamais ſu juger un tableau. Nos grands écrivains, tels que *Moliere*, *La Fontaine*, *Boſſuet*, pêchent inceſſamment contre les regles de la grammaire.

La ſubdiviſion des métiers a donc été fondée originairement ſur cette idée appuyée de l'expérience, que pour bien faire une choſe, il falloit n'en faire qu'une.

Que l'univers ſeroit bien ordonné, ſi perſonne n'y jouoit que le rôle qui lui eſt propre ; ſi ce monde-ci eſt un véritable théâtre, que chaque acteur ſe modélant ſur ceux de la comédie ne préſente que des perſonnages, pour leſquels ils ſont faits.

Tout n'eſt-il pas confondu, lorſqu'on voit les hommes ſortir de leur ſphere. Dans cette foule de perſonnages qui demandent des places, y en a-t-il un ſeul qui diſe poſitivement, je ne ſuis propre qu'à cette choſe, je ne ſais faire que cela ; non : l'homme de guerre voudroit conduire les finances, les financiers comptent avoir

aux autres hommes, alors, au lieu de ces futiles connoiſſances qu'on entaſſoit ſans choix dans

---

des idées politiques, parce qu'il font imprimer celles qu'ils achetent, le magiſtrat veut ſe mêler de légiſlation, & ne comprend pas la diſtance qui ſépare le juge & le légiſlateur; le poëte écrit ſur l'éducation, l'académicien ſur l'éloquence, le verſificateur ſur la poéſie, l'orateur de la chaire ſe croit moraliſte, & le prélat penſe devenir philoſophe.

Il y a des hommes qui ſont quelquefois touchés de leur inutilité, qui en gémiſſent, & qui ſe reprochent l'oiſiveté dans laquelle ils vivent; il eſt dans le monde une place pour eux, mais ils errent, faute d'avoir ſu la trouver.

Que de talens enſévelis, que d'arts abandonnés, faute aux hommes d'avoir ſu diſtinguer de bonne heure leur véritable deſtination.

Qu'il ſeroit important que de bons obſervateurs s'appliquaſſent de bonne heure à diſcerner le don particulier que tel homme a reçu de la nature; ce ſeroit une étude toute nouvelle, & perſonne, que je ſache, ne s'y eſt encore appliqué. Tandis que nos lapidaires & nos brocanteurs ſavent au premier coup-d'œil, juger un diamant, & prononcer entre un original & une copie.

la tête d'un jeune homme, la mere, avec cette éloquence douce & naturelle qui appartient aux femmes, lui apprendra ce que c'eſt que mœurs, décence, vertu. Elle attendra le moment où la nature parée de tout ſon éclat parle au cœur le plus inſenſible, & lorſque le ſouffle libéral du printems aura rendu leurs ornemens aux vallons, aux forêts, aux campagnes : « mon fils, dira-t-elle en le preſſant ſur le ſein maternel (*k*), vois ces vertes prairies, ces arbres couronnés de ſuperbes feuillages; il n'y a pas long-tems qu'ils étoient comme morts, que dépouillés de leur brillante chevelure ils étoient pétrifiés du froid qui reſſerroit les entrailles de la terre : mais il eſt un Etre bon, qui eſt notre pere commun, il n'abandonne point ſes enfans, il demeure dans les cieux,

---

(*k*) Cebé nous repréſente l'impoſture comme aſſiſe à la porte qui conduit à la vie, & faiſant boire à tous ceux qui s'y préſentent la coupe de l'erreur. Cette coupe, c'eſt la ſuperſtition. Heureux qui n'a fait que goûter, & qui a jetté le vaſe !

& de-là il jette un regard paternel ſur toutes ſes créatures. A l'inſtant qu'il ſourit, le ſoleil darde ſes flammes, les arbres fleuriſſent, la terre ſe couronne de préſens (*l*), l'herbe

---

(*l*) La ſuperſtition habite toujours chez les peuples pauvres & malheureux, qui ſouffrent de la faim, du froid, ou des exactions tyranniques des traitans.

La crainte, la paſſion la plus dominante ſur la ſenſibilité de l'homme, lui fait imaginer de prétendus remedes à des maux dont il s'effraie encore plus de loin, que de près.

Il ſent profondément le mal phyſique; trop foible pour le braver, il tâche de l'éloigner. De-là ces terreurs, filles de la crainte & de l'eſpérance.

Heureuſes les nations qui jouiſſent des biens de la terre, ayant une certaine abondance, elles ne connoiſſent pas ces chimeres de l'imagination qui montrent dans tout leur jour la foibleſſe de l'eſprit humain. Vous les verrez avoir recours à l'induſtrie pour s'approprier les richeſſes qui les environnent.

Ainſi tout eſt lié. Le moral dépend du phyſique. Un pays ſoumis au deſpotiſme fait germer, pour ainſi dire, de honteuſes erreurs. Un pays

naît pour la nourriture des beſtiaux dont nous buvons le lait. Et pourquoi aimons-nous tant le Seigneur, ô mon cher enfant! Ecoute, c'eſt qu'il eſt puiſſant & bon. Tout ce que tu vois eſt l'œuvre de ſes mains, & tu ne vois rien encore au prix de ce qui t'eſt caché. L'éternité, pour laquelle ton ame immortelle a été créée, ſera pour toi une chaîne infinie de ſurpriſe & de joie.

---

fertile & peuplé donne à l'ame une certaine audace qui lui fait contempler la nature ſous ſes faces brillantes. Ainſi la dignité de l'homme émane de la ſerpe qui taille la vigne, de la beche qui remue la terre, du ſoc de la charrue qu'une main libre promene, & les forces de l'eſprit ſont viſiblement combinées avec celles du corps.

Il exiſtoit en France un monſtre, nommé la *ſuperſtition*, qui réuniſſoit la cruauté & la ſoupleſſe, la rage & la force aveugle; la philoſophie a bleſſé ce monſtre; il porte la flêche dans ſes flancs; il pourra tourner quelque tems ſur lui-même pour arracher le trait dont il eſt percé: mais ſes efforts ſeront impuiſſans; mais il faut qu'il tombe & qu'il ſatisfaſſe à l'univers.

Ses bienfaits & ſa grandeur n'ont point de bornes. Il nous chérit, parce qu'il eſt notre pere. De jour en jour il nous fera plus de bien, ſi nous ſommes vertueux, c'eſt-à-dire, ſi nous ſuivons ſes loix. Eh! mon fils, comment pourrions-nous nous défendre de l'adorer & de le bénir? » A ces mots la mere & l'enfant ſe proſternent, & leurs vœux confondus montent enſemble au trône de l'Eternel.

C'eſt ainſi qu'elle l'environne de l'idée d'un Dieu, qu'elle nourrit ſon ame du lait de la vérité, & qu'elle ſe dit : » je remplirai les deſſeins du Créateur qui me l'a confié. Je ſerai ſévere contre les paſſions funeſtes qui pourroient nuire à ſon bonheur. A la tendreſſe d'une mere j'unirai la vigilance inflexible d'une amie ».

Vous avez vu à quel âge il eſt initié à la communion des deux infinis. Telle eſt notre éducation; elle eſt toute en ſentimens, comme vous le voyez. Nous abhorrons ce bel eſprit ricaneur qui étoit le plus terrible fléau de votre ſiecle : il deſſé-

choit, il brûloit tout ce qu'il touchoit; ſes gentilleſſes étoient les germes de tous les vices. Mais ſi le ton frivole eſt dangereux, qu'eſt la raiſon elle-même ſans le ſentiment? Un corps décharné, ſans coloris, ſans graces, & preſque ſans vie. Que ſont des idées neuves & même profondes, ſi elles n'ont rien de ſenſible & de vivant? Qu'ai-je beſoin d'une vérité froide qui me glace? Elle perd ſa force & ſon pouvoir. C'eſt dans le cœur que la vérité va prendre ſes charmes & ſon tonnerre. Nous chériſſons cette éloquence qui abonde en peintures vives & frappantes. C'eſt elle qui donne à la penſée des aîles de feu. Elle a vu & frappé l'objet; elle s'y attache, parce que le plaiſir d'être ému s'eſt joint à celui d'être éclairé (*m*).

(*m*) Nous comptons plus ſur les mœurs extérieures, c'eſt-à-dire ſur la coutume, que ſur toute autre choſe. Voilà pourquoi nous négligeons l'éducation. Les anciens traitoient les choſes d'une maniere toute ſenſible, & jettoient ſur l'étude des ſciences, je ne ſais quel agrément dont on a perdu le ſecret. Le génie des

Ainſi notre philoſophie n'eſt point ſévere ; & pourquoi le ſeroit-elle ? pourquoi ne pas la couronner de fleurs ? Des idées biſarres ou lugubres honoreroient-elles plus la vertu, que des idées riantes & ſalutaires ? Nous penſons que le plaiſir émané d'une main bienfaiſante n'eſt pas deſcendu ſur la terre pour qu'on recule à ſon aſpect. Le plaiſir n'eſt point un monſtre : le plaiſir, comme l'a dit Young, c'eſt la vertu ſous un nom plus gai. Loin de ſonger à détruire les paſſions, moteurs inviſibles de notre être, nous les regardons comme un don

---

modernes peche toujours par le défaut de ſentimens : ils ont deſſéché, ſous la férule du pédantiſme, les talens le plus heureux. Eſt-il au monde une inſtitution plus ridicule que celle de nos colleges, lorſqu'on vient à comparer nos maximes ſeches & mortes avec l'éducation publique que la Grece donnoit aux jeunes gens, ornant la ſageſſe de tous les attraits qui charment cet âge tendre ? Nos inſtituteurs ne paroiſſent que des maîtres farouches, & l'on ne s'étonne plus ſi leurs diſciples ſont les premiers à les fuir & à les abandonner.

précieux qu'il faut économiſer avec ſoin. Heureuſe l'ame qui poſſede des paſſions fortes! elles font ſa gloire, ſa grandeur & ſon opulence. Un ſage parmi nous cultive ſon eſprit, rejette les préjugés, acquiert les ſciences utiles & agréables. Tous les arts qui peuvent étendre ſon eſprit & le rendre plus juſte, ont perfectionné ſon ame: cette tâche finie, il n'écoute plus que la nature ſoumiſe aux loix de la raiſon, & la raiſon lui preſcrit le bonheur (*n*).

(*n*) Le feu des paſſions n'eſt pas la cauſe de nos déſordres: ce courſier fougueux, indompté, qui s'emporte ſous la main d'un mauvais écuyer, qui le renverſe & le foule aux pieds, auroit obéi au frein ſous la baguette d'un maître intelligent; on l'eût vu remporter le prix d'une courſe glorieuſe. La foibleſſe des paſſions indique notre indigence. Qu'eſt-ce en effet que ce citoyen peſant, taciturne, dont l'ame inſipide n'a de goût pour rien, qui eſt paiſible, parce qu'il eſt inactif, qui végete, conduit facilement par le magiſtrat, parce qu'il ne ſent aucun deſir? Eſt-il homme ou ſtatue? Mettez auprès de lui un homme tout plein de ſentimens vifs: il ſe

CHAPITRE XLI.

Les Impôts (a).

DITES-MOI, je vous prie, comment ſe levent les impoſitions publiques ; car votre légiſlation a beau être perfectionnée,

---

livrera à l'impétuoſité de ſes paſſions & il déchirera le voile des ſciences ; il fera des fautes, & il aura du génie. Ennemi du repos, avide de connoiſſances, il puiſera dans le choc du monde cet eſprit élevé & lumineux qui ſervira la patrie ; il donnera peut-être priſe à la cenſure ; mais il aura déployé toute l'énergie de ſon ame : les taches qui la couvroient diſparoîtront, parce qu'il aura été grand & utile.

(*a*) Mes amis, écoutez cet apologue. Devers l'origine du monde il étoit une vaſte forêt de citronniers, qui portoient les fruits les plus beaux, les plus pleins, les plus vermeils que l'on ait vus depuis. Les branches plioient ſous le fardeau, & l'air étoit embaumé au loin de l'odeur agréable qui s'exhaloit. Cependant quelques vents impétueux abattirent pluſieurs citrons

il faut toujours payer des impôts, je penſe? —Pour toute réponſe, l'honnête homme

---

& briſerent même pluſieurs branches. Quelques voyageurs altérés cueillirent des fruits pour étancher leur ſoif, & les foulerent aux pieds après en avoir exprimé le jus. Ces accidens engagerent la gent citronniere à ſe créer des gardiens, qui éloignaſſent les paſſans, & qui environnaſſent la forêt de hautes murailles, le tout pour rompre la fureur des vents. Ces gardiens ſe montrerent d'abord fideles & déſintéreſſés; mais ils ne tarderent pas à expoſer que de ſi rudes travaux avoient fait naître dans leur ſein une ſoif ardente, & ils firent cette priere aux citrons: « Meſſieurs, nous mourons de ſoif en vous ſervant; permettez que nous faſſions à chacun de vous une légere inciſion; nous ne vous demandons qu'une goutte de limonade pour rafraîchir notre palais altéré: vous n'en ſerez pas plus maigres, & nous & nos enfans nous puiſerons de nouvelles forces pour avoir l'honneur de vous ſervir ».

Les crédules citrons ne trouverent pas la requête incivile: ils ſe laiſſerent faire l'imperceptible ſaignée. Mais qu'arriva-t-il? Dès que la piqûre fut faite une fois, la main de Meſſieurs les défenſeurs les preſſura d'abord poliment,

qui me conduiſoit, me prit par la main & me mena dans un carrefour large & ſpacieux. Là j'apperçus un coffre-fort de la hauteur de douze pieds. Ce coffre étoit ſoutenu ſur quatre roues roulantes : le ſommet préſentoit une ouverture en forme de tronc, que couvroit contre la pluie un

---

mais de jour en jour d'une maniere plus énergique. Ils en vinrent juſqu'à ne pouvoir plus ſe paſſer de jus de citron : il leur en falloit à tous leurs repas & dans toutes leurs ſauces. Meſſieurs les régens s'apperçurent que plus on preſſoit les citrons, plus ils rendoient. Ceux-là ſe voyant ſaignés abondamment, crurent devoir rappeller les primitives conventions : mais ceux-ci, devenus plus forts, malgré leurs plaintes les mirent dans le preſſoir & les foulerent outre meſure ; il ne leur reſtoit plus enfin que la peau que l'on ſoumettoit encore aux forces mouvantes du terrible cabeſtan : bref ; ils finirent par ſe baigner dans le ſang des citrons. Cette belle forêt fut bientôt dépeuplée. La race des limons s'anéantit ; & leurs tyrans accoutumés à cette boiſſon rafraîchiſſante, à force de l'avoir prodiguée, s'en trouverent privés ; ils tomberent malades, & moururent tous de la fievre putride. Ainſi ſoit-il !

avant-toit élevé à quelque diſtance. Sur ce tronc étoit écrit : *tribut dû au Roi repréſentant l'Etat.* Tout à côté, un autre tronc, d'une grandeur plus médiocre, offroit ces mots : *Don Gratuit.* Je vis pluſieurs perſonnes qui d'un air libre, aiſé, content, jettoient dans le tronc pluſieurs paquets cachetés ; ainſi que de nos jours on met des lettres à la grand'poſte. Comme j'admirois cette maniere facile de payer l'impôt, & que je faiſois à ce ſujet mille interrogations ridicules, on me regardoit comme un pauvre vieillard qui revient de fort loin ; & l'indulgence affable de ce bon peuple ne me laiſſoit jamais attendre une réponſe. J'avoue qu'il faut rêver pour rencontrer des gens auſſi complaiſans : ô le peuple loyal !

Ce grand coffre-fort que vous voyez, me dit-on, eſt notre receveur-général des finances. C'eſt-là que chaque citoyen vient dépoſer l'argent qu'il doit pour le ſoutien de l'Etat. Dans l'un nous ſommes obligés de mettre annuellement le cinquantieme de notre revenu. Le mercénaire qui n'a point

de bien, ou celui qui n'a que ſa ſubſiſtance juſte, eſt diſpenſé de l'impôt (*b*) ; car,

---

(*b*) Voici ce que le cultivateur, les habitans de la campagne, le peuple, enfin, pourroient dire aux ſouverains : « Nous vous avons élevés au-deſſus de nos têtes ; nous avons engagé nos biens & notre vie à la ſplendeur de votre trône & à la ſûreté de votre perſonne. Vous nous aviez promis en échange de nous procurer l'abondance, de nous faire couler des jours ſans allarmes. Qui l'auroit cru, que ſous votre gouvernement la joie eût diſparu de nos cantons, que nos fêtes ſe fuſſent tournées en deuil, que la crainte & l'effroi euſſent ſuccédé à la douce confiance ! Autrefois nos campagnes verdoyantes ſourioient à nos yeux ; nos champs nous promettoient de payer nos travaux. Aujourd'hui le fruit de nos ſueurs paſſe dans des mains étrangeres ; nos hameaux que nous nous plaiſions à embellir, tombent en ruine ; nos vieillards, nos enfans ne ſavent plus où repoſer leurs têtes : nos plaintes ſe perdent dans les airs, & chaque jour une pauvreté plus extrême ſuccede à celle ſous laquelle nous gémiſſions la veille. A peine nous reſte-t-il quelque trait de la figure humaine ; & les animaux qui broutent l'herbe, ſont, ſans doute, moins malheureux que nous.

comment pourroit-on rogner le pain du malheureux à qui il faut un jour entier pour

---

Des coups plus ſenſibles ſont venus fondre ſur notre tête. L'homme puiſſant nous mépriſe & ne nous attribue aucun ſentiment d'honneur ; il vient nous troubler ſous le chaume, il ſéduit l'innocence de nos filles, il les enleve ; elles deviennent la proie de l'impudence. Envain implorons-nous le bras qui tient le glaive des loix : il ſe détourne, il ſe refuſe à notre douleur ; il ne ſe prête qu'à ceux qui nous oppriment.

L'aſpect du faſte qui inſulte à notre miſere, rend notre état plus inſupportable. On boit notre ſang, & on nous défend la plainte ! L'homme dur, environné d'un luxe inſolent, s'énorgueillit des ouvrages qu'ont fabriqué nos mains : il oublie notre propre induſtrie, tandis qu'il n'a en partage que la ſoif vile de l'or ; il nous croit ſes eſclaves, parce que nous ne ſommes ni furieux ni ſanguinaires.

Les beſoins renaiſſans qui nous tourmentent, ont altéré la douceur de nos mœurs ; la mauvaiſe foi & la rapine ſe ſont gliſſées parmi nous, parce que la néceſſité de vivre l'emporte ordinairement ſur la vertu. Mais qui nous a donné l'exemple de la rapine ? Qui a éteint dans nos cœurs ce fond de candeur qui nous lioit tous dans une

le gagner? Dans cet autre coffre ſont les offrandes volontaires, déſtinées à d'utiles fon-

---

parfaite concorde? Qui a fait notre infortune, mere de nos vices? Pluſieurs de nos concitoyens ont refuſé de mettre au jour des enfans que la famine viendroit ſaiſir au berceau. D'autres, dans leur déſeſpoir, ont blaſphêmé contre la Providence. Quels ſont les vrais auteurs de ces crimes?

Que nos juſtes plaintes percent l'atmoſphere qui environne les trônes! Que les rois ſe réveillent & ſe ſouviennent qu'ils pouvoient naître à notre place, & que leurs enfans pourront y deſcendre! Attachés au ſol de la patrie, ou plutôt en formant la partie eſſentielle, nous ne pouvons point nous diſpenſer de fournir à ſes beſoins. Ce que nous demandons, c'eſt un homme équitable qui s'applique à connoître la meſure de nos forces, & qui ne nous écraſe pas ſous le fardeau que dans une plus juſte proportion nous aurions porté avec joie. Alors tranquilles & riches de notre économie, contens de notre ſort, nous verrons le bonheur des autres ſans nulle inquiétude ſur le nôtre.

La moitié de notre carriere eſt plus que remplie. Notre cœur eſt à moitié livré à la douleur. Nous n'avons que peu d'inſtans à vivre. Les

dations, comme pour l'exécution des projets propoſés, & qui ont l'agrément du public. Quelquefois il eſt plus riche que l'autre; car nous aimons à être libres dans nos dons, & notre généroſité ne veut d'autre motif que la raiſon & l'amour de l'Etat. Si-tôt que notre roi a donné un édit utile & qui mérite l'approbation publique, alors on nous voit courir en foule & porter dans ce tronc quelque marque de reconnoiſſance. Nous récompenſons de même toutes les actions

---

vœux que nous formons ſont plus pour la patrie que pour nous-mêmes. Nous ſommes ſes ſoutiens. Mais ſi l'oppreſſion va toujours en croiſſant, nous ſuccomberons, & la patrie ſe renverſera: en tombant elle écraſera nos tyrans. Nous ne demandons point cette vaine & triſte vengeance. Que nous importeroit dans la tombe le malheur d'autrui? Nous parlons aux ſouverains, s'ils ſont encore hommes: mais ſi leur cœur eſt totalement endurci, ils apprendront que nous ſavons mourir, & que la mort qui bientôt nous enveloppera tous, ſera un jour bien plus affreuſe pour eux qu'elle ne le ſera pour nous.

vigilantes du monarque : il n'a qu'à propoſer, & nous lui fourniſſons les moyens de conſommer ſes grands projets. Il y a un pareil tronc dans chaque quartier. Chaque ville de province a un pareil coffre qui reçoit les tributs du peuple de la campagne, c'eſt-à-dire, du fermier aiſé ; car le manouvrier a ſes bras en propriété, & ſa tête ne doit rien à perſonne. Les bœufs & les porcs ſont même exempts de ce droit odieux qu'on impoſa la premiere fois ſur la tête des Juifs, & que vous avez payé ſans en ſentir l'aviliſſement.

—Mais, répondis-je, quoi ! on laiſſe à la bonne foi du peuple le tribut qu'il doit payer ? Il doit y en avoir beaucoup qui s'en exemptent, ſans même que l'on s'en apperçoive ? —Point du tout : vos frayeurs ſont vaines. D'abord ce que nous donnons, eſt de bon cœur : notre tribut n'eſt pas forcé ; il eſt fondé ſur l'équité ainſi que ſur la droite raiſon. Il n'en eſt pas un entre nous qui ne ſe faſſe un point d'honneur de payer exactement la dette la plus ſacrée & la plus légitime. D'ailleurs, ſi un homme en état

de payer oſoit s'y ſouſtraire, voyez-vous ce tableau où ſont gravés les noms de tous les chefs de famille, on découvriroit bientôt qu'il n'a point verſé ſon paquet cacheté où doit être ſa ſignature; il ſe couvriroit d'un opprobre éternel, & ſeroit regardé du même œil qu'on regarde un voleur : le titre de mauvais citoyen ne le quitteroit qu'à la mort (*c*).

(*c*) Les gouvernemens anciens, quand ils avoient beſoin d'argent, uſoient d'expédient beaucoup plus défectueux encore que l'adminiſtration ordinaire des finances. Comment les revenus publics étoient-ils adminiſtrés chez les Grecs ? Jugeons-en par un trait preſqu'incroyable de nos jours. Les Athéniens conſacrerent au ſpectacle & aux jeux publics les fonds deſtinés pour la guerre ; & ce n'étoit pas une ſimple fantaiſie, car ils porterent une loi accompagnée d'un décret, prononçant peine capitale contre quiconque auroit la témérité d'en propoſer l'abolition.

Le véhément Démoſthenes n'oſa pas lui-même attaquer cet acte public de démence.

Les états anciens dans les beſoins urgens

Ces exemples ſont très-rares, puiſque les dons gratuits montent ordinairement plus

---

avoient recours à la fraude ou à la violence, & extorſionnoient le peuple ſans proportion, ſans ménagement, ſans méthode; c'étoit l'autorité qui fondoit tout-à-coup ſur les propriétés, & qui faiſoit à la république une plaie dont elle ne guériſſoit preſque jamais. Aujourd'hui on a trouvé des moyens doux & réglés qui ôtent à l'impôt ſa peſanteur; les opérations de finances donnent aux ſubſides pécuniaires un délai; la dette n'eſt pas exigée précipitamment; ce n'eſt point une opération forcée; les avances faites au gouvernement lui laiſſent le temps d'attendre que le citoyen après quelques murmures, ait confondu l'impôt avec le devoir; l'opération de finances qui paroît la plus hardie & même téméraire, eſt encore calculée & ſoumiſe à des principes méthodiques.

Les emprunts juſtement blâmés, mais qui empêchent des édits vexatoires, ſont une reſſource & un expédient préférable à ceux des gouvernemens anciens; le preſſoir de la finance qui agit d'une maniere lente & inſenſible, eſt moins écraſant que ces opérations précipitées ſi communes chez les anciens gouvernemens qui s'emparoient preſque à main armée du monopole de telle ou telle denrée.

haut que le tribut. Le citoyen ſait qu'en donnant une partie de ſon revenu à l'Etat, c'eſt à lui-même qu'il ſe rend utile ; & que s'il veut jouir de certaines commodités, il faut qu'il en faſſe les avances. Mais que ſont les paroles, lorſque l'exemple peut être mis ſous vos yeux ? Vous allez voir

---

L'emprunt du moins eſt une contribution volontaire, c'eſt un moyen abondant, auquel le peuple eſt intéreſſé, c'eſt-à-dire la génération préſente ; il ſe fait avec méthode & il devient excuſable dans la criſe des états. Quand le vieux Caton diſoit *bellum ex bello alitur*, c'étoit comme s'il diſoit, nous entretiendrons l'armée ſur le pillage, nous irons à la curée.

L'adminiſtration des finances a ſauvé le peuple de ces opérations violentes que les Rois ſe permettent, quand ils s'irritent par la ſoif des richeſſes, ou quand les beſoins les forcent à lever de prompts ſubſides ; j'aime mieux être ſucé lentement & à des époques qui me laiſſent les moyens de réparer mes forces, que d'être haché dans un inſtant ; je ſerai un peu moins gras, mais je conſerverai mes membres. —— *Minima de malis.*

mieux que je ne puis vous dire. C'eſt aujourd'hui qu'arrive de tout côté le juſte tribut d'un peuple fidelle envers un roi bienfaiſant : il reconnoît n'être que le dépoſitaire des dons qui lui ſont offerts (*d*).

Venez vous rendre au palais du roi. Les députés de chaque province arrivent aujourd'hui. — En effet ayant fait quelques pas, je vis des hommes qui traînoient de

---

(*d*) Il faut toujours répéter l'entretien de Henri IV avec un vigneron. L'ami, combien gagnez-vous par jour ? — 40 ſous. — que faites-vous de cet argent ? — 4 parts. — Et comment les diſpenſez-vous ces quatre parts ? — De la premiere je me nourris, avec la ſeconde, je paye mes dettes, je place la troiſieme, & la quatrieme, je la jette dans l'eau. — Expliquez-moi mieux tout ceci ? — Soit : je me nourris du quart de mon gain ; je paye mes dettes en nourriſſant mon pere & ma mere qui m'ont nourri ; je place mon troiſieme quart en élévant mes enfans, qui me nourriront un jour quand je ne pourrai plus travailler ; la derniere part eſt pour le roi, qui n'en touche rien ou preſque rien, partant, perdue pour lui & pour moi.

petits chariots, ſur leſquels étoient des trones couronnés de lauriers. On briſoit les cachets de ces eſpeces de coffres : on les ſoulevoit par un juſte balancier, & ce balancier montroit tout de ſuite le poids de l'argent qu'ils contenoient, en déduiſant la peſanteur du coffre qui étoit connue. Toutes les ſommes ne ſe payoient qu'en argent, & l'on ſavoit au juſte le produit général : il étoit annoncé publiquement au bruit des trompettes & des fanfares. Après cette revue générale, on affichoit le total, & l'on connoiſſoit les revenus de l'Etat : ils étoient dépoſés dans le tréſor royal ſous la garde du contrôleur des finances.

Ce jour étoit un jour de réjouiſſances. On ſe couronnoit de fleurs ; on crioit *Vive le Roi* : on alloit ſur les routes au devant de chaque tribut. Elles étoient couvertes de tables champêtres. Les députés des diverſes provinces ſe ſaluoient & ſe faiſoient des préſents. On buvoit à la ſanté du monarque, au bruit du canon ; & celui de la capitale répondoit comme interprête des re-

mercimens du ſouverain. C'eſt alors que le peuple ne paroiſſoit qu'une ſeule & même famille. Le roi s'avançoit au milieu de ce peuple joyeux : il répondoit aux acclamations de ſes ſujets par ce regard tendre & affable qui inſpire la confiance & rend amour pour amour ; il ignoroit cet art de traiter politiquement avec un peuple dont il ſe regardoit comme le pere.

Ses viſites ne ruinoient point le corps de ville, d'autant plus qu'il n'en coûtoit au peuple que des cris de joie (*e*) ; réception

---

(*e*) Je vis un jour un prince faire ſon entrée dans une ville étrangere. Les canons commencerent à tonner. Le prince étoit habillé magnifiquement & traîné dans un char doré, ſurchargé de pages & de laquais. Les chevaux ſautoient en henniſſant, comme s'ils conduiſoient le bonheur. Les toits étoient couverts de monde, toutes les fenêtres étoient levées, chaque pavé portoit ſon homme ; les cavaliers faiſoient briller leurs ſabres, les ſoldats agitoient leurs fuſils. L'air frémiſſoit de l'écho des trompettes. Le poëte accordoit ſa lyre, & l'orateur attendoit qu'il mît pied à terre. Le prince arrive, il

plus brillante & plus flatteuſe. On ne quittoit point les travaux publics : au contraire, chaque citoyen ſe faiſoit honneur de ſe pré-

---

eſt conduit au palais, & ſon aſpect inſpire une joie reſpectueuſe. J'étois à une fenêtre, & je conſidérois toutes ces choſes en faiſant des réflexions particulieres. Quelques jours après je marchois dans les rues, & je fus fort étonné d'y rencontrer le même prince, ſans ſuite, à pied & déguiſé. Je ne ſais trop pourquoi, perſonne ne faiſoit attention à lui ; au contraire, il ſe trouvoit heurté à chaque pas. Au même inſtant arrive un charlatan, aſſis ſur une eſpece de petit char attelé de pluſieurs gros chiens & ayant un ſinge pour poſtillon. Les fenêtres de s'ouvrir, les cris de s'élever, tous les regards de ſe confondre ſur le charlatan. Le prince lui-même entraîné par la foule, devient un de ſes admirateurs. Je le conſidérois alors, & il me ſembloit lui entendre dire : *Fumée des acclamations de la multitude, n'obſcurciſſez jamais mon eſprit d'un fol orgueil. Ce n'eſt point cet homme qui fait courir le peuple, c'eſt ſon étrange équipage. Ce n'étoit pas moi qui attirois les regards de la ville : c'étoient mes valets, mes chevaux, le brillant de mes habits & la dorure de mes carroſſes.*

ſenter

ſenter aux yeux de ſon roi dans le genre d'occupation qu'il avoit embraſſé.

Un intendant, revêtu de toutes les marques de pouvoir, parcourt les provinces, reçoit les placets, porte directement au pied du trône les plaintes des ſujets, examine par lui-même les abus. Il ſe tranſporte indiſtinctement dans chaque ville, & à chaque abus détruit on éleve une pyramide qui conſtate l'hydre abbatue. Quelle hiſtoire plus inſtructive que ces monumens moraux qui atteſtent que le ſouverain s'occupe véritablement de l'art de régner ! Ces intendans partent, arrivent *incognito*, font des informations ſecrettes, ſont perpétuellement déguiſés : ce ſont des eſpions : mais ils agiſſent en faveur de la patrie (*f*).

—Mais votre contrôleur des finances (*g*)

(*f*) En Turquie & aujourd'hui en France un gouverneur eſt auſſi maître que le roi le plus abſolu : c'eſt ce qui fait la miſere des peuples. Voilà la forme la plus malheureuſe de l'adminiſtration civile.

(*g*) Fouquet diſoit : « j'ai tout l'argent du royaume, & le tarif de toutes les vertus ».

eſt donc un homme bien integre ? Vous ſavez l'hiſtoire de la fable : ce chien ſi fidelle qui, eſcorté de la tempérance, portoit le dîné de ſon maître ſans jamais y toucher, a fini pourtant par en manger ſa part dès qu'il s'y eſt vu invité par l'exemple. Votre homme auroit-il la double vertu de le défendre ſans ceſſe, & de n'oſer y toucher ? —Aſſurément, il ne fait bâtir ni palais ni châteaux. Il n'a point la rage de faire monter aux premieres places ſes arriere-petits-couſins, ou ſes anciens valets. Il ne prodigue point l'or, comme s'il avoit en propre tous les revenus du royaume (*h*). D'ailleurs,

(*h*) Après que les monopoleurs, les adminiſtrateurs, les receveurs des fonds publics ont ſacrifié la réputation de probité au déſir de s'enrichir ; après qu'ils ont conſenti à être odieux, ils ne s'aviſent point de faire de leurs richeſſes un bon uſage : ils couvrent ſous le faſte leur naiſſance & leur fortune ; ils s'étourdiſſent dans les plaiſirs, pour perdre le ſouvenir de ce qu'ils ont fait & de ce qu'ils ont été. Mais ce n'eſt point là encore le plus grand mal : leurs grandes richeſſes corrompent davantage ceux qui les envient,

tous ceux entre les mains de qui on confie les dépôts publics, ne peuvent faire aucun uſage de l'argent, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Ce ſeroit un crime de haute trahiſon de recevoir d'eux une ſeule piece monnoyée. Ils payent quelques frais particuliers en billets ſignés de la propre main du ſouverain. L'état fournit à toutes leurs dépenſes : mais ils n'ont pas un ſol en propriété (*i*). Ils ne peuvent ni vendre, ni acheter, ni conſtruire. Nourris, entretenus, logés, divertis, tous les ordres de l'état concourent unanimement à les traiter *gratis*.

(*i*) Les vices intérieurs qui préparent la ruine de l'état, ſont, cette énorme diſſipation des deniers publics, ces dons immodérés verſés ſur des ſujets ſans mérite, ces prodigalités faſtueuſes, méconnues des uſurpateurs les plus effrénés. On peut obſerver dans l'hiſtoire que les plus ſubtils tyrans ont préciſément été les plus prodigues. J'ai lu quelque part qu'Auguſte, maître du monde, avoit 40 Légions armées, & les entretenoit pour 12 millions par an. Voila aſſurément de quoi réfléchir.

Ils entrent chez un marchand de drap, prennent des étoffes & s'en vont. Le marchand met ſur ſon livre : *Livré un tel jour au dépoſitaire des revenus de l'Etat, tant...* L'état paye. Il en eſt ainſi de toutes les autres profeſſions. Vous ſentez bien que pour peu que le contrôleur des finances ait quelque pudeur, il uſe modérément de ce droit ; & quand il en abuſeroit, vu la dépenſe que ces Meſſieurs vous coûtoient, nous y gagnerions encore. On a ſupprimé les regiſtres, qui ne ſervoient qu'à voiler les vols faits à la nation & à les conſacrer d'une maniere pour ainſi dire légitime.

—Et quel eſt votre premier miniſtre ? —Pouvez-vous le demander ? Le roi lui-même. Eſt-ce que la royauté ſe communique (*k*) ? Le guerrier, le juge, le négociant

---

(*k*) L'hiſtoire générale des guerres pourroit être intitulée : *Hiſtoire des paſſions particulieres des miniſtres.* Tel, par ſes négociations inſidieuſes, ſouleve un empire éloigné & tranquille, qui n'agit que pour venger un amour propre légérement offenſé.

n'ont donc qu'à agir par leurs repréſentans. En cas de maladie ou de voyage, ou dans quelques opérations particulieres, ſi le monarque charge quelqu'un de l'accompliſſement de ſes ordres, ce ne peut être que ſon ami (*l*). Il n'y a que ce ſentiment qui

---

(*l*) Les Rois ont toujours de la répugnance à faire un premier miniſtre ; mais, quand la nature forme un de ces rares mortels, nés pour commander, il prend ſa place auprès du trône, & Richelieu devient le ſurintendant de la royauté.

La France dut ſa grandeur à cet homme de génie, & depuis il a manqué, peut-être, à la France une tête de cette force & de cette étendue.

Il n'y a rien peut-être de plus dangereux que ces départemens indépendans les uns des autres, qui forment autant de ſouverainetés ſéparées. Cette adminiſtration particuliere a ſon deſpotiſme propre, d'autant plus dangereux, qu'il eſt ſourd, voilé & opiniâtre.

Ces autorités partielles troublent plus ou moins le gouvernement général, & l'on ſent qu'on a beſoin d'une main puiſſante qui ſe charge de l'adminiſtration, & qui réuniſſe, pour ainſi dire,

puiſſe obliger un homme à ſe charger volontairement d'un tel fardeau ; & notre

---

toutes les pieces du gouvernement ſous un premier reſſort, un reſſort unique.

La multiplicité des affaires, dira-t-on, nuit à ce principe moteur, mais l'homme d'état ſait ſimplifier les choſes que l'eſprit vulgaire embrouille. Avec de l'ordre on triple la valeur du tems, & un coup-d'œil ſupérieur dénoue les affaires, c'eſt-à-dire les termine. Les grands hommes ne commencent jamais une choſe qu'ils n'en ayent fini une autre.

On demandoit à un homme de lettres : comment avez-vous fait tant d'ouvrages ? *c'eſt que je fais tirer la barre*, répondit-il. Qui ne ſait pas finir un ouvrage avant d'en entreprendre un autre, vécût-il mille ans, ne fera rien de grand.

En élevant ſes idées à une certaine hauteur, l'homme en place appercevra ſous un jour véritable la ſociété & ſes rapports : il s'éloignera avec indignation de l'eſprit du ſiecle qui tend malheureuſement plus que jamais à l'égoïſme, à cet égoïſme deſſéchant qui fait mourir les projets les plus ſalutaires & éteint la flamme ſacrée du patriotiſme, mot qui ne porte preſque plus d'idée à l'imagination de ces hommes corrompus, de ces hommes qui ne voient dans les fonctions du

eſtime lui donne ſeule cette puiſſance momentanée. Récompenſé, animé par l'amitié, il ſait, comme les Sully & les d'Amboiſe, dire la vérité à ſon maître, & pour mieux le ſervir, l'irriter quelquefois. Il combat ſes paſſions. Il chérit en lui l'homme autant qu'il a à cœur la gloire du monarque (*m*) :

---

gouvernement que le ſalaire & jamais la gloire.

Il faut reſſuſciter dans nos écrits le tableau des grands hommes voués conſtamment à la patrie, & les environner de nos hommages pour inſpirer à nos miniſtres la même émulation. Malheur à l'homme en place, qui, dans le ſilence de la réflexion, n'aura point travaillé l'intérieur de ſon être, pour en faire une eſpece de ſanctuaire où doivent réſider les images & les penſées utiles à ſon ſiecle ; malheur à lui, ſi la morale ne lui paroît pas auſſi précieuſe que la ſcience politique, s'il les ſépare & s'il les déſunit.

C'eſt la morale qui nous rapproche de nos ſemblables, qui nous identifie avec eux.

(*m*) La fidélité n'eſt pas cet attachement ſervile aux volontés d'un autre. On lui donne pour ſymbole un chien qui ſuit par-tout, flatte à chaque inſtant, & court aveuglément à tous les ordres d'un maître injuſte ou barbare. Je crois que la

en partageant ſes travaux, il partage la vénération de la patrie, l'héritage le plus honorable, ſans doute, qu'il puiſſe laiſſer à ſes deſcendans, & le ſeul dont il ſoit jaloux.

—En vous parlant des impôts, j'ai oublié de vous demander ſi vous avez toujours parmi vous de ces loteries périodiques où, de mon tems, le pauvre peuple mettoit tout ſon argent? —Non, certes, nous n'abuſons point ainſi de l'eſpérance crédule des hommes. Nous ne levons pas ſur la partie indigente des citoyens un impôt auſſi cruellement ingénieux. Le miſérable qui, fatigué du préſent, ne pouvoit vivre que dans l'avenir, portoit le prix de ſes ſueurs & de ſes veilles dans cette roue fatale d'où il attendoit toujours que la fortune devoit ſortir. La main de cette cruelle déeſſe trompoit chaque fois ſa miſere. Le déſir vif du

---

vraie fidélité eſt une exacte obſervance des loix de la raiſon & de la juſtice, plutôt qu'un ſervile eſclavage. Que Sully paroît fidele quand il déchire la promeſſe de mariage qu'avoit fait Henri IV!

bien-être l'empêchoit de raiſonner, & quoique la friponnerie fût palpable, comme le cœur eſt mort à la vie avant que de mourir à l'eſpérance, chacun imaginoit devoir être à la fin traité en favori. C'étoit l'épargne du peuple indigent qui avoit bâti ces ſuperbes édifices où il venoit mendier ſa vie. Le luxe des autels étoit ſon ouvrage : à peine y étoit-il admis. Toujours étranger ; toujours repouſſé, le pauvre ne pouvoit s'aſſeoir ſur cette même pierre qu'il avoit fait tailler : des prêtres richement gagés habitoient l'arche qui devoit, du moins dans l'équité, lui appartenir & lui ſervir d'aſyle (*n*).

(*n*) Les nations commencent & finiſſent par l'indigence : elle accompagne leur berceau, elle les attend à leur décadence.

La foule des néceſſiteux amene imperceptiblement la plupart des déſordres que l'on attribue à d'autres cauſes. La ſource des révolutions eſt cachée dans cet ulcere preſqu'incurable qu'on appelle la mendicité, & qui afflige aujourd'hui plus ou moins les plus beaux empires de l'Europe. La France eſt peut-être le pays de la

CHAPITRE XLII.

Du Commerce.

IL me ſemble par ce que vous m'avez dit; que les François n'ont plus de colonies dans

---

terre, où le plus grand nombre d'hommes manquent des objets de premiere néceſſité. Que de pauvres dans un ſi riche royaume! & qui ne ſent que ceux qui ſont preſſés par la faim & la néceſſité, ne peuvent qu'être en tout tems de dangereux citoyens.

Point de vertus dans la miſere; elle conſeille trop la baſſeſſe & le vice: on a voulu réprimer violemment la mendicité; on n'a fait que mettre à mort une foule de victimes.

La rotation du corps politique écraſe un grand nombre d'individus: les richeſſes qui chaque jour ſe concentrent dans les mains qui tiennent déja l'or, font de nouveaux pauvres. Il ſeroit tems de remédier à ce déſaſtre, en veillant au prix des denrées de premiere néceſſité: car le journalier, l'artiſan, le manœuvre ſont toujours à la veille de mendier leur pain, & enſuite com-

le nouveau monde, & que chaque partie de l'Amérique forme un royaume ſéparé, quoique réuni ſous un même eſprit de légiſlation ? —Nous ſerions bien extravagans de vouloir porter nos chers compatriotes à deux mille lieues de nous. Pourquoi nous ſéparer ainſi de nos freres ? Notre climat vaut bien celui de l'Amérique. Toutes les productions néceſſaires y ſont communes, & de nature excellente. Les colonies étoient à la France ce qu'une maiſon de campagne étoit à un particulier : la maiſon des champs ruinoit tôt ou tard celle de la ville.

---

ment celui qui ne connoît que le mal phyſique ſe porteroit-il au bien moral.

L'homme d'état, attentif à ce fléau plus ſourd que la guerre & la peſte, & qui mine les générations actuelles en les faiſant périr dans les inexprimables angoiſſes d'un lent déſeſpoir, attachera au mot *propriété*, ſi cher à la claſſe opulente & inhumaine, un ſens tout différent de celui qu'il doit avoir, ſi la cupidité des riches a corrompu les idées attachées à ce mot, il rectifiera ce que ce ſens pourroit avoir de dangereux.

Nous connoiſſons un commerce ; mais ce n'eſt pas l'échange des choſes ſuperflues. Nous avons ſagement banni trois poiſons phyſiques dont vous faiſiez un perpétuel uſage : le tabac, le café & le thé. Vous mettiez une vilaine poudre dans votre nez, laquelle vous ôtoit la mémoire, à vous autres François qui n'en aviez preſque point. Vous brûliez votre eſtomac avec des liqueurs qui le détruiſoient, en hâtant ſon action. Vos maladies de nerfs, ſi communes, étoient dues à ce lavage efféminé qui emportoit le ſuc nourricier de la vie animale. Nous ne pratiquons plus que le commerce intérieur, & nous nous en trouvons bien : fondé principalement ſur l'agriculture, il eſt le diſtributeur des alimens les plus néceſſaires ; il ſatisfait les beſoins de l'homme, & non ſon orgueil.

Perſonne ne rougit de faire valoir ſon champ par lui-même, de porter la culture des terres au plus haut degré de perfection. Le monarque lui-même a pluſieurs arpens qu'il fait cultiver ſous ſes yeux : & l'on ne

connoît point cette claſſe de gens titrés dont l'oiſiveté étoit l'unique emploi.

Le trafic étranger fut le vrai pere de ce luxe deſtructeur, qui produiſit à ſon tour l'épouvantable inégalité des fortunes, & qui fit paſſer dans les mains d'un petit nombre tout l'or de la nation. C'étoit parce qu'une femme devoit porter à ſes oreilles le patrimoine de dix familles, que le payſan opprimé ceſſoit d'être propriétaire, vendoit le champ de ſes peres, & fuyoit en pleurant le ſol où il ne trouvoit plus que la miſere & l'opprobre : car les monſtres inſatiables, qui accumuloient l'or, alloient juſqu'à mépriſer les malheureux qu'ils avoient dépouillés (*a*). Nous avons commencé par

---

(*a*) Je ris de pitié en voyant donner tant de beaux projets de politique ſur l'agriculture & la population, tandis que les impôts, plus énormes que jamais, achevent d'enlever au peuple le prix de ſa ſueur, & que les grains ſont augmentés par le monopole de ceux qui ont entre leurs mains tout l'argent du royaume. Faut-il encore crier à ces oreilles ſuperbes & endurcies : Liberté entiere,

détruire ces groſſes compagnies qui abſorboient toutes les fortunes particulieres, anéantiſſoient l'audace généreuſe d'une nation, & portoient un coup auſſi funeſte aux mœurs qu'à l'état.

---

abſolue du commerce & de la navigation, diminution d'impôts ; voilà les ſeuls moyens qui pourront nourrir le peuple & empêcher la plus prompte dépopulation dont nous voyons déja les commencemens. Mais, hélas ! le patriotiſme eſt une vertu de contrebande. L'homme qui ne vit que pour ſoi, qui ne penſe qu'à ſoi, qui ſe tait & détourne les yeux, de peur de frémir, voilà le bon citoyen : on loue même ſa prudence & ſa modération. Pour moi, je ne puis me taire, je dirai ce que j'ai vu : c'eſt dans la plupart des provinces de la France qu'il faut venir pour voir des peuples au comble de l'infortune. Voici en 1770 le troiſieme hiver de ſuite où le pain eſt cher. Dès l'an paſſé la moitié des payſans avoit beſoin de la charité publique, & cet hiver y mettra le comble, parce que ceux qui ont vécu juſques ici en vendant leurs effets, n'ont plus actuellement rien à vendre. Ce pauvre peuple a une patience qui me fait admirer la force des loix & de l'éducation.

Il pouvoit être très-agréable de prendre du chocolat, de ſavourer des épices, de manger du ſucre & des ananas, de boire la crême des Barbades, de vêtir les étoffes brillantes des Indes : mais, en vérité, ces ſenſations étoient-elles aſſez voluptueuſes pour nous fermer les yeux ſur l'aſſemblage des maux inouïs que notre molleſſe éveilleroit dans les deux hémiſpheres ? Vous alliez briſer les nœuds ſacrés du ſang & de la nature ſur la côte de Guinée. Vous armiez le pere contre le fils, & vous prétendiez au nom de chrétiens, au nom d'hommes. Aveugles & barbares ! vous ne l'avez que trop appris par une fatale expérience. La ſoif de l'or, exaltée dans tous les cœurs ; l'avidité, faiſant diſparoître l'aimable modération ; la juſtice & la vertu, miſes au rang des chimeres ; l'avarice pâle, inquiete, ſillonnant les déſerts de l'océan, peuplant de cadavres le vaſte fond des mers ; une race entiere d'hommes vendus, achetés, traités comme les animaux de la plus vile eſpece ; des rois devenus marchands, enſanglantant

le globe pour le drapeau d'un frégate; l'or, enfin, ſortant des mines du Pérou comme un fleuve brûlant, coulant en Europe pour deſſécher par-tout ſur ſon paſſage les racines du bonheur, & après avoir tourmenté, épuiſé la race humaine, aller s'engloutir pour jamais dans les Indes, où la ſuperſtition enfouit d'un côté dans les entrailles de la terre ce que l'avarice en arrache de l'autre avec effort. Voilà le tableau fidelle des avantages que le commerce extérieur a produits au monde (*b*).

(*b*) L'avarice a pris le nom de commerce, elle ne parle que de la communication des deux mondes; mais cette communication eſt nouvelle. Les portes de l'Amérique ne ſont ouvertes que depuis deux ſiecles & demi: le ſyſtême moderne n'a vu que cette correſpondance qui n'entroit pas dans le plan de la nature, puiſqu'elle a ſeparé les deux hémiſpheres par des mers immenſes. Si la nature eût voulu que des peuples éloignés travaillaſſent enſemble, elle leur eût donné une langue univerſelle, afin qu'ils s'entendiſſent. Il paroît que le vœu de la nature eſt que chaque ſociété particuliere forme un monde ſéparé.

Nos

Nos vaiſſeaux ne font plus le tour du globe pour rapporter de la cochenille & de

---

L'idiome d'un peuple oppoſé à celui d'un autre, les mœurs, les manieres non moins diſſemblables, tout démontre que les petites peuplades ſont les corps politiques, véritablement organiſés par la nature, & que les vaſtes royaumes achetent leur grandeur par des calamités ſans nombre. Des maux affreux affligent ces nations ſuperbes, & la corruption les ronge ſous un vêtement magnifique.

Rien de plus grand que les liens de cette chaîne qui va à deux mille lieues chercher des richeſſes nouvelles: mais qu'il a fallu payer cher ces jouiſſances! Une maladie corrodante & juſqu'alors inconnue eſt venue attaquer l'homme dans le moment où il oublie les chagrins de l'exiſtence. Les états n'ont pu ſe paſſer les uns des autres: l'induſtrie d'un peuple a été aſſervie à celle de ſon voiſin: des monarchies qui ſembloient devoir jouir d'un grand pouvoir ſe ſont trouvées ſans puiſſance: les rois même, animés du bien public, n'ont pu ſortir du cercle des impôts. Le ſignal d'une taxe a toujours créé chez ſon voiſin une charge & ainſi réciproquement. L'œil de l'adminiſtration n'a pu embraſſer qu'avec peine la grande famille. La monarchie

l'indigo. Savez-vous quelles ſont nos mines ? quel eſt notre Pérou ? C'eſt le travail &

---

qui tire ſon origine de l'image d'un pere qui gouverne ſa maiſon, convenable à une certaine étendue, eſt devenue giganteſque ; elle n'a pris un air de grandeur que pour mieux voiler la miſere de la nation : le faſte des cours a été le gage de la pauvreté publique : il y avoit autrefois des provinces ſéparées & point de royaumes ; il y a eu des royaumes & plus de provinces, c'eſt-à-dire, qu'elles ont été deſſéchées, & que la vie leur a manqué. Ces ulceres politiques & rongeurs ſe ſont cachés derriere les couronnes ; l'adminiſtration n'a pu étendre ſes ſoins ni porter ſes regards ſur ces parties éloignées, qui n'ayant plus le droit de ſe gouverner elles-mêmes, ont attendu l'ame qui leur manquoit.

Les guerres de commerce ont eu pour but d'augmenter un trafic qui ne peut fleurir que pendant la paix. Les négocians, pour quelques vaiſſeaux interlopes, ont obligé les Rois à rougir de ſang toutes les mers. Un coup de canon, tiré dans un monde, porte ſon exploſion dans l'autre. Des guerres locales devinrent univerſelles, & les Princes modernes eurent quelquefois la phyſionomie de pirates. A leur exemple, les particuliers ſe firent la guerre ; & l'on ne fait encore

l'induſtrie. Tout ce qui ſert à la commodité, à l'aiſance, aux intentions directes de la na-

---

ſi le nom de *flibuſtier* appartient à une troupe d'aſſaſſins ou à un peuple de héros.

La marine marchande commandoit l'exiſtence d'une marine militaire. Ainſi les Souverains trouverent l'art d'aſſeoir la guerre ſur les deux élémens, de la faire regarder comme un état naturel, & leur puiſſance fut double. La marine militaire fut jalouſe de la marine marchande. On vit naître une nouvelle eſpece d'hommes, eſpece amphybie, ſans parens, ſans femmes, ſans patrie; ſuperſtitieux & blaſphémateurs; durs & féroces, courans les mers, mourant du ſcorbut, ayant les flots pour ſépulture.

La machine politique, ſoumiſe à un double mouvement, devint plus compliquée; les affaires générales ou extérieures l'emporterent de beaucoup ſur les affaires proprement nationales; & la politique du cabinet fut, pour ainſi dire, hors de l'état & jamais dans l'état. Cette guerre portée ſur l'un & ſur l'autre élément, ſervit de prétexte à l'augmentation des impôts. L'or monta dans la main des potentats de l'Europe, qui firent le monopole de diverſes branches de commerce. L'inquiſition fiſcale éleva ſa tête hideuſe. Les états portant leur ambition au-deſſus de leurs facultés, tenterent les prêteurs à l'appât

ture, eſt encouragé avec le plus grand ſoin. Tout ce qui tient au faſte, à l'oſtentation,

---

d'un intérêt exhorbitant : l'attrait du gain l'emporta ſur le danger ; les prêteurs accrurent la dette nationale, ſachant très-bien qu'elle ne ſeroit jamais acquittée. Le mot *crédit* fut un pivot du gouvernement, & la maſſe des richeſſes numéraires, circulant en Europe, rendit pauvre tout-à-coup la nombreuſe claſſe des cultivateurs. L'eſprit de calcul s'empara des cours & retrécit les ames. Le miniſtre fut un agioteur perpétuel ; les républiques qui prêterent aux monarchies, ſe trouverent dans leur dépendance, parce que celle-ci pouvoit les ruiner au moindre mécontentement.

Le luxe fut la *divinité* de l'Europe : on lui ſacrifia juſqu'à la vertu, pour obtenir ſes faveurs : on lui offrit ſes capitaux, & l'on fruſtra ſa poſtérité pour accumuler des jouiſſances.

Les manufactures abſorberent les agriculteurs ; & le robuſte payſan quitta le champ qu'il cultivoit, pour énerver ſon corps dans un atelier.

On vit dans les cités une foule d'hommes qui déchargés du ſoin pénible de pourvoir à leurs beſoins, ne ſongerent plus qu'à plaire aux femmes dans le cercle étroit de la ſociété. De-là naquit la race de ces hommes frivoles, dont tout

à la vanité, à ce desir puéril de posséder exclusivement une chose de pure fantaisie, est sévérement proscrit. On jette à la mer ces diamans perfides, ces perles dangereuses, & toutes ces pierres bigarrées qui rendent les cœurs durs comme elles. Vous pensiez être très-ingénieux dans les rafinemens de votre mollesse : mais sachez que vous n'avez donné que dans le superflu, dans l'ombre de la grandeur ; que vous n'étiez pas même voluptueux. Vos inven-

---

le mérite est dans le jargon, qui juge tout sans rien sentir.

D'autres joignirent la bassesse de l'ame à la paresse du corps, mendierent leur subsistance qu'ils auroient pu ne devoir qu'au travail. On vit l'aspect hideux de la nature humaine avilie & dégradée.

Les infernales richesses du Potose changerent le système de l'Europe. La soif de l'or prit la place de la chevalerie ; toutes les idées se tournerent vers l'or ; l'ame perdit son énergie ; la jeunesse abandonna les exercices ; l'éducation devint efféminée ; les vertus chevaleresques disparurent.

tions futiles & miſérables ſe bornoient à la jouiſſance d'un ſeul jour. Vous n'étiez que des enfans amoureux d'objets brillantés, incapables de ſatisfaire à vos vrais beſoins, ignorant l'art d'être heureux, vous tourmentant loin du but, & prenant à chaque pas l'image pour la réalité (*c*).

(*c*) Les économiſtes n'ont-ils pas fait adopter leurs illuſions au gouvernement? Ils lui ont dit, ils lui ont perſuadé de troquer du bled contre de l'or, oubliant que le bled eſt un cinquieme élément, que l'abondance de cette denrée ne peut être qu'avantageuſe, que l'intempérie des ſaiſons amenant la diſette, il faut des greniers d'abondance. Oui, il en faut pour rendre l'abondance fixe & durable, pour aſſurer la vie des citoyens, pour empêcher l'enchériſſement d'une denrée dont dépend la vie de l'homme. Le nom de ces économiſtes, qui ont donné aux monopoleurs le ſignal & les moyens de s'enrichir & d'amener la diſette, doit être flétri dans la poſtérité la plus reculée. Les inſenſés! ils parloient d'un bled ſuperflu au milieu des récoltes incertaines, & ſans avoir ſeulement calculé s'il y avoit une quantité ſuffiſante de bled, ils éloignoient une denrée néceſſaire, comme ſi le retour pouvoit être auſſi

Si nos vaiſſeaux ſortent de nos ports, ils ne promenent point le tonnerre pour ſaiſir,

---

prompt que la ſortie. Leurs déteſtables raiſonnemens mirent la France à deux doigts de la famine.

Et quel mal quand le peuple appaiſeroit ſa faim comme il appaiſe ſa ſoif! Rappelle-t-on l'abondance des grains avec la même facilité qu'on l'éloigne? La vie du peuple doit-elle être précaire? Eſt-il permis de l'échanger contre de l'or? L'invigilance ſur les années de ſtérilité, ſur ce temps malheureux où la terre ſe refuſe à la production des ſemences, n'eſt-elle pas un crime politique? Les manufactures, les travaux publics, les arts & l'induſtrie ne repoſent-ils pas ſur le prix des grains? C'eſt en les faiſant conſommer ſur les lieux mêmes que la population ſera encouragée.

Imitons la fourmi, ayons des magaſins, des approviſionnemens, des greniers publics de conſervation.

Les économiſtes, du moins la plupart, me ſemblent avoir vendu d'une maniere plus ou moins indirecte, leur plume au gouvernement. Que ce ſoit leur faute ou non, ils ont excité en 1770 une commotion funeſte & dangereuſe: il ne falloit plus qu'une circonſtance des élémens pour créer la famine ſur un ſol fertile, au milieu de quarante

ſur la vaſte étendue des eaux, une proie fugitive & qui forme à peine un point per-

---

millions de bras ; & tel étoit le réſultat de leurs brochures. Ce qui étoit démontré ſur leurs papiers, devoit l'être, ſelon eux, pour tous les cultivateurs & les conſommateurs ; mais ceux-ci ne pouvoient attendre la vérification de l'expérience, & c'étoit ſeulement une expérience que tentoient MM. les économiſtes.

Comme il s'agiſſoit de pain & de vingt millions de bouches mangeant trois fois par jour, cette expérience n'étoit pas indifférente comme celle des *ballons aéroſtatiques*. Elle devoit gonfler de nourriture ou affamer le peuple. Hélas ! le pauvre peuple n'a connu ce beau ſyſtême de quelques écrivains, enthouſiaſtes & avides de quelqu'argent, que par la famine. S'il pouvoit connoître leurs noms, il les maudiroit de bon cœur & à juſte titre.

Les économiſtes dont on a payé les pamflets, diront : c'eſt que d'autres que nous ont entrepris de faire pour leur compte le commerce des bleds, & comme ils pouvoient le vendre & l'acheter à un prix à-peu-près arbitraire, ils rejettoient les erreurs & les non-valeurs ſur le peuple, forçant (choſe incroyable ſous le regne économique) l'achat des bleds pourris & des mauvaiſes farines :

ceptible à la vue. L'écho des mers ne porte point au ciel les cris lamentables des furieux inſenſés qui ſe diſputent la vie & le paſſage ſur des plaines immenſes & déſertes. Nous viſitons les nations éloignées : mais au lieu des productions de leurs terres, nous ſaiſiſſons des découvertes plus utiles, dans leur légiſlation, dans leur vie phyſique, dans leurs mœurs. Nos vaiſſeaux ſervent à lier nos connoiſſances aſtronomiques. Plus de trois cents obſervatoires dreſſés ſur notre globe, vont ſaiſir le moindre changement qui arrive dans les cieux. La terre eſt la guerite où la ſen-

---

mais les économiſtes auroient dû calculer & prévoir cet énorme inconvénient. Ils ont donc occaſionné une fermentation dangereuſe, parce qu'ils n'ont pas vu la queſtion ſous toutes ſes faces ; &, d'après leur ſpéculation bornée, peu s'en eſt fallu que le royaume de France ne fût une grande ferme où tous les citoyens pouvoient être regardés comme des domeſtiques à gage, qui ne travailloient que pour le profit de leur maître. Ce n'étoit pas là les intentions des économiſtes, je le ſais, mais l'erreur en matiere politique équivaut à l'ignorance.

tinelle du firmament veille, & ne s'endort jamais. L'aſtronomie eſt devenue une ſcience importante & utile, parce qu'elle publie d'une voix magnifique la gloire du Créateur & la dignité de l'être penſant échappé de ſes mains.... Mais puiſque nous parlons de commerce, n'oublions pas le plus ſingulier qui ſe ſoit jamais fait. Vous devez être fort riche, me dit-on, car dans votre jeuneſſe vous avez dû ſûrement placer votre argent à rente viagere, & ſur-tout en tontine, comme faiſoit la moitié de Paris. C'étoit une choſe bien ingénieuſement imaginée que cette eſpece de loterie, où l'on jouoit à la vie & à la mort, & ces accroiſſemens qui deſcendoient ſur les têtes chauves ? Vous devez avoir de bonnes rentes. On renonçoit à pere, mere, freres, ſœurs, couſins, amis, pour doubler ſon revenu. On faiſoit le roi ſon héritier, & l'on s'endormoit enſuite dans une oiſiveté profonde, en ne vivant que pour ſoi. —Ah ! de quoi me parlez-vous ? Ces triſtes édits qui acheverent de nous corrompre, & qui trancherent des nœuds juſ-

qu'alors reſpectés ; ce raſinement barbare qui conſacra publiquement l'égoïſme, qui iſola les citoyens, qui fit de chacun d'eux un être mort & ſolitaire, n'a fait que m'arracher des larmes ſur le ſort futur de l'état. Je voyois les fortunes particulieres fondre, ſe diſſoudre (*d*), & la maſſe de l'opulence

(*d*) Comment un gouvernement ſage peut-il faire ſortir d'une urne fatale cinq nombres qui dépouillent les citoyens de leur numéraire ? Quel eſt ce monopole qui, ſous le nom de loterie, déſole les états ? Autrefois ce remede dangereux n'étoit employé que pour les maux extraordinaires ; aujourd'hui, on enleve périodiquement la ſubſiſtance des pauvres. On dit pour raiſon que le peuple aime le jeu, & voilà pourquoi il faudroit l'empêcher de jouer. Ce n'eſt pas d'une boîte que l'aiſance doit ſortir, c'eſt du travail. Les peuples ſeront ruinés quand on leur en fournira les moyens. Quelle indécence aux adminiſtrations de jouer un jeu où la fortune eſt de leur côté. Quelle reſſource pour une monarchie qu'un impôt ſemblable. Eſt-ce au vice à faire entrer l'argent dans le tréſor royal ? N'eſt-ce pas un mauvais gouvernement que de frayer le chemin au déſordre public ? On connoît mal l'état lorſqu'on ne

exceſſive s'enfler de leur débris. Mais je ſouffrois encore plus du coup fatal porté aux mœurs. Plus de liens entre les cœurs qui devoient s'aimer. On avoit armé l'intérêt d'un glaive plus tranchant, l'intérêt déja ſi redoutable par lui-même! L'autorité ſouveraine avoit ſoumis les barrieres qu'il n'auroit jamais oſé renverſer par lui-même. —Bon vieillard, reprit mon guide, vous avez bien fait de dormir, car, vous euſſiez vu les rentiers de l'état punis de leur mutuelle imprudence. Depuis, la politique, plus éclairée, n'a point fait de pareilles bévues; elle unit, enrichit les citoyens, au lieu de les ruiner.

---

veut voir que la ville. Vous pouvez calculer la miſere d'une nation par le luxe de la capitale. Plus elle a de faſte & plus elle eſt pauvre. Quoi de plus honteux d'ouvrir la porte aux vices, & de faire jouer les citoyens les uns contre les autres.

CHAPITRE XLIII.

L'Avant-Soupé.

LE ſoleil baiſſoit : mon guide me ſollicita d'entrer dans la maiſon d'un de ſes amis où il devoit ſouper. Je ne me fis pas prier. Je n'avois pas encore vu l'intérieur des maiſons, & ſelon moi, c'eſt ce qu'il y a de plus intéreſſant dans une ville. Lorſque je lis l'hiſtoire, je ſaute bien des pages, mais je cherche toujours très-curieuſement les détails de la vie domeſtique : quand je les tiens une fois, je n'ai pas beſoin de ſavoir le reſte ; je le devine.

D'abord, je ne trouvois plus de ces petits appartemens qui ſemblent des loges de fous, dont les murailles ont à peine ſix pouces d'épaiſſeur, & où on eſt gelé l'hiver & brûlé l'été. C'étoient de grandes ſalles vaſtes, ſonores, où l'on pouvoit ſe promener ; & les toîts munis d'une bonne charpente défioient

les traits piquans de la froidure & les rayons du ſoleil : les maiſons, enfin, ne vieilliſſoient plus avec ceux qui les avoient fait bâtir.

J'entrai dans le ſallon, & je diſtinguai à l'inſtant le maître du logis. Il vint à moi ſans grimace & ſans fadeur (*a*). Sa femme, ſes enfans avoient en ſa préſence une contenance libre, mais reſpectueuſe; & le *Monſieur*, ou le fils de la maiſon, ne commença point par perſiffler ſon pere pour me donner un échantillon de ſon eſprit (*b*) : ſa mere &

(*a*) Que notre politeſſe eſt fauſſe & minutieuſe! que celle dont ſe parent les grands eſt odieuſe & inſultante! C'eſt un maſque plus hideux que le viſage le plus difforme. Toutes ces révérences, ces affectations, ces geſtes outrés ſont inſupportables à l'homme vrai. La brillante fauſſeté de nos manieres eſt plus déteſtable que la groſſiéreté des hommes les plus ruſtiques n'eſt rebutante.

(*b*) Monteſquieu l'a dit : rien ne ſoulage plus les magiſtrats que l'autorité paternelle, preſque mépriſée de nos jours; rien ne dégarnit plus les tribunaux, rien enfin ne répand plus de tran-

même ſa grand'mere n'auroient point applaudi à de telles gentilleſſes (*c*). Ses ſœurs n'étoient point maniérées ni muettes ; elles ſaluerent avec grace, & ſe remirent à leurs occupations, l'oreille au guet ; elles ne regardoient point en deſſous les moindres geſtes que je faiſois : mon grand âge & ma voix caſſée ne les firent pas même ſourire. On ne me fit point de ces vaines ſimagrées, qui ſont le contraire de la vraie politeſſe.

L'appartement de compagnie ne brilloit pas de vingt colifichets fragiles (*d*) ou de

---

quillité dans un état, où les mœurs ſont toujours plus de citoyens que les loix. C'eſt de toutes les puiſſances, celle dont on abuſe le moins, c'eſt la plus ſacrée de toutes les magiſtratures.

Comment s'eſt-il fait qu'un fils aujourd'hui perſiffle ſon pere, & devant le beau monde !

(*c*) Il eſt un libertinage d'eſprit plus dangereux que celui des ſens : c'eſt aujourd'hui le principal vice qui infecte la jeuneſſe de la capitale.

(*d*) Quel miſérable luxe que celui des porcelaines ! Un chat, d'un coup de patte, peut faire un dégât pire que le ravage de vingt arpens de terre.

mauvais goût : point de vernis, point de porcelaines, point de magots, point de triſtes dorures. En récompenſe, une tapiſſerie riante & amie de l'œil, une propreté ſinguliere, quelques eſtampes achevées, compoſoient un ſallon dont le ton de couleur étoit très-gai.

On lia la converſation, mais perſonne ne fit aſſauts d'idées (*e*). Le maudit eſprit, ce

(*e*) La converſation anime le choc des idées, leur donne un jeu nouveau, développe les tréſors de l'entendement, & c'eſt un des plus grands plaiſirs de la vie : c'eſt auſſi celui que je goûte le plus vivement. Mais dans le monde, j'ai remarqué que la converſation, au lieu de fortifier l'ame, de la nourrir, de l'élever, l'affoiblit, l'énerve. On a tout mis en problême. L'eſprit, dont on abuſe, détruit preſque l'évidence des choſes. On rencontre des panégyriſtes des plus énormes abus. On juſtifie tout. On épouſe à ſon inſçu mille idées puériles & étrangeres. On dénature ſon ame par le frottement des opinions diverſes. Il y a, je ne ſais quel poiſon qui s'inſinue, qui monte à la tête, qui offuſque vos idées primitives, qui ſont ordinairement les plus ſaines.

fléau

fléau de mon ſiecle, ne donnoit pas des couleurs menſongeres à ce qui étoit ſi ſimple de ſa nature. L'un ne prit pas juſtement le contrepied de ce que ſoutenoit l'autre : le tout pour briller & ſatisfaire un amour-propre babillard (*f*). Ceux qui parloient avoient des principes, & dans le même quart d'heure ne ſe démentoient pas vingt fois. L'eſprit de cette aſſemblée ne voltigeoit pas comme l'oiſeau ſur la branche ; & ſans être

---

L'avare, l'ambitieux, le libertin, ont une logique ſi ingénieuſe, que vous les haïſſez quelquefois moins après les avoir entendus : chacun prouve, pour ainſi dire, qu'il n'a pas tort. Il faut vîte ſe renfermer dans la ſolitude pour reprendre une haine vigoureuſe contre le vice. Le monde vous familiariſe avec des défauts qu'il préconiſe ; il vous gliſſe ſon eſprit illuſoire. En fréquentant trop les hommes, on devient moins homme, on reçoit d'eux un jour faux qui égare. C'eſt en fermant ſa porte qu'on ſe retrouve, qu'on apperçoit le jour pur de la vérité, qui ne luit point parmi la foule & la multitude.

(*f*) Les arrêts de la pareſſe ſont auſſi injuſtes que ceux de la vanité.

diffus & peſant, il ne paſſoit pas ſans aucune tranſition & ſur le même ton des couches d'une princeſſe à l'hiſtoire d'un noyé.

Les jeunes gens n'affectoient point des manieres enfantines, un langage traînant ou étourdi, un air froidement ſupérieur. Ils ne ſe jettoient point ſur des ſieges, renverſés, la tête haute & le regard inſolent ou ironique (*g*). Je n'entendis aucun propos licentieux ; on ne déclamoit pas triſtement, longuement, peſamment, contre ces vérités conſolantes qui ſont l'appui & le charme des ames ſenſibles (*h*). Les femmes n'avoient plus ce ton tour-à-tour impératif & langoureux.

(*g*) Un joli homme en France doit être mince, fluet, & n'avoir pas douze onces de chair ſur les os ; il doit avoir auſſi une poitrine foible, une ſanté équivoque. Un homme fort & bien nourri paroît hideux. Il n'appartient qu'aux Suiſſes & aux cochers d'avoir une haute ſtature & une radieuſe ſanté.

(*h*) Le pyrroniſme ſuppoſe quelquefois plus de préjugés qu'un penchant naturel à recevoir les apparences de la vérité.

Décentes, réſervées, modeſtes, occupées d'un travail léger & commode, l'oiſiveté n'étoit pas en recommandation parmi elles : elles ne coupoient pas la journée par la moitié pour ne rien faire le ſoir. Je fus extrêmement ſatisfait d'elles, car elles ne m'offrirent point un jeu de cartes : cet inſipide amuſement, inventé pour occuper un monarque imbécille, & conſtamment cher à la troupe nombreuſe des ſots qui, avec ſon ſecours, cachent leur profonde inſuffiſance, avoit diſparu de chez un peuple qui ſavoit trop embellir les inſtans de la vie pour tuer le tems d'une maniere auſſi triſte, auſſi faſtidieuſe. Je ne vis point de ces tables vertes qui ſont une arêne où l'on s'égorge impitoyablement. L'avarice ne venoit pas fatiguer ces honnêtes citoyens juſques dans les momens conſacrés au loiſir. Ils ne ſe faiſoient pas un tourment de ce qui ne doit être qu'un ſimple délaſſement (*i*). S'ils jouoient,

(*i*) Je redoute l'approche de l'hiver, non à cauſe de l'âpreté de la ſaiſon, mais parce qu'il

c'étoit aux dames, aux échecs, à ces jeux antiques & profonds, qui offrent à la penſée une foule de combinaiſons infinies & variées : ils avoient encore d'autres jeux qu'on pouvoit appeller des recréations mathématiques, avec leſquelles les enfans mêmes étoient familiariſés.

Je m'apperçus que chacun ſuivoit ſon goût, ſans que perſonne y prêtât trop d'attention. Point de ces eſpions femelles, qui ſe vengent par l'épiloguerie de la mauvaiſe humeur qui les ronge, & qu'elles doivent tant à leur laideur qu'à leur propre ſottiſe. L'un converſoit, celui-ci déployoit des eſ-

---

ramene la triſte fureur du jeu. Cette ſaiſon eſt la plus fatale aux mœurs, & la plus inſupportable au philoſophe. C'eſt alors que naiſſent ces bruyantes & inſipides aſſemblées où toutes les paſſions futiles excercent leur ridicule empire. Le goût de la frivolité dicte les arrêts de la mode. Tous les hommes, métamorphoſés en eſclaves efféminés, ſont ſubordonnés aux caprices des femmes, ſans avoir pour elles ni paſſion ni eſtime.

tampes, examinoit des tableaux, tel autre liſoit dans un coin. On ne formoit point un cercle pour ſe communiquer un bâillement qui paſſoit à la ronde. Dans la ſalle voiſine on entendoit un concert. C'étoient des flûtes douces mariées au ſon de la voix. L'aigre clavecin, le monotone violon le cédoit à l'organe enchanteur d'une belle femme. Quel inſtrument a plus de pouvoir ſur les cœurs! Cependant l'*harmonica* perfectionnée ſembloit le lui diſputer. Elle donnoit les ſons les plus pleins, les plus purs, les plus mélodieux qui puiſſent flatter l'oreille. C'étoit une muſique raviſſante & céleſte, qui ne reſſembloit en rien au charivari de nos opéras, où l'homme de goût, où l'homme ſenſible cherche la conſonnance de l'unité, & ne la rencontre jamais.

J'étois enchanté. On ne demeuroit pas continuellement aſſis, cloués en la même poſture dans des fauteuils, & toujours obligés de ſoutenir une converſation éternelle ſur des riens pour leſquels on ſe livroit de

graves diſputes (*k*). Les perſonnages les plus phyſiques qui ſoient au monde, les femmes ne métaphyſiquoient pas à tout propos ; & ſi elles parloient de vers, de tragédies, d'auteurs, c'étoit en avouant que les arts qui tiennent au génie (quel que ſoit leur eſprit) ſont fort au-deſſus d'elles (*l*).

On me pria de paſſer dans un ſallon voiſin pour y ſouper. Tout étonné je regardai à la pendule : il n'étoit que ſept heures. » Venez, me dit le maître de la maiſon en me prenant par la main, nous ne paſſons pas la nuit à la lueur échauffante des bougies. Nous trouvons le ſoleil ſi beau, que chacun de nous ſe fait un plaiſir de le voir dardant ſes premiers feux ſur l'horiſon.

(*k*) Dans les converſations ordinaires on éprouve deux ſortes d'accidens également fâcheux ; n'avoir rien à dire & être forcé de parler, ou avoir quelque choſe à dire quand la converſation eſt finie.

(*l*) Les femmes ne penſent jamais fortement que d'après les leçons d'un amant favoriſé : & que d'hommes qui ſont femmes !

Nous ne nous couchons pas l'eſtomac chargé, afin d'avoir un ſommeil laborieux, coupé de rêves bizarres. Nous veillons ſur notre ſanté, parce que la gaieté de l'ame en dépend (*m*). Pour ſe lever matin, il faut ſe coucher de bonne heure; & de plus, nous aimons les ſonges légers & gracieux (*n*) ».

(*m*) La ſanté eſt au bonheur ce que la roſée eſt aux fruits de la terre.

(*n*) Heureux celui qui ſait goûter le ſentiment de la ſanté, cette paiſible aſſiette du corps, cet équilibre, ce mêlange parfait des humeurs, cette heureuſe diſpoſition des organes qui entretient leur force & leur ſoupleſſe. Cette ſanté entiere, complette, eſt une grande volupté. Elle n'eſt pas ſenſuelle, d'accord : mais comme elle ſurpaſſe ſeule toutes les autres voluptés ! Elle donne à l'ame ce contentement, ce calme intime & délectable qui fait chérir l'exiſtence, admirer le ſpectacle de la nature, & rendre graces à l'auteur de la vie. N'être point malade, cela ſeul eſt un doux plaiſir ! J'appellerois volontiers philoſophe, celui qui, connoiſſant les dangers des excès & les avantages de la modération, ſauroit réfréner ſes appétits & jouir ſans douleur : ô quel ſecret !

Il se fit un moment de silence. Le pere de famille bénit les mets qui couvroient la table. Cette coutume auguste & sainte s'étoit renouvellée, & je la crois importante, parce qu'elle rappelle sans cesse la reconnoissance que nous devons au Dieu qui fait croître les légumes. Je songeois plus à examiner la table qu'à manger. Je ne parlerai point de l'éclat & de la propreté. Les domestiques étoient au bout de la table & mangeoient avec leurs maîtres : ils les en aimoient davantage ; ils recevoient en leur société des leçons d'honnêteté qui fructifioient dans leur cœur ; ils s'instruisoient des bonnes choses qu'on y disoit : aussi n'étoient-ils pas insolens & grossiers, parce qu'ils n'étoient plus avilis. La liberté, la gaieté, une familiarité décente dilatoit les ames & embellissoit le front de chaque convive. Chacun se servoit & avoit sa portion vis-à-vis de soi. On ne gênoit point son compagnon ; on ne convoitoit point inutilement un plat éloigné. Celui-là eut passé pour gourmand qui auroit été au-delà de sa portion : elle étoit suffi-

ſante. Pluſieurs perſonnes mangent extrêmement, plutôt par pure habitude que par un beſoin réel (*o*). On avoit ſu prévenir ce défaut ſans recourir à une loi ſomptuaire.

(*o*) L'anatomie démontre que les organes de nos plaiſirs ſont tous parſemés de petites éminences pyramidales ; moins elles ſont émouſſées par l'uſage fréquent des ſenſations, plus elles ſont ſenſibles, élaſtiques, promptes à ſe réparer. La nature, mere attentive & tendre, les a conſtruites de façon qu'elles conſervent encore de leur reſſort dans un âge avancé, lorſqu'on n'a pas détruit cette fineſſe requiſe, ce doux velouté qui les acompagne. Il ne tiendroit donc qu'à l'homme de ſe ménager des plaiſirs pour tous les âges. Mais que fait l'intempérant ? Il dénature cette organiſation précieuſe ; il flétrit ce tact délicieux, il le rend obtus & dur : d'être preſque céleſte & dévoué à des voluptés qui n'appartiennent qu'à lui, il ſe rabaiſſe au rang d'automate douloureux. Eh! quel animal, en fait de jouiſſances, a été plus favoriſé que l'homme? Quel autre que lui admire le firmament & tout grand ſpectacle, diſtingue le coloris & la forme agréable des corps, ſent les fleurs, reſpire les parfums, connoît les différentes inflexions

Tous les mets dont je goûtois n'avoient preſque point d'aſſaiſonnement, & je n'en fus pas fâché ; je leur reconnus une ſaveur, un ſel qui étoit celui que leur donna la nature, & qui me parut délicieux. Je ne trouvai point de ces alimens rafinés qui ont paſſé par les mains de pluſieurs teinturiers ; de ces ragoûts, de ces jus, de ces coulis, de ces ſucs échauffans qui, raréfiés dans de petits plats fort coûteux, hâtoient la deſtruction de l'eſpece animale, en même tems qu'ils brûloient les entrailles humaines. Ce peuple n'étoit pas un peuple carnaſſier, qui ſe ruinoit pour la table & dévoroit plus que la magnificence de la nature ne pouvoit produire avec toutes ſes facultés génératives.

---

de la voix, s'émeut au ſon de la muſique, eſt profondément touché des moindres nuances de la poéſie, de l'éloquence, de la peinture, ſuit les calculs de l'algebre & s'enfonce délicieuſement dans les profondeurs de la géométrie, &c. ? Celui qui a dit que l'homme eſt un abrégé de l'univers, a dit une grande & belle choſe. L'homme paroît lié à tout ce qui exiſte.

Si tout luxe étoit odieux, celui de la table paroiſſoit un crime révoltant : car ſi un riche abuſant de ſon opulence (*p*) gaſpille les biens nourriciers de la terre, il faut néceſſairement que le pauvre les achete chérement, & de plus, ſe retranche un repas.

Les légumes, les fruits étoient tous de la ſaiſon, & l'on avoit perdu le ſecret de faire croître dans le cœur de l'hiver des ceriſes déteſtables. On n'étoit point jaloux des primeurs, on laiſſoit faire la nature : le palais en étoit plus flatté & l'eſtomac s'en trouvoit mieux. On ſervit au deſſert des fruits excellens ; & l'on but d'un vin vieux : mais point de ces liqueurs colorées, diſtillées à l'eſprit de vin & ſi à la mode dans mon ſiecle. Elles étoient auſſi ſévérement défendues que l'arſénic. On avoit découvert qu'il n'y avoit point de ſenſualité à ſe procurer une mort lente & cruelle.

(*p*) Le mal-honnête homme eſt à coup ſûr celui qu'on qualifie d'honnête homme dans le grand monde.

Le maître de la maiſon me dit en ſouriant : » avouez que voilà un deſſert bien meſquin. Vous ne voyez ni arbres, ni châteaux, ni moulins à vent, ni figures en ſucre (*q*) Cette extravagance prodigue, qui ne produiſoit même aucune ſorte de volupté, étoit jadis celle de grands enfans tombés en démence. Vos magiſtrats, qui devoient donner du moins l'exemple de la frugalité & ne point autoriſer par leur conſentement un luxe inſolent & petit; vos Magiſtrats, dit-on à la rentrée de chaque Parlement, s'extaſioient en peres du peuple à voir ſur une table des marmouſets de ſucre : & jugez de

(*q*) O France ! ô ma patrie ! veux-tu connoître quelle eſt aujourd'hui ta véritable gloire, l'avantage réei que tu as ſur les autres nations ? Ecoute : tu excelles dans ton induſtrie pour les modes ; elles ſont adoptées aux extrêmités du nord, dans toutes les cours d'Allemagne, dans l'intérieur même du ſérail, enfin dans les quatre parties du monde : tes cuiſiniers, tes confiſeurs ſont les premiers de l'univers ; & tes danſeurs donnent le ton à toute l'Europe.

l'émulation des autres états à l'emporter encore ſur des gens de robe. » —Vous n'y êtes pas, lui répondis-je, admirez notre ſavante induſtrie; on a exécuté, de mon tems, ſur une table, large de dix pieds, un opéra avec toutes ſes machines, décorations, acteurs, danſeurs, orcheſtre; tout étoit de ſucre, & les changemens ſe ſont exécutés comme ſur le théâtre du palais royal. Pendant ce tems tout un peuple aſſiégeoit la porte, pour avoir le rare bonheur de jetter un rapide coup d'œil ſur ce ſuperbe deſſert dont il payoit aſſurément tous les frais. Le peuple admiroit la magnificence des princes, & ſe croyoit très-petit devant eux. . . . Chacun ſe prit à rire. On ſe leva table avec gaieté: on rendit grace à Dieu, & perſonne n'eut de vapeurs ni d'indigeſtion.

CHAPITRE XLIV.

Signaux.

L'ART des ſignaux remplaçoit chez ce peuple les poſtes, & épargnoit bien des écritures ; il étoit d'une très-grande utilité dans les affaires de province à province, & de ſouverain à ſouverain.

On dit qu'Alexandre avec une trompette parlante ſe faiſoit entendre de toute ſon armée à la fois, & en étoit compris ; c'étoit là un un beau porte-voix !

Ce peuple ingénieux avoit renouvellé un pareil inſtrument, & même en avoit imaginé un plus parfait encore, lequel portoit le ſon à une diſtance prodigieuſe. C'étoit le bruit du canon qu'on avoit aſſujetti à une orgue volumineuſe qui alloit frapper un écho lointain ; & comme la progreſſion du ſon a un rapport avec la progreſſion de la lumiere, rien n'empêchoit qu'on ne ſe parlât d'une ville à l'autre.

Quand l'homme a frappé un coup audacieux dans un genre, il eſt naturel à l'eſprit humain de reculer les limites de la poſſibilité : la machine aéroſtatique étoit faite pour que le génie inventif ſe déployât en tout ſens.

Le progrès de la navigation étoit dû au même génie ſimplificateur. La perfection de l'architecture navale avoit banni ces groſſes maſſes flottantes (*a*), pour y ſubſtituer des vaiſſeaux plus légers. Le bois de conſtruction étoit le cedre & le cyprès des anciens. Les navigateurs de la Phénicie, avec leurs vaiſſeaux de cedre, avoient fait pluſieurs fois le tour du monde connu (*b*). Ce peu-

(*a*) Un artiſte, en liſant la bible, avoit imaginé, que pour faire un navire indeſtructible il falloit prendre pour modele l'*arche de Noé*; on exécuta pieuſement ce deſſein & le bâtiment fit naufrage à la premiere ſortie & ſans miracle.

(*b*) Les Phéniciens avoient établi des colonies à l'entrée de l'océan atlantique & au fond de la mer des Indes. Ils firent le tour de l'Afrique & doublerent le Cap de Bonne-Eſpérance, qui fut enſuite oublié pendant deux mille ans. Ils firen tous ces prodiges ſans notre bouſſole.

ple, par la ſavante diſtribution de la mâture ; avoit ſu tirer le plus grand parti du vent ; & l'on avoit écarté ces ſyſtêmes excluſifs qui circonſcrivent la théorie des vaiſſeaux.

Les voyages de *Cook* (*c*) au pôle auſtral avoient fixé la figure du globe ; & l'on avoit bientôt touché à la découverte du ſecret des longitudes.

L'appareil formidable des vaiſſeaux de guerre à cent vingt pieces de canon, le faſte des Bucentaures avoit diſparu. Cette mâture giganteſque, qui n'étoit point en proportion avec

(*c*) L'infortuné Cook, dont les travaux ont agrandi les limites de la terre, dans un combat obſcur périt de la main d'un ſauvage qui le poignarde par derriere. Il reſte exhumé, & ſa chair a été dévorée. Quelle triſte deſtinée pour ce hardi navigateur, qui fit trois fois le tour du globe, qui paſſa les deux cercles polaires, & qui a trouvé que la croyance d'un continent auſtral & d'un paſſage praticable par le Nord à la mer du Sud devoit être regardé comme une chimere.

C'eſt M. Turgot qui a propoſé le premier d'excepter le capitaine Cook des hoſtilités ; & cette propoſition a retenti dans toute l'Europe.

le corps

le corps de nos vaiſſeaux, avoit fait place à des principes mathématiques dont il étoit réſulté l'examen raiſonné du mouvement des vaiſſeaux & de leur ſillage. Au lieu de cette forêt d'arbres dont on les couronnoit, c'étoit un mobile nouveau qui les faiſoit cingler, parce qu'on avoit ſû eſtimer avec préciſion, l'action du vent ſur les voiles.

Ainſi, en étudiant la conſtruction des trirèmes des anciens, de ces trirèmes qu'on faiſoit paſſer par-deſſus les iſthmes, & l'heureuſe combinaiſon de la force des voiles avec celles des rames étant retrouvée, on maîtriſoit toujours la mer, ſoit dans les calmes, ſoit dans les tempêtes; car il eſt des calmes perfides pendant leſquels un vaiſſeau, embraſé par le ſoleil, ſe décompoſe; mais s'il peut voguer également par les rames & par les voiles, il n'y a plus de danger; on ſauve le navire & l'équipage.

Ajoutez que dans les navigations périlleuſes, au travers de mers inconnues, ſi des courans portent un vaiſſeau contre des pointes de rocher qui menacent de l'entr'ouvrir,

le travail de la part des rameurs le dégage incontinent, & il échappe avec la légéreté d'une trirème du Peloponneſe.

A l'exemple des Phéniciens, ces navigateurs étoient maîtres du vent par leurs voiles, & de la mer par leurs rames; ils avoient varié les formes de leurs navires ſelon leur deſtination: enfin la marine de ce peuple étoit infiniment ſupérieure à la nôtre; car nous avions trop mépriſé les anciens, faute d'avoir ſu étudier leur architecture navale.

Le navire de courſe étoit le vaiſſeau par excellence; le génie des artiſtes ſembloit s'être déployé à augmenter ſa légéreté; ces bâtimens, grace à leurs carenes plates, ſe tranſportoient avec des rouleaux par-deſſus des iſthmes. Par ce moyen des pilotes adroits paſſoient des régions voiſines du pôle à la zone torride.

Combien de fois nos chefs d'eſcadre n'ont-ils pas regretté de n'avoir pas à leurs ordres un genre de vaiſſeaux ſi légers, qu'ils paſſaſſent devant une flotte ennemie, ſans qu'elle

pût les atteindre ; mais nos conſtructeurs n'avoient point lu les anciens, & attachés à la routine, (mere féconde des erreurs) ils avoient rejetté ces innovations heureuſes qui donnent à l'art tout ſon développement (*d*).

(*d*) Tout ce qui rapproche les nations, doit tourner au profit du genre humain. La navigation ne fait connoître que les peuples riverains ; le manque de grandes routes dans pluſieurs contrées du globe empêche la communication néceſſaire. Voici que l'homme s'eſt ouvert une route à travers un élément impraticable juſqu'à nos jours. Un navire aîlé nous portera dans les airs. Bientôt les nations ne feront pas plus ſéparées par les déſerts & par les montagnes, qu'elles ne le ſont depuis l'expédition des Argonautes par les fleuves & par les mers.

CHAPITRE XLV.

Chriſtianiſme.

L'ESPRIT du Chriſtianiſme ordonne, je crois, de regarder comme freres tous les hommes, ſous quelques gouvernemens qu'ils vivent, & quelque culte qu'ils profeſſent.

Les Chrétiens de toutes les communions avoient quitté les bannieres de Pierre, de Luther & de Calvin, pour ſe réunir ſous l'étendard *de Chriſt ;* ils n'avoient plus déſormais qu'un ſymbole, qu'un culte & qu'une égliſe. Un digne chef de l'égliſe romaine avoit opéré le rapprochement deſiré de toutes les ſectes chrétiennes. Eh! quel ſpectacle que celui de toutes les nations, adreſſant dans la même langue les même hymnes à l'Etre Suprême (*a*)!

(*a*) L'eſprit humain demande à être guéri inſenſiblement de ſes erreurs ; mais c'eſt l'opinion qui doit combattre l'opinion.

CHAPITRE XLVI.

Théocratie.

TOUS les gouvernemens religieux avoient disparu de dessus la terre, comme les gou-

---

Quelles sont les idées qu'il faut sur-tout ménager & qui demandent un génie circonspect ? ce sont les idées religieuses. Il n'y a rien de plus précieux à l'homme que sa religion ; il regarde le droit de la professer comme le premier de tous. Sa croyance qui lui est chere est un bien qui lui appartient. Il est quelquefois plus cruel de le troubler dans cette propriété, que de lui ravir son propre héritage. On l'a vu immoler ses propriétés les plus nécessaires pour le maintien de sa religion.

Il faut donc respecter la religion de chaque homme dès qu'elle n'est ni turbulente, ni persécutrice. On peut la placer au rang des autres biens ; ainsi le ridicule que l'on veut répandre sur des rits & des cérémonies, auxquels un grand nombre d'hommes se complaît, est une injure faite à leurs personnes, & les proclamateurs de

vernemens deſpotiques. Et là-deſſus, un vieillard m'entretint en ces termes.

Le Théocrate domine l'homme entier;

---

la liberté doivent regarder comme un attentat tout ce qui gêne la liberté humaine.

La religion s'épurera d'elle-même par le progrès de la philoſophie, & l'on voit en effet la ſuperſtition s'éloigner de jour en jour. Si l'on vouloit frapper celle-ci d'une maniere trop violente, on riſqueroit de bleſſer du même trait la morale qui la tient étroitement embraſſée. Il faut attendre qu'elle ſe ſépare, & c'eſt ici qu'il faut trembler; car en voulant guérir, on peut tuer; & qui ne ſera pas circonſpect, lorſqu'il s'agit d'ôter à l'homme la portion la plus précieuſe de ſon exiſtence?

L'homme s'attache avec fureur en fait de religion, à ce qu'on lui interdit; la perſécution fait les martyrs, les martyrs engendrent les ſectes; & voilà l'imagination des hommes exaltée pour des ſiecles.

La guerre civile s'embraſe plus pour des opinions chimériques, que pour repouſſer le joug des impôts. Elle défend mieux les droits de la ſuperſtition que les droits de l'homme. La ſuperſtition lui paroît plus chere que tout le reſte;

il veut ſoumettre tous ſes ſujets à ſes opinions ; il croit avoir une ſageſſe & une vertu particuliere.

Les ſentimens religieux une fois établis au milieu d'un peuple, ont une force ſu-

---

mais l'Impératrice de Ruſſie a dit un mot admirable : *il n'y a plus de ſecte dans un état dès que l'œil du Souverain ceſſe de l'appercevoir.*

Voilà ce que ne ſavoit pas la partie qui gouvernoit, lors de la révocation de l'édit de Nantes. On avoit oublié tous les principes de la raiſon & de l'expérience ; on ne devroit pas même ſe vanter d'avoir de la piété. La religion ſe félicitoit d'un triomphe imaginaire, & le royaume étoit ruiné. Les maux qui ont ſuivi ce fatal édit, ſont incalculables.

L'homme d'état ſait aujourd'hui que la vraie piété, tendre & compatiſſante, ne renonce point à ſon touchant caractere pour ſe repaître des cris du déſeſpoir ou des plaintes d'une conſcience que l'on violente. Elle reſpecte trop la religion pour l'entourer de bourreaux, pour imprimer à un culte fondé ſur la perſuaſion, les horribles profanations de la force & de la fureur. La religion perd de ſon empreinte ſacrée dès qu'elle adopte les paſſions turbulentes & vexatoires.

périeure à celle de tous les autres ſentimens publics. Les peuples féroces, abrutis & aſſervis, ſont ordinairement les plus fanatiques.

Le deſpotiſme religieux s'eſt établi chez les Tartares, les Péruviens & les Japonois. Cela ſe fit dans le temps où ces peuples étoient le plus ſoumis au joug de l'ignorance. Pluſieurs Princes ont voulu réunir l'empire & le ſacerdoce dans la même perſonne. Le diadême uni à la tiare, donne au ſouverain la puiſſance la plus étendue.

De-là l'intolérance univerſelle. Voyez le zele des Arabes, échauffé par celui de Mahomet. Rien de plus terrible que la réunion des deux puiſſances dans la même perſonne. C'eſt pourquoi on voit tant d'exemples de fureurs & d'atrocités dans l'hiſtoire de ces deſpotes ſpirituels.

Le culte des Lamas eſt fondé ſur l'ignorance des Tartares. Quand on a pu perſuader à un peuple de croire un homme immortel, le ſouverain s'éleve juſqu'au grade de divinité vivante. Le prêtre irrité & le deſpote orgueilleux ſe confondent dans la même

perſonne. Comme les hérétiques ſont toujours traités alors ſur le pied de rébelles, ils ſe battent en déſeſpérés.

Le gouvernement eccléſiaſtique avoit pris pour modele la forme de l'Empire Romain; les idées religieuſes ont l'apparence la plus impoſante; un édifice religieux ne s'écroule que par ſa grandeur énorme.

La monarchie religieuſe eſt la plus dangereuſe de toutes, mais elle eſt ordinairement troublée. Les hommes paſſent d'une obéiſſance aveugle à une déſobéiſſance ſemblable.

Tous les ſiecles & tous les peuples ne ſont pas également ſuſceptibles du gouvernement religieux. L'ordre des Jéſuites ayant voulu copier la conduite des Papes, donna à leur général un office qui reſſembloit aſſez à celui des préfets du prétoire dans le bas empire.

La police religieuſe que cet ordre a établi dans le Paraguai, n'eſt qu'un échantillon de ce que *la Societé* avoit deſſein d'introduire par-tout. L'entrepriſe n'ayant pas réuſſi en Europe & à la Chine, elle eut ſeulement du

ſuccès en Amérique; ainſi les Jéſuites voulurent joindre l'autorité temporelle à la ſpirituelle. La multitude & la variété de leurs voies détournées, firent ſouvent qu'ils s'égarerent dans le labyrinthe de leur politique, & l'on coupa le fil de leurs intrigues avant qu'ils puſſent les conduire à leur fin.

Point de deſpotiſme plus outré que le deſpotiſme religieux; l'intolérance gâte la légiſlation. Ecoutez le deſpote religieux; dès qu'on s'éloigne de ſes opinions, on commet à ſon ſens un acte d'impiété & de ſacrilege. On eſt rebelle dès qu'on n'eſt plus croyant.

Le grand reſſort du gouvernement religieux eſt d'éloigner tout homme qui penſe, de flétrir & de rendre ſuſpect tout ce qui reſpire l'eſprit de recherche. C'eſt donc l'union la plus terrible que celle du pouvoir eccléſiaſtique & du pouvoir militaire; il ne reſte parmi nous aucune trace de cet empire, le plus abſolu dont un mortel puiſſe être vêtu: l'hiſtoire de Philippe II, toujours

préſente à notre eſprit, ſera notre ſauvegarde perpétuelle (*a*).

CHAPITRE XLVII.

Science des Langues.

QU'AVEZ-VOUS fait, dis-je à mon voiſin, de l'hébreu, du ſyriaque, du grec, du chaldéen ? —Nous ne perdons pas notre temps, reprit-il, à l'étude de ces langues mortes, & qui n'ont rien de commun avec nos uſages.

La ſcience des langues étend très-peu le cercle des connoiſſances humaines. On conſomme la plus grande partie de ſa vie à ſurcharger la tête de mots, ſans augmenter, que de très-peu, le nombre de ſes idées. Ne vaut-il pas mieux avoir ſept penſées à une ſeule langue, qu'une ſeule penſée en ſept langues ?

(*a*) Voyez la piece intitulée : *Portrait de Philippe ſecond*, 1785.

L'acquiſition des langues abſorbe le tems, & uſe la faculté de penſer. Souvenez-vous de vos érudits ! ils ſavoient le latin, le grec & l'hébreu, & ils ne raiſonnoient pas !

On a déſiré long-tems que le monde ſavant s'en tînt à une ſeule langue pour la communication & le progrès des connoiſſances humaines ; mais cela étoit vraiment impoſſib le, vu la rivalité des nations. L'orgueil de chaque peuple, fondé ſur une égalité de droits, auroit voulu donner la préférence à ſon idiome (*a*).

(*a*) Le projet d'une langue univerſelle, commune à tous les peuples, ſeroit bien déſirable. Imprimer à chaque idée ſon caractere propre & incommunicable feroit diſparoître toute impropriété.

Mais lorſqu'on examine la foule d'idées & de nuances, on en apperçoit l'impoſſibilité ; on pourroit s'entendre ſur quelques objets ; mais les expreſſions du cœur & les termes paſſionnés manqueroient à cette langue ; elle ſeroit ſeche, uniforme & déſagréable. Il faut une aſſociation d'idées pour enfanter une penſée quelconque. Le langage de la vie commune nous inſtruit plus qu'un langage technique.

Auroit-on choiſi une langue morte ? Mais une telle langue eſt fixe & invariable, & n'auroit point eu aſſez de mots pour rendre toutes les idées des arts nouveaux.

Chaque ſcience parmi nous, a ſa langue propre & particuliere. Ainſi les médecins de l'Europe, de votre tems, avoient maintenu conſtamment l'uſage d'écrire en latin, ce qui faiſoit qu'ils écrivoient en général en très-bon latin.

L'allemand eſt aujourd'hui la langue des chymiſtes & naturaliſtes ; l'anglois, la langue des poëtes & des hiſtoriens ; l'italien, la langue des opéras ; l'eſpagnol, celle des hymnes & des odes ; le françois, la langue éternelle des romans, & celle de la politique.

Chaque ſcience ayant ſa langue, celui qui la parle (*b*) eſt néceſſairement doué d'une

---

(*b*) Pourquoi les femmes, ainſi que les hommes, conſacrés à parler en public, manient-ils la parole avec plus de facilité & de graces que les autres ? Ce n'eſt pas qu'ils connoiſſent mieux la propriété des mots & la juſteſſe des expreſ-

plénitude d'expreſſion, & ſi la langue adoptée n'avoit pas aſſez de mots, rien ne nous empêcheroit d'en compoſer conformément à ſon caractere & à ſa terminaiſon. Trop de timidité là-deſſus avoit rendu la vôtre lâche & diffuſe.

Il n'y avoit, direz-vous, qu'une ſeule langue de commerce, connue ſur toute la méditerranée, mais puiſqu'il a été impoſſible de faire entrer en communication d'idée, le Turc, le Ruſſe, l'Italien, l'Allemand & Nous, nous avons attribué du moins telle langue à telle ſcience.

Puis le théatre de chaque peuple, vous en conviendrez, a beſoin d'une langue qui faſſe perpétuellement alluſion aux mœurs, aux arts méchaniques & libéraux du pays.

ſions ; mais c'eſt que l'organe a été plié & aſſoupli par une longue habitude. Si les femmes parlent mieux que les hommes, ſans avoir une grande connoiſſance de la langue, ſans avoir le talent propre à l'arrangement des penſées, c'eſt encore que les mots ſervent mal les eſprits profonds ou méditatifs.

On ſent que toute langue étrangere manqueroit ſouvent de mots très-difficiles à ſuppléer. Une langue étrangere ſera toujours inſuffiſante, parce qu'elle ne rendra pas les mêmes mœurs, le même luxe, les mêmes nuances des ridicules.

Pour exceller dans une langue il faut la travailler toute ſa vie : ainſi ne vaut-il pas mieux étudier avec ſoin ſa langue natale, ou ſa langue ſcientifique, en creuſer toutes les expreſſions, & l'enrichir d'une foule de beautés neuves, que de s'attacher à des langues étrangeres, qu'on ne poſſede jamais qu'imparfaitement ?

CHAPITRE XLVIII.

La grande Loi.

J'ENTENDIS crier & publier au ſon de pluſieurs inſtrumens, un edit national ; il étoit intitulé : *la grande Loi.* Au bout de cent années toute loi civile de Police étoit abolie.

Quoique rien ne ſoit plus captieux que le *préambule* d'un édit, celui-ci me parut droit & ſincere ; & tel étoit l'eſprit qui l'avoit dicté. Je n'en ai retenu que les idées & non les mots ; eſſayons de les rendre.

Ce qui a fait le bien-être de telle génération, eſt devenu une ſource de calamités pour la cinquieme.

Tous les établiſſemens, & les plus ſages dans l'origine, s'uſent par le choc des ſiecles. Le rôle de réformateur eſt pénible, mais c'eſt par excellence le rôle de l'homme d'état.

L'homme d'état qui n'auroit en tête que les maximes d'un gouvernement ancien, feroit, avec beaucoup de vertus, des fautes énormes en politique.

Toutes les loix dans leur origine ont été faites néceſſairement pour le bonheur des hommes ; & le légiſlateur ſans doute eut dans le tems de preſſans motifs pour les publier. Il faut donc diſtinguer celles qui peuvent convenir aujourd'hui au repos de la ſociété, d'avec celles qui ne pourroient que la troubler.

Les

Les loix que le tems a rongées, pour ainſi dire (*a*), & que la vengeance voudroit réveiller quelquefois, portent le ſceau d'une eſpece de réprobation ; car le tems eſt auſſi un ſouverain légiſlateur qui abroge ce qui eſt contraire aux intérêts de l'humanité. Si l'on vouloit reſſuſciter certaines loix antiques, il n'y auroit pas un ſeul homme qui fût à l'abri des pourſuites.

(*a*) Le droit Romain, ce droit étranger, introduit parmi nous, & qui ne nous convenoit pas, ne devroit être regardé que comme un livre, dans lequel on pouvoit puiſer des connoiſſances pour l'adminiſtration de la juſtice. L'inſuffiſance de nos légiſlateurs a adopté ce code étranger ; ſans examen, ſans reſtriction : aujourd'hui encore, privés de loix, les juriſconſultes ont un langage, un raiſonnement à part, & perſonne ne peut plus expliquer, ni défendre ſes droits, en ſe ſervant des lumieres & de la raiſon que Dieu a libéralement accordée à tous les hommes.

Un petit nombre de loix, claires, préciſes, ſuffiroit pour remédier au déſordre ; mais il y a des loix qui ne ſemblent faites que pour montrer l'eſprit aſtucieux du légiſlateur.

Il n'y a que ce qui eſt vraiment grand & utile qui ſurnage : le reſte eſt emporté par le torrent des ſiecles comme des fragmens légers faits pour diſparoître dans l'abîme du néant.

Il eſt donc des loix qui nous ſont devenues étrangeres, & qui le deviennent chaque jour, ſoit par leur rigueur exceſſive, ſoit parce qu'elles ne ſont plus convenables aux mœurs actuelles, ſoit parce qu'elles ont été remplacées par d'autres plus avantageuſes.

Oui, on tueroit une grande partie des citoyens, ſi l'on réveilloit tout-à-coup des loix de ſang, des loix bizarres qui dorment ou dans l'oubli, ou dans le mépris.

Une loi a été publiée dans des tems difficiles ; ces tems ne ſont plus; on n'a point ſongé à l'anéantir. C'eſt la loi, dira-t-on ? Cela ne ſuffit pas, répondra une raiſon philoſophique ; il faut qu'elle ſoit juſte cette loi ; il faut qu'elle ſoit néceſſaire ; il faut ſur-tout qu'elle ſoit vivante, c'eſt-à-

dire, gravée dans la mémoire des citoyens (*b*). La faire sortir toute armée de sa rigueur,

---

(*b*) Le mépris des richesses faisoit d'un Spartiate un homme extraordinaire ; le contraire fait d'un Anglois un homme entreprenant & intrépide. L'un n'étoit point sujet à la corruption ; l'autre vit intacte au milieu d'elle. Tous deux également attachés & à l'excès & à la gloire de la patrie, ils semblent vivre d'alimens contraires & néanmoins profitables, tant l'homme se modifie selon les lieux, les tems, les circonstances ; tant la vertu se manifeste sous plus d'une forme.

Le désintéressement qui éleve l'ame, n'est point une abnégation de soi-même ; mais un sacrifice porté au dépôt commun pour l'intérêt de tous, & qu'affermit l'intérêt particulier.

Lacédémone & Londres ont été florissantes par des principes opposés. Ce sont deux républiques dignes de ce nom : mais que diroit Lycurgue, s'il voyoit la liberté assise sur des monceaux d'or ; il diroit : *elle tombera ;* mais Lacédémone austere, pauvre, belliqueuse est tombée ; & d'une chûte cent fois plus rapide que ne le fût son élevation.

Prodige non moins étonnant ; ce Cromwel que l'on a craint jusqu'ici de qualifier, qui a

de l'enceinte ténébreuſe où elle ſe cachoit, ne ſeroit-ce pas en faire un piege mortel, au lieu d'un phare lumineux?

Quelle ſeroit donc cette autorité incroyable qui commanderoit du milieu d'un ſiecle barbare par l'organe d'un homme décédé, & le plus ſouvent borné, qui commanderoit, dis-je, à un ſiecle tout étincelant de lumiere, & qui voudroit ployer ſon eſprit malgré l'expérience, endurcir ſon cœur malgré le ſentiment, & le forcer malgré la vérité.

Auſſi Monteſquieu, dans la partie la plus précieuſe de *l'Eſprit des Loix*, a montré le vuide & l'inutilité de certaines loix, par amour même de la juſtice; & tel eſt le point de vue vraiment utile de ſon ouvrage. Il a écarté d'une main courageuſe

---

tenu notre jugement indécis, ſe rendit deſpote pour mieux anéantir le deſpotiſme. On le vit enchaîner ſa patrie avec l'idée profonde & vaſte de l'élever malgré elle, & preſqu'à ſon inſu à la gloire & au bonheur de la liberté. Quel nom mérite Cromwel?

les frêles acceſſoires qui aviliſſoient la majeſté du temple, où la juſtice éternelle rend ſes oracles.

Ces loix antiques, & qu'il faut aller chercher dans les ténebres & la pouſſiere des livres, ont été quelquefois réclamées par le fanatiſme & la tyrannie, par la haine, toujours active, ou par cette fantaiſie capricieuſe, qui s'engoue de l'antiquité, & qui voudroit rétablir les principes décédés d'une opinion éteinte; mais l'on reconnoîtra leur phyſionomie effrayante & morte à la maniere dont elles péſeront ſur l'humanité, au dédain qu'elles inſpireront. Où les mœurs ſont douces, les loix multipliées ſont dangereuſes.

C'eſt à l'homme en place qu'il appartient d'abattre ces monumens honteux qui ſubſiſtent encore, parce que le mépris leur a ſauvé l'honneur d'être renverſés. L'homme en place pourra ſe livrer ſans crainte (*c*)

(*c*) Un légiſlateur profond, ſage, attentif à réparer les maux de ſa nation; il n'y a point

à des idées plus raiſonnables & plus douces ; & écouter en ce point *l'eſprit du ſiecle*, qui n'eſt au fond que la voix réunie des contemporains.

N'étoit-ce pas dans les ſiecles antiques un véritable malheur, que ce débordement confus de loix prohibitives. Toutes défendoient, aucune ne permettoit, n'encourageoit, n'exhortoit. Toujours des menaces, toujours des entraves, jamais une douce invitation (*d*).

---

de nom au-deſſus de celui-là ; il n'y a point de gloire comparable à cette gloire. C'eſt alors que l'apothéoſe convient à un mortel ; & quand la foibleſſe humaine lui prodigue le titre de Dieu tutélaire, la reconnoiſſance juſtifie ce titre.

(*d*) Chaque abus exige une attaque différente ; tantôt il faut porter la hâche, ſéparer violemment & détruire d'un ſeul coup l'arbre empoiſonné juſque dans ſes racines ; tantôt il faut ſe contenter de répandre les germes & confier au tems le ſoin de les faire éclore.

Souvenons-nous toujours du mot de Solon : J'ai donné aux Athéniens, non les meilleures loix ; mais les meilleures loix poſſibles pour les Athéniens.

Toutes les loix civiles furent donc abrogées le même jour, & le nouveau code, changé d'après la volonté générale, reprit ſa vigueur pour cent années ſeulement.

Ainſi la légiſlation dépend viſiblement des circonſtances; elle doit être mobile dans tout état qui n'eſt pas abſolument iſolé. Une opinion nouvelle, & qui devient générale; une découverte juſtifie ces changemens: il faut réhabiliter des inſtitutions anciennes; les paſſions violentes, ardentes, impétueuſes doivent recevoir un frein; un projet qui ne reçoit pas une prompte exécution, s'uſe & dépérit: les inconvéniens remplacent les avantages.

Tel projet doit éclater comme un coup de foudre; s'il eſt preſſenti, la foule des méchans intéreſſés aux abus, ſe ſerrent, ſe réuniſſent, forment des complots invincibles. Quoi! la vertu n'aura-t-elle jamais l'audace qui caractériſe le vice? d'où vient qu'elle manque de courage? il en faut pour une révolution. Dès que les idées ſont deſcendues dans les têtes, pourquoi tarde-t-on à frapper le coup régénérateur? Si par des ménagemens timides, ou plutôt coupables, on laiſſe au mal qu'on apperçoit le tems de s'enraciner, tout eſt perdu, dès que l'époque fixée pour le renouvellement eſt paſſée; le flambeau allumé pâlit, s'éteint, & le dernier terme du malheur eſt de croire à l'impoſſibilité du bien.

CHAPITRE XLIX.

Le Profeſſeur d'Hiſtoire Naturelle.

J'ÉCOUTAI un profeſſeur qui développoit une *theſe* ſur la génération. Curieux de connoître les idées que ce peuple pouvoit avoir ſur un myſtere qui étonne & confond toutes nos réflexions, je prêtai une oreille extrêmement attentive. Le profeſſeur éleva la voix & dit :

Auditeurs ! (car il n'y avoit point là de femmes.) le plus incompréhenſible des myſteres, eſt dégagé d'une partie de ſes voiles. C'eſt Spallanzani qui le premier nous a inſtruit ; que ſon nom ſe place honoré dans votre mémoire ! (& il montra reſpectueuſement de la main le buſte de Spallanzani.) Il vous a dit comment vous digeriez, il va vous dire aujourd'hui comment vous êtes venu au monde.

Oyez des merveilles ; qui que vous ſoyez, vous allez être étonnés.

Tous les syſtêmes antécédens ſont briſés, ou plutôt réduits en poudre. Spallanzani a vu ; voyez par ſes yeux. Jamais naturaliſte n'a été plus attentif, plus patient, plus vrai. Il a immolé l'amour-propre pour redire avec ſimplicité, ce que ſon eſprit ſagace avoit découvert à la ſuite des obſervations les plus ſuivies & les mieux liées.

Le myſtere de la génération ſembloit être hors de la portée de l'homme ; parce que l'homme l'examinoit, tantôt avec ſon imagination erronée, tantôt avec des organes imparfaits. Car qui n'a pas forgé un ſyſtême ſur la cauſe de ſon origine ; qui n'a pas été émerveillé de ſa naiſſance ? Le ſavant, l'ignorant, ont également médité ; & les hypotheſes n'ont rien coûté jadis, ni aux Buffons, ni aux Reverends Peres Capucins.

Celui-ci tendant les reſſorts de ſon imagination, faiſoit un rêve poétique dans le facile repos du cabinet. L'autre vouloit communiquer avec les profondeurs de la nature, l'œil armé d'un microſcope. Mais

qu'eſt-ce que l'œil quand il s'arrête à des ſurfaces, quand il prend les premiers objets qu'il apperçoit pour le terme des choſes exiſtantes ?

Si des verres d'optique changent la forme & la grandeur des objets, qui me dira au juſte ce qu'eſt l'œil de l'homme ? L'homme avoit décidé témérairement qu'il n'y a rien d'exiſtant là où il n'y a rien de viſible.

Cette profondeur incalculable qui eſt au-deſſus de ſa tête, & qu'il admet ſans peine, il la nie dans ce qui eſt au-deſſous de lui. La diviſibilité de la matiere l'effraye beaucoup plus que l'immenſité de l'eſpace. Son imagination embraſſe la multitude des corps céleſtes dans un vuide preſque ſans bornes ; mais elle répugne à ſaiſir l'infiniment petit, à deſcendre dans cet autre abîme non moins profond. Au lieu d'accuſer l'impuiſſance de ſon organe, l'homme a toujours mieux aimé immoler ſon intelligence aux étroites limites de la vue.

Son intelligence avoit fait néanmoins un grand pas. Charles Bonnet en méditant

avec toutes les forces de ſa penſée lumineuſe, avoit créé le ſyſtême de la préexiſtence des germes, parce que la raiſon le vouloit, l'ordonnoit ainſi ; mais ce n'étoit là toutefois qu'une hypotheſe environnée des ombres les plus épaiſſes, lorſque Spallanzani parut, & perça les ténebres d'un rayon de pure clarté.

Ce phyſicien, plein de ſagacité, de patience & d'audace, a tourné, a touché ſon ſujet ſous toutes les faces poſſibles. Il nous a fait voir que tout fœtus, ſoit animal, ſoit végétal, étoit un être organiſé, vraiment organiſé, mais en miniature ; qu'il exiſtoit dans ſon enſemble avant ſa naiſſance, c'eſt-à-dire, avant ſon plus grand développement ; qu'il n'étoit alors qu'inviſible & caché à nos regards, ce qui ne l'empêchoit pas d'exiſter dans ſon inconcevable petiteſſe. Car enfin qu'eſt-ce que notre œil ? je le repete, un organe borné auquel la nature a appliqué un verre particulier, un verre illuſoire, un verre de ſa compoſition. C'eſt donc à l'intelligence de la tête hu-

maine, qu'il étoit reſervé d'aller bien au-de-là de ce que notre œil groſſier pouvoit appercevoir, & Haller & Charles Bonnet avoient déja ruiné par leurs raiſonnemens, le trop fameux ſyſtême des moléculesorganiques.

L'intelligence ſeule auroit dû nous faire comprendre qu'un tout unique, & néanmoins ſi compliqué dans le prodigieux rapport de ſes parties; un être qui communique avec tous les points du globe, & des globes céleſtes, ne pouvoit pas être le produit de deux forces ſéparées, ne pouvoit pas dépendre d'une injection ſimultanée; qu'une machine enfin ſi parfaite n'étoit pas l'ouvrage d'un double méchaniſme.

Le métaphyſicien avoit vu dans ſon entendement que le fœtus préexiſtoit, & que l'union fortuite de l'homme & de la femme ne déterminoit pas la création, mais bien le développement d'un tout harmonique. La penſée méditative s'étoit dit à elle-même, comment l'homme avec ſon cœur, ſes arteres, ſes veines, ſes viſceres, ſes muſcles, ſes nerfs, ſes os, ſes ſens, comment une

machine ſi admirable (dans cette multitude de parties, dont aucune ne pourroit être eſſentiellement déplacée,) ſeroit-elle le produit ou le jet de deux mouvemens aveugles ? Le pere & la mere de Newton ont-ils créé véritablement cet être ſi important, qui devoit lier une magnifique ſérie de rapports avec tous les autres êtres de l'univers, & qui devoit faire lire ſur tous les points de la création, le nom ſublime de l'Eternel, qui s'y trouve empreint ?

Spallanzani a vu le premier ce que le métaphyſicien avoit conçu, il a vu le fœtus préexiſtant, il l'a vu dans le ſein des femelles avant leur fécondation. L'homme qui ſe retranchoit dans le pyrroniſme, ou dans la négation, eſt forcé de ſuivre les faits amenés au grand jour, les faits inconteſtables, qui tous atteſtent que les fœtus des corps organiſés, préexiſtent dans la fécondation & préexiſtent dans les femelles.

Ainſi nous exiſtons depuis des milliers d'années. Nous dormions tous dans les flancs de la premiere femme ; nous dormions in-

viſibles dans notre obſcur berceau. L'Etre des êtres & leur légiſlateur a créé, par un ſeul acte de ſa volonté, toutes les générations des êtres organiſés pendant la durée de la planette où ils doivent habiter. Les générations aujourd'hui vivantes, c'eſt-à-dire développées ſur le théâtre du monde, étoient preſſées dans ce que nous appellons une petiteſſe infinie, parce que nous prenons ce que nous ne voyons pas, pour le néant; & il y a cependant pluſieurs mondes ſerrés & renfermés dans le monde que notre œil embraſſe. Ainſi l'a voulu l'éternel architecte.

Si l'imagination eſt accablée de ce ſyſtême, la raiſon ſe fortifie en le méditant; la raiſon l'adopte. Rien n'a coûté au Tout-Puiſſant qui a façonné les germes dans leur petiteſſe incroyable, avec la même main qui a lancé dans le vuide les planettes & les ſoleils. Un être fini ne peut pas être la cauſe de ſa propre exiſtence, il a plu à la Providence éternelle d'organiſer tout-à-coup, toute la ſuite des êtres. Chaque individu a

tous ſes membres, tous ſes organes, tous ſes traits avant qu'il arrive à la lumiere; il a encore la faculté de s'aſſimiler par la nourriture, les élémens qu'il aura élaborés, & de croître par cette aſſimilation.

Nous admettons qu'un enfant qui a un pied & demi de haut, deviendra un être fort, long de ſix pieds, portant la lance au poing, & frappant autour de lui avec un fer maſſif; & nous ne voulons pas que cet être d'un pied & demi, ſortant des abîmes incommenſurables de la nature, ait eu la petite exiſtence qui étonne notre foible imagination.

Elle nous trompe, parce que notre œil nous trompe, parce qu'il nous fait voir l'anéantiſſement ſur les bords de la petiteſſe. Faut-il rejetter une vérité, parce que notre imagination ſe briſe contre un phénomene nouveau? N'a-t-on pas vu dans l'oignon d'hyacinte, la fleur qui devoit orner nos jardins dans quatre ans? La petite graine de l'ormeau ne renferme-t-elle pas néceſſairement, dans ſa coque étroite, cet arbre

immenſe, qui végétera pendant des ſiecles? Son bois, ſon liber, ſon écorce, ſes racines, ſes branches, ſes feuilles, ſes fleurs, ſes graines, ſes vaiſſeaux ſe trouvent comprimés dans la gelée végétale? La ténuité de la lumiere, du ſon, des particules honorantes, la philoſophie corpuſculaire, enfin, ne nous avertit donc pas encore ſuffiſamment qu'il y a d'étranges phénomenes, là où l'organe de la vue ceſſe de nous ſervir?

Créons en idée une femelle giganteſque, dont les flancs arrondis égaleroient en groſſeur un globe, tel que celui de Saturne; alors l'œil de l'imagination appercevant des fœtus qui auroient cent vingt-cinq pieds de long, répugneroit moins, je penſe, à les voir emboîtés les uns dans les autres. Mais quoique nous appercevions diſtinctement la graine ſans laquelle le chêne ne s'éleveroit pas, il nous en coûte d'adopter un ſecond prodige, & nous nous refuſons à conſidérer dans cette graine, le dépôt des arbres fœtus qui doivent ſe développer après le premier. Sa machine eſt organiſée par une loi générale

&

& conforme au plan de l'univers. Le microſcope n'eſt-il pas fait pour nous donner une idée juſte de la profondeur des êtres, & du développement dont ils ſont ſuceptibles.

La nature ſous ſon voile myſtérieux a ſa marche conſtante; ſes loix cachées, confondent & fatiguent notre cecité, mais ſa majeſté occulte n'en exiſte pas moins.

L'Eternel a travaillé l'infiniment petit, comme les globes reſplendiſſans de lumiere. Il a un autre œil que celui dont il a doué ſes créatures. Il a tout formé par un ſeul acte & d'un ſeul jet, il n'y a plus que des développemens. Tel eſt le vrai ſyſtême de la génération dans ſa grandeur & ſa ſimplicité primitive. C'eſt Spallanzani qui a levé ce voile, & qui, au lieu des romans qu'on nous donnoit, a mis ſous nos yeux la démonſtration de ces rares découvertes.

Spallanzani a prouvé que la copulation n'étoit pas néceſſaire pour le développement des fœtus; car après la mort du mâle, la liqueur ſéminale conſerve ſon énergie, & la

même vertu fécondante réſide dans une goute imperceptible.

Enfin par un coup d'audace inoui, depuis l'origine du monde, ce fut Spallanzani qui le premier féconda artificiellement une chienne avec la pointe d'un pinceau affilé. Ne tombe-t-on pas dans le ſilence d'admiration, quand on voit la nature offrir de ſi étonnans phénomenes, que le génie ou l'extravagance n'avoit jamais oſé ſoupçonner ?

Dieu qui gouverne l'univers par des loix durables, ne crée rien de nouveau. Le développement ſucceſſif eſt conforme au plan initial, & acheve de lui imprimer ſon caractere d'unité & de grandeur. Ce n'eſt pas que ces êtres infiniment petits ſoient prodigués à l'infini, non ſans doute ; quoiqu'inviſiblement preſſés, ils ont leur terme, & la femme ſtérile, par exemple, finit la chaîne.

Nous exiſtions donc avant notre naiſſance. Notre être figuroit plus en petit, voilà toute la différence, & ſommes-nous plus grands aujourd'hui, vu l'immenſité de l'eſpace & de la profondeur de tout ce qui

nous environne ? Si notre imagination eſt épouvantée, qu'elle s'humilie, mais qu'elle ne nie point ce qui eſt hors de ſa portée. C'eſt notre œil matériel qui voudroit nous ravir l'exiſtence précédente ; touchons là par la force de la penſée, le *moi* ſubſiſte alors ; du moins formons-nous cette objection : ſçavons-nous ſi les humeurs vitrées qui compoſent notre œil, ne déterminent pas une optique particuliere qui nous donne les apparences dont nous avons beſoin ?

Non ſeulement notre premiere mere nous renfermoit tous, mais encore elle nous nourriſſoit tous. C'eſt une conſéquence néceſſaire, & l'idée de la circulation univerſelle qui deſcend dans les dures entrailles de la terre, ſert à nous éclairer ſur ce phénomene qui ſe trouve intimément lié à celui de l'exiſtence.

La majeſtueuſe profondeur de la nature ne ſauroit s'aſſigner. Car on ne l'enferme point dans un livre, ou dans des conceptions oiſeuſes. Il faut découvrir des faits. Spallanzani a ſuivi ſes expériences ſur les

végétaux. Il a fait voir que la branche de prunier entée ſur l'amandier, donnoit conſtamment des prunes; parce que tous les fœtus des prunes qu'on doit manger ſont matériellement enfermés dans la branche du prunier, & que jamais cette branche ne produira une amande.

Et que devient, (continua le profeſſeur avec un léger ſourire) que devient le monde organique imaginé par Buffon? Il n'en reſte aucune trace, de tous les ſyſtêmes connus, c'étoit le plus extravagant. La métaphyſique l'avoit repouſſé avant qu'on lui eût oppoſé la nature & ſes formules, & cette foule de faits réunis qui mettent dans un jour évident ſon incohérence. Un être admirablement combiné, & dont la retine eſt liée à tous les points de l'univers, étoit compoſé dans ſon admirable économie, de mille pieces de rapport! Cette étrange hypotheſe ne pouvoit que repouſſer, ou affliger la raiſon. Ce ſyſtême malheureux eſt allé rejoindre celui de la formation des planettes non moins bizarre, & non moins follement audacieux.

Inſtruits par la chûte de ces idées pompeuſes & vaines, c'eſt aujourd'hui l'eſprit de patience & d'obſervation qui nous corrige de l'orgueil téméraire, qui nous ôte le deſir inſenſé de vouloir, les mains vuides, être l'architecte du temple de la nature. Spallanzani, ſuivant & interrogeant les phénomenes eſt deſcendu dans ſes laboratoires : il a redit ce qu'il a vu, avec cette ſimplicité de ſtyle, qui n'a beſoin que d'offrir la vérité pour nous ſaiſir d'étonnement, & pour occuper notre penſée en fortifiant ſa clarté naturelle.

Chacun ſalua reſpectueuſement le buſte de Spallanzani, & ſe retira en diſant à voix baſſe, ô *altitudo!*

CHAPITRE L.

Terres incultes.

PAR une loi toujours ſubſiſtante & toujours reſpectée, toute terre inculte appartenoit de droit au premier occupant, qui y enfonçoit la bêche ou la charrue, qui y plantoit un arbre, ou qui la défrichoit ſelon la nature ou la valeur du terrein.

Plus de ces landes que l'ignorance & la pareſſe condamnoient à une éternelle ſtérilité (*a*) : il n'eſt point de rocher que le

(*a*) La propriété du champ, c'eſt ſa culture ; l'eſprit de la loi qui établit la propriété des terres, n'a pu être autre que de payer le travail du cultivateur. Il eſt évident, que la loi n'a jamais pu avoir en vue de donner à des citoyens le droit de rendre inutiles, s'ils le veulent, les terres de l'état, en ne les cultivant pas. Il paroît par-là qu'on doit perdre le droit de propriété qu'on a ſur une terre, quand on la laiſſe tomber en

travail de l'homme ne puiſſe fertiliſer. Les anciens ont repréſenté l'agriculture ſous l'emblême d'une femme robuſte, qui plante un arbriſſeau qu'elle conſidere avec la tendreſſe d'une mere pour ſes enfans. Ainſi toute récolte dépend du degré d'amour que l'on porte à l'objet de la culture.

Un peuple, qui n'a point d'alimens, eſt ſans puiſſance ; s'il ne s'attache pas à la terre, qui contient les germes de toutes les productions ; s'il ne lui demande pas la nourriture & les fruits ; abondât-il en or & en argent, il eſt toujours pauvre.

Les manufactures ne doivent paſſer qu'après l'agriculture. Les denrées ſont une richeſſe ſupérieure à celle des métaux.

Qu'on ouvre les annales du monde, on trouvera que les nations agricoles ſont à la longue victorieuſes. C'eſt à l'adminiſ-

---

friche ; & le propriétaire devroit être tenu d'abandonner au premier occupant les terres qu'il auroit de trop ; car comment oſe-t-on poſſéder plus de champs qu'on n'en peut cultiver ?

tration à corriger ce qu'il y a de défectueux dans le climat (*b*).

Quand votre Colbert a cru par le ſeul

(*b*) Un genre de luxe pernicieux aux campagnes, préjudiciable à l'agriculture, c'eſt l'abus des parcs. Le propriétaire d'une belle terre veut avoir un château, & près de ce château un grand parc ; il compte pour rien les terrains qu'il ravit à l'agriculture ; il fait planter des charmilles & répandre du ſable ſur ces vaſtes champs, qui produiſoient de ſi abondantes récoltes. Le parc, étant toujours attenant au château, ce ſont les meilleures terres, les plus fertiles, celles qui avoient toujours été cultivées avec le plus de ſoin, qu'il condamne à la ſtérilité. Alors le laboureur poſe ſa charrue inutile, pour conduire le rouleau qui unit le gazon & applanit les allées. Au lieu de la faucille, qui coupoit les épis, il prend la ſerpe qui émonde les charmilles. Les valets de la ferme courent à la ville endoſſer quelques livrées, & ne reviennent au village à la ſuite de leur maître que pour y exhaler la corruption phyſique & morale.

La vue d'un grand parc afflige mes regards, & je ne penſe point ſans douleur à la main deſſéchante, qui a rendu ces terres infertiles.

ſecours des manufactures, enrichir un royaume comme la France, il s'eſt trompé ; c'eſt l'agriculture qui fait naître les matieres premieres (*c*). Il faut le travail de l'homme pour faire fleurir l'agriculture.

On a beaucoup parlé de la population ; mais il ne s'agit pas d'une grande foule ; il s'agit du bonheur.

La terre n'eſt qu'un dépôt entre les mains de ſes propriétaires. Tout homme qui a des bras & qui veut les employer, a un droit réel à la ſubſiſtance qu'il peut gagner par ſon travail.

La circulation eſt richeſſe ; & la conſommation des denrées ne s'opere qu'au moyen de la circulation de l'argent.

(*c*) Colbert fabriqua toujours & ne créa jamais ; il éleva l'édifice avant de placer l'échafaud ; le manufacturier abſorba le miniſtre, & le fabriquant l'emporta ſur l'homme d'état ; il fixa trop ſes regards ſur les arts, & ne les arrêta pas aſſez ſur l'agriculture ; un plus habile légiſlateur auroit vu la grandeur de la Monarchie, repoſant ſur la réproduction des matieres premieres.

Les avantages du commerce extérieur ne peuvent être vrais, qu'autant qu'ils ſont réciproques : il faut une concurrence égale pour que l'encouragement ſubſiſte entre tous les divers travaux & les divers produits de l'agriculture & de l'induſtrie.

O peuples, prétendus policés, que vous étiez barbares ; que vous étiez injuſtes ; que vous étiez ignorans ! vous avez voulu ſéparément envahir le commerce, & le commerce n'exiſte que dans une parfaite liberté : comment a-t-on cru pouvoir s'enrichir aux dépens de ſes voiſins ? Car l'un ne peut perdre que l'autre ne perde auſſi. C'eſt lorſque chacun jouira de ſes avantages naturels, que la proſpérité couvrira la terre. Vouloir s'approprier forcément telle richeſſe particuliere, c'eſt être dupe ; c'eſt imiter les ſauvages du Canada qui ſe font entr'eux des guerres cruelles pour ſe diſputer quelques arpens de chaſſe, tandis qu'ils pourroient, en cultivant leur pays, s'aſſurer une nombreuſe ſubſiſtance.

Ainſi, lorſque pour quelques profits de

commerce équivoque, les nations de l'Europe ſe faiſoient des plaies ſanglantes ; elles ſe ruinoient par une jalouſie mal-entendue : car la paix & la liberté du commerce favoriſent ſeules la république générale ; & l'intérêt général d'une nation ne peut être que la collection des intérêts de chaque individu qui la compoſe.

Le commerce extérieur n'eſt donc pas lui-même le grand moyen d'enrichir une nation : car comment définir les richeſſes, ſi ce n'eſt comme aiſance. L'accroiſſement de la population ne doit jamais être le but direct ; qu'il ne reſte aucun homme, aucune terre inutile, & le gouvernement ſera parfait.

Troquer éternellement des denrées pour de l'argent, c'étoit une des grandes folies des nations qui nous ont précédés. Les Eſpagnols & les Portugais, qui poſſédoient les mines d'or & d'argent étoient moins riches que d'autres nations. Comment peut-on forcer les particuliers d'un état à ſe refuſer des jouiſſances pour accumuler de l'argent. La découverte du nouveau-monde, jettant une

prodigieuſe quantité de nouvelles denrées, offertes à nos goûts & à nos beſoins, a exigé depuis, dira-t-on, un plus grand nombre de gages ou de ſignes repréſentatifs de ces richeſſes; ſoit. Mais, pourquoi la Hollande fut-elle plus riche proportionnellement que l'Eſpagne; parce qu'il y avoit plus de travail proportionnellement en Hollande qu'en Eſpagne. Que l'argent ſorte, il y a moins de mal que lorſque c'eſt la denrée. C'eſt le travail de ſes propres habitans, qui dans un état détermine ſa vraie richeſſe. Tout dépend de la circulation. La balance du commerce eſt ſouvent illuſoire, parce que l'imagination charge ou ſoulage à ſon gré les plateaux de cette balance.

CHAPITRE LI.

Sur une Queſtion.

Et croyez-vous à l'égalité des têtes humaines? — Non; & l'expérience de près de huit ſiecles nous l'a confirmé contre votre *Helvetius.* Les hommes ne naiſſent point égaux en génie. Comment peut-on avancer que les hommes ont tous les mêmes diſpoſitions, que l'inégalité extrême des talens ne dépend que des circonſtances, lorſque l'on voit les influences les plus extraordinaires ſortir d'une ſeule tête; lorſqu'un ſeul homme entraîne des millions d'hommes; lorſque les deſtinées d'un empire dépendent de l'impulſion que lui donne ſa main. Il s'éleve, il s'abaiſſe ſelon que le grand homme ſe montre, ou qu'il diſparoît; il donne à ſa nation une ſupériorité inconteſtable, ou la fait rentrer dans l'obſcurité dès qu'il l'abandonne. N'y a-t-il pas eu de différence

eſſentielle entre le cerveau de Lycurgue, de Cromwel (*a*), du lord Chatam, & le cerveau de tant d'adminiſtrateurs ineptes?

(*a*) Ce Cromwel; quel bien n'a-t-il pas fait à l'Angleterre par le fameux acte de navigation! On voit par cet acte qu'il liſoit en quelque façon dans l'avenir, démêlant dès-lors les événemens les plus reculés de l'Europe. En formant le plan de cet acte, il ſe montre un des plus grands politiques de l'univers; ce réglement maritime fixa pour toujours en faveur de ſa nation la balance du pouvoir ſur les mers. Il lia dans un ſeul ſyſtême toutes les branches qui devoient ſervir à faire un tout de la puiſſance d'Angleterre; il rédigea l'eſprit de la nation; c'eſt la piece de politique la mieux combinée, aucun endroit de cet acte ne porte à faux, & voilà l'ouvrage d'un ſeul homme! Orateur dans un jargon myſtique, mais convenable au tems, s'il prenoit le ton d'un inſpiré, il eût la qualité d'un général. Après avoir harangué des fanatiques, il ſavoit gagner les batailles par ſa valeur. Il ſoumit rapidement l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande.

Comment un particulier obſcur fut-il maître pendant dix ans de toutes les délibérations d'un

Les tribunaux, les légions, les hommes ſont les mêmes. Le Chef change, & avec lui la fortune de l'état. Voyez la tête de

---

parlement éclairé ? Comment devint-il l'ame d'un corps rempli de tant de factions différentes ? Voilà l'ouvrage d'un ſeul homme ! Puiſſant dans les armées, puiſſant dans les communes, il ſe ſervit du parlement pour ruiner le Prince, & il ruina le parlement par une cabale qu'il avoit créée.

Ce maſque d'hypocriſie, dont il avoit couvert ſon front, il le laiſſe tomber tout-à-coup, & ſe ſert du fanatiſme d'un parti ſanguinaire pour abolir en un jour la Monarchie & faire monter ſon Roi ſur l'échafaud. Quel événement ! Puis il diſſipe les Pairs, aſſervit les communes, ſe joue des indépendans, & détruit cette liberté, au nom de laquelle le ſang royal avoit coulé.

Sous un titre nouveau & ſpécieux, il ſe rend le Monarque le plus abſolu, qui eût paru ſur le trône d'Angleterre. Quel conſpirateur ! Il déguiſe ſon deſpotiſme ; & ce qu'il y a de plus étonnant, il le rend utile à l'Angleterre ; en préparant à ſa nation l'empire des mers ; voilà l'ouvrage d'un ſeul homme !

Newton médita trente années le ſyſtême de

Fréderic, elle eſt le ciment de ſes états ; elle fait ſeule contrepoids dans l'Europe.

La gloire ou la honte des nations eſt ſubordonnée viſiblement au génie qui leur donne ſes opinions, ſes idées, qui leur inſpire ou ſa haine, ou ſon amour, ou ſes préjugés, qui les entraîne rapidement dans l'abîme ou au faîte de la gloire.

Il ne faut qu'ouvrir l'hiſtoire pour être ſaiſi de cette grande vérité ; qu'un ſeul homme influe également ſur l'univers & ſur les ſiecles ; qu'il détermine le bonheur ou le malheur des peuples ; qu'il eſt l'origine des révolutions les plus extraordinaires & les plus éloignées. Vérité grande & terrible qui doit ſaiſir d'effroi les adminiſtrateurs des

---

l'univers & le trouva. Cromwel, à qui Charles I refuſa un grade militaire, dit, *je m'en vengerai*, & fit tomber la tête de ſon Roi.

Le Czar, Frédéric, Cathérine II, qui de nos jours ont fait de ſi grandes choſes, viennent à l'appui de l'opinion, qui attribue à tel homme une ſupériorité marquée ſur le génie de ſes ſemblables.

empires,

empires, & leur faire meſurer leurs démarches s'ils aiment la vraie gloire. Que n'a point perdu Louis XIV, en perdant Eugene? Voilà en quoi l'hiſtoire eſt utile, ſur-tout aux princes.

Dans les arts, l'inégalité des têtes humaines eſt encore mieux empreinte. Voyez le poëte, le peintre, le ſtatuaire, qui fatiguent une vie entiere dans les arides combinaiſons d'une médiocrité rampante. Jamais ils ne pourront s'élancer au-delà du cercle étroit que leur traça leur nature ingrate. Celui qui a du génie, à la premiere page, au premier coup de pinceau, en maniant, en détrempant l'argile, annonce qu'il eſt né pour donner la vie à toutes ſes productions.

Avez-vous vu un auteur né ſans imagination, tel que votre académicien de la Harpe, en acquérir? Douze tragédies conſécutives n'offriront pas une ſcene neuve; tout ſera reminiſcence, imitation. Quel écrivain ne s'eſt pas annoncé en entrant dans la carriere à-peu-près ce qu'il eſt aujour-

d'hui ? Que fait le travail opiniâtre ſans une étincelle du feu ſacré ?

La nature fait tout ; elle nous donne le germe du génie. Nous ſommes réduits à le développer, & jamais nos travaux, nos efforts ne franchiront les limites réelles qu'elle nous a aſſignées.

Les épreuves d'une eſtampe qui ſont les mêmes, & qui néanmoins ont chacune leur variété diſtincte, ſont l'image de la quantité illimitée des copies qui émanent d'un type commun, d'un principe individuel, eſſence de la nature, & dont le ſecret ne peut ſe montrer à nos foibles yeux.

L'eſprit des hommes reſſemble aux métaux, on y reconnoît la même différence. Ici eſt une cervelle de plomb, là elle eſt d'or, plus loin d'étaim imitant l'argent.

CHAPITRE LII.

Liquidation des dettes de l'état.

NOUS avons liquidé les dettes de l'état par une opération abſolument néceſſaire & éminemment utile. On a prononcé enfin *l'aliénation du domaine matériel*, parce que l'expérience avoit prouvé que les ſimples engagemens du domaine n'étoient d'aucune reſſource, & en occaſionnoient même le dépériſſement. On le laiſſoit dégrader ; on le dégradoit, pour que le Roi n'eût pas intérêt à en exercer le rachat.

Les perſonnes puiſſantes qui avoient uſé de leur crédit pour obtenir à titre d'engagement des ſeigneuries domaniales, employoient le même crédit pour que le rachat n'en fût point exercé ; d'où il arrivoit que ces ventes faites à vil prix pour un temps limité, avoient néanmoins pour les engagiſtes l'effet de ventes perpétuelles, ſans

donner ouverture au droit de mouvance envers le Roi, par des mutations.

On ne ſauroit trop multiplier les propriétaires, conſéquemment trop diviſer le domaine, ſoit pour l'améliorer & en augmenter les productions, ſoit pour en faciliter les mutations, & augmenter le produit des mouvances ; car c'eſt la hiérarchie des reſſorts & des mouvances qui lie tout.

Il arrivoit encore de votre temps que les officiers du domaine, qui n'avoient pas d'intérêt perſonnel de veiller à ſa conſervation, le perdoient tellement de vue, qu'il devenoit facile à ces derniers de le dénaturer, & de le confondre avec leurs biens patrimoniaux.

Ainſi dépériſſoient & ſe perdoient les fonds d'un domaine dont les revenus étoient ſuffiſans autrefois aux dépenſes de la maiſon royale, au ſoutien & à l'éclat du trône, lorſqu'il ne levoit pas encore ſur la nation cette foule de contributions diverſes qui font aujourd'hui ſa richeſſe.

Avec un ſol fertile, l'activité, l'induſ-

trie, & tous les moyens d'être heureux, une dette immenſe rendoit nuls tous ces avantages.

L'aliénabilité du domaine une fois prononcée nous donna les moyens d'accélérer la libération de l'état, les progrès de ſa puiſſance & la félicité des peuples.

Nous avons obtenu les plus grands avantages, lorſqu'étendant la ſphere de nos idées, ſortant de nos langes, & ſecouant le joug des vieux & miſérables préjugés, nous nous ſommes élevés à des vues abſolument nouvelles.

Les dettes du Roi étoient néceſſairement les dettes de l'état, puiſque, vaiſſeaux, fortifications, entretien des troupes, affaires extraordinaires, &c. provenoient des emprunts publics.

C'étoit donc une choſe révoltante d'oſer dire qu'un Roi de France ne peut dans aucun cas ſe trouver obligé par les engagemens que ſon prédéceſſeur auroit contractés. Car le Roi ne peut s'affranchir de toutes les charges (même incommodes) dont ſa pro-

priété ſe trouve grevée, parce que l'argent prêté au Roi ſon prédéceſſeur ayant fait la ſplendeur du trône & le ſoutien de l'état, l'état & le trône doivent aſſurer le paiement des intérêts des ſommes empruntées, ou opérer le rembourſement des capitaux.

Cela nous a paru inconteſtable, & la politique a confirmé cette fois ce que la juſtice avoit ordonné ; car les prétendues loix fondamentales ſont reſpectables, tant qu'elles ne nuiſent pas aux intérêts d'une foule de créanciers légitimes, & qu'elles aſſurent à tous le repos & une ſûreté réciproque.

Les Rois éclairés par un ſentiment intérieur ne ſe ſont pas prévalus d'une prérogative dont l'exercice funeſte au crédit public, à nos mœurs & à nos fortunes, auroit flétri leur gloire.

Le Roi repréſente l'état & ne fait qu'un avec lui. Les loix prohibitives de l'aliénation du domaine furent pleinement révoquées. On ne pouvoit en compter d'autre que l'ordonnance de 1566, qui ſeule revêtue des formes légales pouvoit ſeule mé-

riter le nom de loi. Le crédit de l'état fut relevé. On tripla la valeur des fonds domaniaux par le produit de leur mouvance, & conſéquemment les fonds deſtinés à la libération de la dette nationale. Ce changement hardi, mais non moins heureux, donna chaque jour au reſſort politique le plus haut degré de force & d'énergie.

Nous avons vu bien différemment que vous, & nous nous en ſommes bien trouvés; parce que nous n'avons pas conſulté ces juriſconſultes ineptes, qui faiſoient du royaume de France une eſpece de ferme, & vouloient l'aſſujettir à de miſérables petites loix de ſubſtitutions convenables à une chaumiere (*a*).

(*a*) L'homme d'état qui, corrompu par les idées d'un pouvoir à l'abri des variations, voudroit admettre l'injuſtice dans la politique, ſeroit bien peu éclairé. Le tems fait deſcendre ſes plus vifs rayons, dans les abîmes d'iniquité; on revient ſur les événemens, ſur les violences, ſur la mauvaiſe foi; on la peint de couleurs durables; ce ſont des troubles perpétuels qui

La guerre de 1757 a beaucoup nui aux intérêts de la France. Elle perdit plus d'un milliard en eſpeces, plus de ſix cents mille

---

naiſſent les uns des autres; la haine & le mépris, la vengeance qui paroît foible, mais qui veille lors même qu'elle ſemble aſſoupie, tout fait effort contre l'injuſtice: ces hommes en place qui, au premier coup-d'œil, paroiſſent aſſez puiſſans pour braver les loix de l'équité, pour ſe ſouſtraire à l'opinion publique, y ſont ſoumis dans le tems encore plus que de ſimples particuliers; ils perdent en un jour leur crédit, leur force & leur honneur.

La fortune leur reſte, répondra le lâche, ſoit: perſonne ne la leur envie; mais quand on eſt monté en Europe au gouvernail d'un empire, c'eſt-à-dire, quand on eſt parvenu au degré de richeſſes que donne ce rang, on n'a plus, à ce qu'il me ſemble, que de la gloire à acquérir, & la gloire elle-même fait meilleur marché de ſes faveurs aux miniſtres qu'aux autres hommes. Comment un homme en place, pour quelques momens de travail ne feroit-il pas l'échange avantageux d'être proclamé par toutes les voix & de ſe voir chéri & honoré de ſes contemporains.

hommes tués ou morts, par les ſuites d'une guerre malheureuſe dans les quatre parties du monde. Son commerce fut anéanti, ſes colonies furent dévaſtées, elle fut réduite à la douleur de faire des ſacrifices immenſes pour obtenir une paix devenue indiſpenſable. Elle fut forcée de ſigner le traité le plus honteux. L'adminiſtration intérieure en reçut le fatal contre-coup. Gênée par l'excès de ſes beſoins, on vit paroître une infinité d'édits burſaux, édits qui livrant le royaume à la merci des gens de finances & à leur rapacité, ont cauſé tant de maux aux individus, corrompu tant de principes honnêtes (*b*),

---

(*b*) Il s'eſt trouvé un contrôleur général des finances, inſenſible par caractere, cruel par principe, & peu délicat ſur le choix des moyens. Les manœuvres ſecretes, rélatives au commerce des grains, dans le nombre deſquelles il y en a eu d'horribles, ont été à ſa connoiſſance, & on en a rejetté le blâme ſur lui. Il n'a pas fait une ſeule opération ſavante, & ne connoiſſoit aucun des grands moyens propres à attirer l'argent dans les coffres du Roi. Quand il en avoit beſoin, il

& élevé un ſi grand nombre de fortunes véritablement ſcandaleuſes.

---

trouvoit plus court d'en prendre où il y en avoit. Il briſoit des caiſſes qui n'appartenoient pas au Roi, & il remplaçoit l'argent par du papier ſans crédit, après avoir réduit des rentes en pleine paix ; il ſupprima des capitaux ſans néceſſité ; ſans aucun égard pour les formes établies, ſans aucun reſpect pour le droit de propriété. Il oſoit tout ; parce qu'il n'étoit retenu par aucun principe d'honnêteté. Ses actions portoient avec elles, un caractere d'eſcroquerie & de baſſeſſe, & l'on prodiguoit néanmoins des éloges à ſa prétendue capacité, tandis que dans ſes opérations ſi contraires au grand principe de l'adminiſtration, il n'avoit pas plus de lumieres que de probité. Ce miniſtre très-incapable, indifférent pour le bien, ne pourroit être juſtifié ſur le mal qu'il a fait : que jamais Monarque n'accorde ſa confiance à un miniſtre, qui, comme ce contrôleur, faiſoit le bien & le mal avec la plus parfaite indifférence, & qui s'embarraſſoit peu, que les peuples fuſſent foulés ou non ; pourvu qu'il ſortît d'embarras, en violant, au nom du Roi, les paroles & les promeſſes les plus ſacrées.

Certains eſprits prennent l'orgueilleux déſir de s'élever aux affaires publiques pour le talent de

La France eſt donc *inruinable*, puiſqu'elle n'a pas été ruinée par cette fatale guerre qui lui coûta énormément en hommes & en argent, qui mina ſa population, & qui perpétua dans ſes finances un état de confuſion & de déſordre; mais qui a dû payer les frais de cette guerre? La nation. Dire aux créanciers de l'état: le roi ſeul eſt votre débiteur, & non pas la nation; n'eût-ce pas été une choſe injuſte & propre à ſéparer à jamais les intérêts des citoyens des intérêts de l'état!

---

ces grandes places. Le vulgaire penſe même que ce penchant annonce quelques qualités ſecrettes. L'expérience a prouvé que ceux qui ſe ſentoient le plus cette ambition indiſcrete, aimoient mieux les richeſſes que la gloire, & que ce ſont les hommes qui ſont loin des affaires, qui ſavent mettre un prix à l'eſtime de leurs concitoyens, & gémir de l'inutilité de certaines vertus à certaines époques de l'hiſtoire des nations.

CHAPITRE LIII.

Edit ancien, lu publiquement.

CHAQUE année, on lisoit dans une place publique, l'Edit du Roi Louis XVI *portant suppression du droit de main-morte dans ses domaines & dans tous ceux tenus par engagement, & abolition générale du droit de suite sur les serfs & main-mortables.*

Cet Edit, daté du mois d'août 1779, étoit devenu inutile par la nouvelle constitution ; mais il servoit à prouver que dans le siecle le plus soumis aux vieux & déplorables préjugés, un Monarque éclairé s'éleve au-dessus des mauvaises coutumes ; & fait un grand bien à sa nation ; car il n'appartient plus qu'à un grand Roi de faire de grandes choses en un clin-d'œil, & de déraciner les vices politiques qui rongent tout un peuple.

L'humanité souffroit depuis long-tems de

voir des hommes ſous le joug le plus dur, obligés d'enfouir leurs talents, afin de ne pas créer un mieux, dont ils ne devoient pas eſpérer de recueillir les fruits.

Honneur à Louis XVI d'avoir formé l'heureux projet d'abolir un uſage ſi barbare, introduit dans les premiers tems de la Monarchie, & qui contraſtoit ſi fort, avec le nom de *Francs* originairement donné aux François ! Cet uſage ne vînt certainement pas des Romains, qui ne connurent jamais ce que c'étoit que fiefs, & qui avoient trop à cœur les progrès de l'agriculture, pour lui donner de pareilles entraves. L'aſcendant des premiers moines, la violence des premiers Seigneurs de fief ; voilà l'origine de ces droits abuſifs. Qui le croiroit ? Le fanatiſme les diminua conſidérablement ; les croiſades, *ces guerres ſaintes ſans piété*, furent l'époque de beaucoup d'affranchiſſemens, & c'eſt le ſeul bien qui en ſoit revenu à l'Etat. Louis le Hutin, par un édit de 1315 ; Philippe, duc de Bourgogne, par une ordonnance de 1424 ; Léopold, duc de

Lorraine, par un édit de 1711, ont été les premiers à briſer les chaînes des ſerfs de leur domaine. Il étoit reſervé à Louis XVI de conſommer ce glorieux ouvrage.

Ce grand exemple a engagé ſucceſſivement les Seigneurs à l'abolition du droit de ſervitude dans leurs domaines. Les ordres religieux furent les derniers à ſuivre l'exemple ; mais enfin ils y vinrent. Cette révolution heureuſe dans preſque tous les ordres de l'Etat, un mot émané du trône l'a opérée ; parce que le Souverain ſera toujours fort & puiſſant, tant qu'il frappera les abus invéterés, de concert avec l'opinion publique.

Cette époque mémorable & qui faiſoit empreinte dans les faſtes de la Monarchie Françoiſe, étoit conſidérée comme une ſorte de regénération. Enfin cet Edit qui avoit paſſé de mon tems avec les ſimples témoignages de l'eſtime, étoit accueilli avec tranſport par un peuple qui en avoit connu les étonnans effets, & qui ne comptoit plus que des hommes libres uniquement ſubordonnés aux loix générales du Royaume,

leſquelles aſſujettiſſoient le premier citoyen comme le dernier.

Lorſqu'on eut fini la lecture, un antiquaire nous apporta une médaille d'une eſpece nouvelle, & que nous n'avions pas vue ſous les regnes de Louis XIV, de Louis XV & des Rois prédeceſſeurs. Elle nous diſoit que, le légiſlateur avoit ſu être attentif à tout ce qui pouvoit propager les vertus particulieres, ainſi que les vertus grandes & patriotiques.

Cette médaille qui paſſa de main en main, & que chacun vit avec un ſentiment mêlé de plaiſir & de reſpect, repréſentoit d'un côté l'effigie de Louis XVI, & de l'autre, cette inſcription françoiſe.

Le Roi
a décoré
de cette médaille
JOSEPH CHRÉTIEN,
natif de Verſailles,
âgé de 17 ans,
qui s'eſt courageuſement
précipité ſous la glace,
& en a retiré trois enfans
prêts de périr,
le vingt-ſept Décembre 1785.

Cette médaille infiniment plus glorieuſe, que toutes les médailles académiques n'avoit pas eu beſoin du paſſe-port faſtueux *à l'immortalité*, pour parvenir à un peuple qui en avoit ſenti tout le prix & toutes les conſéquences. Les médailles *à l'immortalité*, frappées au coin du pédantiſme, ou n'exiſtoient plus, ou ne ſe tiroient du tiroir de quelque amateur fantaſque que pour inviter la dériſion d'un peuple ennemi né de la *Phraſéologie*.

CHAPITRE LIV.

L'aéroſtat.

LEVANT les yeux en l'air, j'apperçus une machine immenſe, qui s'avançoit à pleines voiles; & qui planant à une prodigieuſe hauteur au-deſſus de la ville, ſembloit vouloir y deſcendre. Chacun accourut; on braqua les lunettes; l'un crioit. *C'eſt le vaiſſeau qui vient d'Afrique*; Non, diſoit l'autre,

il arrive de Philadelphie. Pendant ces diſcours l'étrange vaiſſeau deſcendoit lentement de quatre mille ſix cens pieds de hauteur. Il aborda dans une place publique, & *huit mandarins* ſortirent du char ſuſpendu à l'aéroſtat. Il arrivoit de Pekin. La traverſée avoit été de ſept jours & demi.

Les mandarins ſaluerent gracieuſement le peuple, & offrirent des fruits du pays, à qui voulut en prendre.

Ils préſenterent enſuite des paſſe-ports à qui en déſiroit; car ils devoient repartir ſous peu de jours.

Six cens lieues de terre, du Nord au Sud, & autant de l'Eſt à l'Oueſt, cultivées juſqu'au ſommet des montagnes, ne pouvoient qu'inviter l'étranger à jouir d'un pareil ſpectacle, car la plus nombreuſe ſociété d'hommes prouve évidemment que, plus il y a de bras dans un empire, plus il eſt floriſſant.

J'avois bien vu le premier pas de cette pompeuſe navigation. J'avois vu l'homme attaché par ſon poids à la terre, & qui ram-

poit depuis la naiſſance du monde, s'élever en l'air, & faire de petites courſes toujours bornées, & quelquefois périlleuſes. Mais l'*homme-oiſeau*, c'eſt le nom que l'on donnoit à ces aéronautes, s'environnoit à volonté, d'un ciel ſerein & d'une lumiere pure, traverſoit le ſéjour des orages & en vingt quatre heures changeoit de climat, en franchiſſant les diſtances qui ſéparoient les contrées les plus éloignées !

L'homme-oiſeau avoit conquis en entier les régions de l'atmoſphere, & voguant dans cet océan inviſible, laiſſant l'aigle ſous ſes pieds, ſe plongeant dans les rayons du ſoleil ; il avoit multiplié ſes forces, en les éprouvant contre celles du vent ; il avoit connu tous les degrès de la réſiſtance de l'air & de ſa température à différentes hauteurs, & bien loin que le vent arrêtât ſon effort, il s'en étoit aidé pour voler plus vîte & plus loin.

Le nom de l'inventeur & celui du Monarque, qui avoit protegé cette étonnante découverte, n'étoient pas tombés dans

l'oubli. On citoit autour de moi Montgolfier & Louis XVI, qui avoient imprimé un caractere national à ces premiers globes, à ces globes merveilleux, dont les autres nations furent ſi jalouſes. Car la noble conquête que l'homme avoit faite ſur un troiſieme élément étoit due à un François & à un Monarque qui n'avoit pas ſéparé ſa gloire de celle de ſon peuple.

L'intrepidité des premiers phyſiciens, qui s'emparant de la découverte, & par des moyens nouveaux, obtenant les mêmes ſuccès, avoient oſé les premiers poſer le pied dans un ſi dangereux vaiſſeau, étoient recompenſés par de juſtes éloges.

La légereté & l'ignorance avoient dit : « Jamais l'homme ne pourra ſe diriger dans cet élément ſi mobile & ſans point d'appui, & alors à quoi ſervira cette découverte qu'on prône avec tant d'enthouſiaſme. Ce n'eſt qu'un amuſement, un enfantillage ». Ainſi l'on mettoit des bornes aux arts & à la force de l'eſprit humain. Mais l'ignorance & la légereté ont reçu un dementi formel. Cette

invention extraordinaire eut ſes héros, qui ne craignirent ni les dangers de la navigation, ni l'ouragan, ni la foudre, ni la chûte. La marche lente, mais ſûre de la ſcience expérimentale attribua au génie tout ce qu'il avoit oſé eſpérer. Ces eſprits froids & timides, ingrats & jaloux qui arment le ridicule contre tout ce qui eſt grand, & s'enveloppent d'une ingrate indifférence, furent forcés de ſe taire, & d'effacer les mots ineptes qu'ils avoient adreſſé à l'homme de génie, au phyſicien noblement audacieux : *Tu n'iras pas plus loin.*

Le Phyſicien du haut des airs ſoumis, au milieu des vents impétueux, reſpectant ſa bouſſole & ſon gouvernail, pouvoit crier :„ tous les arts & toutes les ſciences ſeroient rentrés dans le néant, ſi l'on avoit ajouté foi à tes rampantes & petites conceptions : miſérable contradicteur, viens, monte, oſe faire le tour du globe avec moi, ou reſte attaché à la motte de terre ſur laquelle tu es né ; & quand je te conſidere, du ſommet de mon trône, comme un inſecte, ne contredis

pas la nouvelle puiſſance que j'ai acquiſe ; & ſi tu ne la trouves pas merveilleuſe, ferme l'œil & vis ſur ton fermier. Talent, beau génie, grandeur d'imagination, dons particuliers, préſents riches & magnifiques de la nature ; vous êtes en droit d'exiger l'admiration & d'étonner l'univers ! Vous avez fait les grands hommes en tout genre. L'univers a beſoin du génie ; ſans lui rien ne ſe fait. Il féconde tout ce qu'il touche. Le monde ſeroit un amas d'êtres foibles & avilis, ſans ce ſouffle vivifiant. Otez cette foule de connoiſſances, & tout rentre dans l'opprobre & dans le néant.

Voilà ce que diſoit à mes côtés, un homme du peuple, & il ajoutoit : je m'embarquerai pour la Chine, l'année prochaine, dès que j'aurai marié ma fille.

CHAPITRE LV.

Court entretien ſur de graves objets.

QUELLE eſt la ſituation actuelle de l'Europe? De mon tems, à peu près, le commerce procura la découverte d'un nouveau monde, & cette découverte changea la face des choſes. Il s'enſuivit un ſyſtême d'équilibre qui tendoit à balancer les pouvoirs l'un par l'autre, à mettre un frein à l'ambition, à limiter les conquêtes, à garantir à chaque état le maintien de ſon indépendance particuliere. Mais ce ſyſtême a rendu les guerres plus longues & plus cruelles, en rendant les forces plus égales.

Qu'eſt devenu la Ruſſie dont la puiſſance étonna mon ſiecle, tandis qu'elle n'avoit point encore d'exiſtence politique au commencement de ce même ſiecle. Cet empire, dans ſon immenſe étendue, touchoit à toutes les mers, & pouvoit communiquer par elles

à toutes les parties des deux mondes (*a*). Cet empire a été coupé en deux; une ſi vaſte couronne ne pouvoit pas repoſer ſur une ſeule tête. —Et la Pologne? —Elle eſt ſoumiſe à un monarque héréditaire, car elle a reconnu les dangers du déplorable excès de ſa liberté; & depuis ce tems la Pologne, avec le ſecours d'une adminiſtration ſaine & vigoureuſe, eſt devenue un Royaume floriſſant. —Et l'empire Ottoman? —Faute d'un Sultan légiſlateur & guerrier aſſez ferme pour en impoſer à ſes troupes, & les aſſujettir aux loix d'une diſcipline néceſſaire; cet empire a été ſubjugué. Il s'eſt regénéré ſous le fer de la conquête (*b*), & il a fallu

(*a*) Le traité de Weſtphalie ſe conclut : les négociateurs reſpectifs croyent avoir aſſuré le repos de l'Europe : ils parlent d'un équilibre & ſe flattent de l'avoir trouvé. Aucun d'eux n'apperçoit la Ruſſie qui s'éveille du néant; qui dans une création ſubite & inattendue, anéantit toutes ces combinaiſons frivoles. Ce vain équilibre eſt rompu par le nom ſeul de cette puiſſance.

(*b*) Un conquérant s'empare d'un pays à main

le génie des conquérants pour revivifier ces

armée, tenant de l'autre quelques parchemins pour fonder ce prétendu droit. On crie à la violence ; mais s'il rend heureux ce même pays ; mais s'il l'arrache au joug le plus insultant, aux erreurs de l'ignorance, aux fureurs de la barbarie, à un despotisme gradué, & qui épouvante à la fois le maître & les esclaves : s'il rend au plus grand nombre la liberté dont il étoit privé : s'il établit des loix sages & bonnes, remplaçant des loix grossieres : s'il fonde une police active & vigilante à la place des désordres qui régnoient, qu'aura-t-on à lui reprocher ? La force n'a-t-elle pas été le premier titre de toutes possessions : l'obéissance volontaire des peuples, qui trouvent quelquefois un avantage à être conquis, ne fait-elle pas du conquérant un Roi légitime ?

Tout pays a passé sous plusieurs dominations successives, mais la seule qui soit légitime, est celle qui cimente l'ordre & la félicité de la nation. La possession est le droit qui abolit tous les autres, parce qu'elle devient un contrat dès qu'elle n'est pas disputée. Le titre d'usurpateur dont on le chargera, qui durera peut-être un jour, n'empêchera point, s'il a le consentement des peuples, qu'il n'ait anéanti, dans toute la force du terme, tous les droits antérieurs.

empire tombé en léthargie. — Et l'Allemagne ? — Les états généraux de l'Allemagne ont toujours eu ſoin de conſidérer le corps germanique comme une république de ſouverains, préſidée par un chef électif, & même amovible; de ſorte que la liberté du corps germanique eſt dans toute ſa vigueur. Ce grand corps, pénétré des lumieres politiques les plus pures, ne ſe ligue jamais en commun contre aucune autre puiſſance, & conſerve tous les avantages de ſon ſyſtême politique.

— Et les *Provinces-Unies* ? — Les ſecouſſes du globe, les troubles & les dépenſes que lui occaſionnerent ſon commerce avide (*c*), & ſon opulence démeſurée, firent que la Hollande s'embarqua un jour pour

---

(*c*) C'eſt un marchand hollandois qui déclara devant les bourgmeſtres d'Amſterdam, que ſi pour gagner dans le commerce il falloit paſſer par l'enfer, il haſarderoit d'y brûler ſes voiles; voilà l'eſprit national fidélement empreint dans cet aveu.

l'Aſie où elle avoit des établiſſemens immenſes & d'un produit ineſtimable. Elle n'exiſte plus, pour ainſi dire, que dans les Indes orientales. —Et l'Angleterre ? —Son admirable conſtitution, quelquefois ébranlée, mais jamais anéantie, fait toujours ſa force & ſa ſplendeur. Si elle a quelquefois payé cher la liberté dont elle ſe glorifie, elle figure toujours ſur le globe comme l'état qui a ſu le mieux concilier tout ce qu'une légiſlation humaine doit à la dignité de l'homme. Elle ne rivaliſe plus avec l'empire des lys (*d*). — Et la France ? —Elle poſſede l'Egypte & la Grece, floriſſantes colonies. —Et l'Eſpagne ? —Les Eſpagnols enfin, ont ſu mettre en valeur la vaſte étendue de

---

(*d*) La France & l'Angleterre ne poſeront jamais les fondemens d'une paix durable, que quand elles feront un traité de commerce qui les mettra à portée de donner un libre cours au rapport que les deux nations pourroient avoir réciproquement ; quelle ſuperbe alliance ! L'Europe ſe tairoit.

leurs poſſeſſions : ils ont tourné leurs regards ſur la culture des terres, que leurs prédéceſſeurs avoient négligée ; vous penſez bien qu'il n'y a plus d'inquiſition. —Et le Portugal ? — Il s'eſt fondu tout entier dans l'Angleterre ; cette puiſſance lui donne ſes loix, & le Portugal y a gagné ; car c'eſt le commerce à la longue qui unit les nations, & les rend inſéparables l'une de l'autre. — Et la République des Suiſſes ? — L'ariſtocratie qui vouloit prendre le deſſus, a été obligée de ſe réprimer elle-même. Cette nation garde tous ſes ſujets, & ne les vend plus au beſoin ou à l'ambition des ſouverains ; & quelle étoit cette nation, ſi loyale en apparence, qui n'avoit d'autre objet que de ſe vendre au plus offrant, qui ſous le nom impoſant de la liberté, couroit endoſſer l'uniforme de la dépendance ? Quels étoient ces hommes nouveaux ſur le globe, qui alloient aſſaſſiner de ſang-froid ceux qu'on leur déſignoit, après qu'on les avoit payés pour les maſſacrer. Ils ſe battoient contre vous comme pour vous, ſi l'ennemi les prévenoit, ou s'il leur

promettoit une plus forte récompenſe.

Quel nom donner aujourd'hui à ces états qui abandonnoient ſi libéralement des troupes auxiliaires, & ſans aucun examen. Depuis quand les loix de la nature & le droit des gens, ont-ils permis ce trafic honteux ?

La Suiſſe retient les hommes qui naiſſent dans ſon ſein. La population n'eſt plus un déſavantage pour elle, parce que ſes enfans ont appris à mieux cultiver ; & s'ils vont chez leurs voiſins ce n'eſt plus pour vendre leur vie. —Et l'Italie ? —Toutes ces petites ſouverainetés, qui avoient chacune leur politique particuliere, & des intérêts diamétralement oppoſés, ont fait enfin un corps. Le chef de la religion a mis toute ſa force dans une vigilance paſtorale ; il examine attentivement les affaires générales de la politique des Princes ; il blâme ou il approuve, & ce prononcé, fondé ſur une lumineuſe & profonde ſageſſe, a une force morale qui ne laiſſe pas que d'intimider le ſouverain déraiſonnable. Car en qualité de pere commun des chrétiens, la paix de l'Eu-

rope devient l'unique objet de ſes ſollicitudes.

Des rapports ſimples & lumineux ont fixé les baſſins de la balance politique dans un équilibre à-peu-près exact ; une égale tranquillité procure à tous les états les moyens de ſe replier ſur eux-mêmes, pour perfectionner leur adminiſtration, ou pour réparer leurs pertes. Le démembrement d'un royaume ou d'une république, ſuit toujours les projets inſenſés & téméraires, parce que notre politique qui prévoit les altérations qu'un monarque extravagant pourroit occaſionner dans le ſyſtême général, fait retomber ſur lui cette ſecouſſe violente & le rend reſponſable de la rupture de l'équilibre. Toutes les voix s'élevent alors, & lui prodiguent les durables démonſtrations de la haine & du mépris.

Ce n'eſt plus le tems où l'on déploroit avec énergie le peu d'efficacité des traités, les infractions faites à la foi publique, & le renverſement de toute idée d'équilibre & de juſtice générale. Notre vigilance active ſe renouvelle toutes les fois qu'une puiſſance

ſe permet d'immoler ſon repos à la ſoif d'un agrandiſſement injuſte. L'autorité légiſlative, également partagée entre toutes les nations, a un poids & une vigueur dont vous n'aviez aucune idée ; de là une grande harmonie dans les délibérations ; une force coactive pour procurer l'exécution des reſolutions publiques, des reſſources infinies pour lever les obſtacles.

Les grandes & énormes puiſſances ayant reçu des bornes circonſcrites, tous ces corps militaires avoient inſenſiblement uſé les reſſorts des gouvernements, & décompoſé leurs principes ; ils furent licenciés lorſque la force publique fit ceſſer cette ſituation déplorable où s'agitoit l'Europe quand elle avoit la frénéſie d'entretenir un million de ſoldats portant le fuſil ſur l'épaule. L'Europe infectée alors des miſérables principes d'une politique barbare, ne pouvoit recevoir un mouvement meſuré & uniforme, pouvoit encore moins participer à cette réciprocité univerſelle d'intérêt & de ſecours qui eſt comme le lien & la ſauvegarde de tous les états.

C'eſt dans l'anéantiſſement de tous ces grands corps militaires (*e*) qui atteſtoient

---

(*e*) Chaque état s'eſt reſpectivement épuiſé pour pourvoir à ſa défenſe. Toutes les forces d'un empire ſont tendues en tems de paix comme en tems de guerre. Les peuples accablés, ſuccombent ſous le faix de ces grands corps militaires qui ne ſement ni ne labourent & dévorent toujours. On compte en Europe près de douze cens mille hommes armés. Il faut les recruter chaque année d'un ſeptieme au moins.

On ſeroit tenté quelquefois de penſer que la paiſible végétation eſt l'état naturel de l'univers ; que la vie ſi courte, ſi mêlée de peines, eſt une ſituation forcée, violente, une exception, un avantage orgueilleux que l'animal paye chérement. On diroit que le ſommeil eſt le véritable état de la nature, & que la tranquillité auguſte de tous ces êtres qui repoſent, abſolument ſoumis aux loix générales, vaut mieux que les ſcenes petites & bruyantes que la folie, l'ignorance & l'erreur, figurent ridiculement ſur ce petit globe qui ſubſiſte dans une majeſtueuſe durée, tandis que les inſectes qui vivent ſur ſa ſurface, s'engloutiſſent dans le tombeau, eſcortés de toutes les douleurs & de toutes les bleſſures qu'ils ſe portent l'un à l'autre.

la dégradation de l'eſpece humaine, que nous avons trouvé le ſecret de rapprocher les diverſes parties de l'Europe, de raffermir celles qui flottoient, de contenir celles qui tendoient à ſe déplacer, d'établir entre toutes une ſubordination conſtante, & ſur-tout de dégager la légiſlation univerſelle des états, de cette rouille de barbarie qui en effaçoit l'auguſte empreinte.

Il n'a fallu, pour opérer ce grand ouvrage, que la ſciſſion de trois grands états. La providence ayant amené cette température, nous avons profité de l'occaſion pour former un contrepoids, & le ſyſtême général en ſe repliant ſur lui-même, a retrouvé dans le partage ou le démembrement des trop vaſtes états, un nouveau point d'appui pour cimenter un ouvrage immortel & digne de l'homme éclairé ; il s'eſt fait de toutes parts un effort généreux & conſtant en faveur de l'équilibre Européen. La place de chaque puiſſance y fut marquée avec plus de préciſion. Le ſceptre fut affermi dans la main des Monarques ; les maux de l'anarchie & ceux de la liber-

té

té indocile & ombrageuſe furent également reprimés ; enfin la diſtribution du mouvement général ſe fit dans la progreſſion qui le rend avantageux à tout le ſyſtême ; & la politique ramenée à ſa ſimplicité eſſentielle, ne confondit plus ſes rapports fondamentaux, & l'intérêt d'un moment, ne dicta plus de ces combinaiſons forcées qui ſéparent ce qui doit être uni, & rapprochent ce qui doit être diviſé.

Toutes les Nations trouverent leur avantage dans une révolution, dont l'effet principal fut de revivifier les empires en les privant de ce ſurcroît de puiſſance qui ne faiſoit qu'altérer l'équilibre, & en troubler le ſyſtême. Par-là, tous les points de la grande légiſlation ſe virent en quelque ſorte rapprochés, & tous les mouvemens particuliers influerent avec plus d'ordre & d'énergie ſur le mouvement général.

D'ailleurs les formes républicaines ayant gagné, avec le progrès des lumieres, tous les états, & l'Amerique étant une pepiniere de républiques, il n'y a plus de ces corps monſtrueux

qu'on appelloit *puiſſances militaires*, & qui ne donnoient jamais un dédommagement effectif de ce que les victoires mêmes avoient coûté.

Cette révolution des Etats arrivée il y a trois cens ans, a contribué à reſſerrer les liens de la paix. Ainſi la politique long-tems éclipſée, reparut ſur la terre : elle a ſes loix conſtantes que des mépriſes particulieres rendent quelquefois inutiles ; mais tôt ou tard il faut que les loix majeſtueuſes reviennent à leur efficacité naturelle ; car l'homme étant un être ſociable, il étoit impoſſible qu'il ne trouvât point, après tant d'erreurs & de calamités, les Loix ſublimes de la grande & parfaite ſociété.

CHAPITRE LVI.

Marine.

Pendant plus de trente ſiecles, la mer fut négligée ; aucun peuple ne ſe ſervit de cet élément pour ſubjuguer l'autre. Les forces de terre déciderent de celle des empires.

Rome ne ſongea à devenir une puiſſance maritime, que quand les Carthaginois lui en eurent donné l'idée.

Le peuple qui forma le plan raiſonné de la conquête du monde, ne pouvoit ſouffrir la pratique des gens de mer, & fut étranger, pour ainſi dire, à l'océan, ne devinant pas, ou ſachant mal que les Etats qui deviennent les plus puiſſans, ſur cet élément, ſe rendent les plus formidables ſur l'autre.

Aujourd'hui c'eſt ſur l'océan que ſe frappent les grands coups d'état.

Nous ſommes familiariſés avec cet élément, lien des nations, & qui les tient toutes dans une dépendance naturelle.

Un état ne peut figurer de nos jours, que par un grand commerce ; or un grand commerce ne peut être fondé que ſur une grande marine

Nous avons donc *deux cens vaiſſeaux de ligne ;* mais nous n'avons plus auſſi ce monde de places fortes, qu'il falloit entretenir par des garniſons nombreuſes. Nos frontieres ne ſont plus hériſſées de fortifications, ce qui avoit trop multiplié les clefs du Royaume.

Les branches du commerce ſe ſont étendues, & les matelots ſe ſont engendrés dans la même proportion.

Nous étions faits pour avoir un grand avantage ſur les états maritimes ; car nous ſommes au centre de la navigation de l'Europe ; & quel eſt le gouvernement dans le monde politique qui eut autant de facilités, pour ſe rendre le maître des deux mers. Nos ports de la Méditerranée ſont contigus à ceux de l'Italie. Nous ſommes plus près de la Sicile & de la Barbarie que les Anglois & les Hollandois. Nos denrées peuvent être tranſportées d'une mer à l'autre par le canal

de Languedoc : nous avons une quantité prodigieuſe de ports, tant ſur l'Océan, que ſur la Méditerranée. Notre climat eſt un des plus favorables de l'Europe pour la navigation. Un ciel doux & tempéré permet à nos vaiſſeaux d'entrer & ſortir librement de nos havres, dans toutes les ſaiſons de l'année.

Nous avons ſenti tous ces avantages ſi long-tems négligés & nous les avons enfin mis à profit.

Notre commerce avec Conſtantinople, Smirne, le Grand-Caire, Alep, Chypre, Salonique, a contribué à former différentes branches de marine toutes conſidérables. Comme nous ſommes maîtres de la Grece & de l'Egypte, le commerce des iſles de l'Archipel & celui de la mer noire nous appartient en entier.

Cent ſoixante millions d'arpens de terre en quarré & bien cultivé, après avoir pourvu à la ſubſiſtance de la Nation, fourniſſent des denrées au peuple à qui elles manquent, & nous employons au moins ſept mille vaiſſeaux de tranſport.

Nos vins ſont devenus la boiſſon naturelle de tous les peuples de l'Europe ; nos eaux de vie, les étrangers ne ſauroient abſolument s'en paſſer.

Nos fruits ont formé une ſeconde branche de marine, & notre ſel enfin, a ſuffi ſeul à éléver ſur l'Océan, une marine françoiſe formidable, parce que toutes les nations conviennent que ſa qualité eſt ſupérieure à celle des autres états de l'Europe.

Nos manufactures, nos modes, ont prévalu ; parce que nos productions ont eu conſtamment un léger, une grace, une variété qui ont intéreſſé les caprices & les fantaiſies des peuples ; car le goût univerſel prévaudra toujours ſur les Réglemens.

Notre population nous a permis enſuite de jetter aiſément ſur mer, cent trente mille matelots. Comme la manie des guerres capricieuſes a diſparu, que les étrangers ont goûté nos denrées, qu'elles ſont devenues pour eux d'une abſolue néceſſité, qu'elles entrent dans tous les genres de nourriture & d'aliment, la France a joui paiſiblement de

tous ſes avantages naturels. Elle a ceſſé d'entretenir à grands frais ces prodigieuſes armées de terre, & réformant un ſuperflu ruineux, elle a trouvé les moyens d'établir une reforme dans ſes troupes, proportionnée au nombre des vaiſſeaux qu'elle a lancés ſur les mers.

La Nobleſſe s'eſt bientôt décidée pour le ſervice de mer; & tandis que jadis les vers plutôt que le canon de l'ennemi détruiſoient nos vaiſſeaux de Roi, confinés dans des ports de mer où ils dépériſſoient, nous n'avons pas laiſſé notre marine dans une inaction funeſte, tandis que celle de nos rivaux étoit en mouvement; nous avons augmenté nos vaiſſeaux protecteurs, & ſur-tout les vaiſſeaux marchands; car c'eſt de l'emploi du plus grand nombre de vaiſſeaux, que dépend le plus haut degré de force d'un état maritime.

Avons-nous beſoin de vous dire que nous avons fait diſparoître les pirates Algériens & tous les autres corſaires de Barbarie? car il étoit honteux & ridicule qu'un peuple ſans marine accrochât notre navigation mar-

chande, & que la politique des grandes nations ſe ſervît toujours de ces Corſaires pour arrêter les progrès de la navigation Européenne. Une bonne fois ſevere avec eux, nous avons fait ceſſer cette piraterie qui accuſoit notre foibleſſe & décourageoit la plupart des négociants ; car ſous un véritable point de vue, les négocians ſont tous freres, & le dommage de l'un va toujours au détriment de l'autre.

CHAPITRE LVII.

Le Profeſſeur en Politique.

LA perfection d'un état ſocial eſt le plus bel ouvrage de l'intelligence de l'homme ; & ſa nature ne s'éleve à toute ſa dignité qu'en établiſſant l'harmonie, gage de la proſpérité de la terre, & la véritable fin d'un être doué de raiſon.

L'homme, être perfectible, ne doit-il donc pas diriger de préférence la culture de ſon eſprit vers la doctrine qui diminue les maux

de la ſociété, & augmente la ſomme de ſon bonheur? Ne lui importe-t-il pas de connoître les erreurs qui obſcurciſſent la ſcience de la politique, & de la dégager des préjugés qui embarraſſent le raiſonnement?

Qu'importe l'organiſation ſociale, qui n'eſt au fond qu'une forme extérieure, pourvu que le droit naturel protege chaque individu, pourvu que l'égalité eſſentielle ſe trouve conſervée? Et en quoi conſiſte cette égalité; ce n'eſt ni dans la puiſſance, ni dans le rang, ni dans la richeſſe, parce que les hommes ſont inégaux par nature en talent & en intelligence, en force même. Cette égalité vraiment déſirable & précieuſe, conſiſte dans les droits qui aſſurent à chaque citoyen la propriété de ſes biens & de ſes opinions, de ſon induſtrie & de ſes talens. Ainſi tout état où la félicité deſcendra dans les rangs inférieurs, où le repos appartiendra au dernier citoyen, ſera évidemment réglé d'après la juſtice, de quelque maniere que le pouvoir légiſlatif ſoit combiné.

Tout devient égal aux yeux de la raiſon,

quand la ſûreté eſt la même : elle peut dépendre, il eſt vrai, de loix plus fines, & qui établiſſent un équilibre plus parfait ; mais les loix ſont toujours au pouvoir des hommes, de ſorte qu'il faut juger la politique plutôt par les faits que par ces formes changeantes qui dépendent tant du caprice des événemens.

L'inégalité de force des empires ne fait donc rien au bonheur intrinſeque des états ; & cette prétendue balance de l'Europe étoit un rêve miniſtériel ; mais qui n'a pas moins occaſionné l'effuſion du ſang pendant des ſiecles. Fatal exemple des préjugés qui régnent dans le conſeil des Rois, ou plutôt dans les plans étroits & bizarres des ignorans qui travaillent pour les miniſtres, & que ceux-ci accueillent.

Cette balance eſt tombée, d'autres préjugés ont pris ſa place. Les idées de commerce mal entendues ont rallumé le flambeau de la guerre, premier déſaſtre qui amene tous les autres, & qui n'enrichit aucun état moderne. Plus d'un eſprit brouillon & inquiet, s'honorant dans une ignorance

profonde du nom de politique, a pris l'orgueil pour génie ; il a cru que des travaux internes & obſcurs étoient le chef-d'œuvre de la méditation : le mal s'eſt fait ſans aucun bien pour le cabinet qui avoit machiné ces ſanglans ſtratagêmes, dont le réſultat n'offroit que des batailles inutiles & des combats ſans profit & ſans gloire.

Si des eſprits à la fois auſſi cruels & auſſi futiles dominoient longtems, les ſociétés policées ſeroient plus à plaindre que les hordes errantes des humains vagabonds ; & les ténebres épaiſſes de la barbarie ſeroient préférables à ces demi-lumieres : mais l'inſtinct des rois repouſſe ces génies ſanguinaires, & il ne leur reſte dans leur exil que la honte éternelle de leur mépriſe, qui contraſte avec leurs prétentions paſſées d'autant plus ridicules, qu'elles n'ont eu ni baſe, ni plan, ni principes. On a pris pour grandeur, pour hauteur de génie, pour profondeur, ce qui n'étoit que l'emploi aveugle & opiniâtre des plus grands moyens pour n'opérer que des choſes petites & funeſtes.

Voilà ce que disoit un professeur qui traitoit publiquement les matieres les plus intéressantes & les plus faites pour exercer les bons esprits.

Il ajouta dans sa leçon les axiomes suivans, qu'il divisa avec beaucoup de méthode & de clarté ; je ne me souviens que de quelques paragraphes.

I.

L'art du gouvernement n'est que l'art de gouverner les opinions ; toutes les parties de la société sont dans une dépendance mutuelle ; nous ne pouvons jamais fuir d'un côté les passions des hommes sans les rencontrer de l'autre.

Ce n'est pas le tout de chercher à avoir beaucoup d'hommes dans un état, il faut sur-tout songer à leur ménager des emplois qui puissent les faire vivre.

II.

Le meilleur systême de législation seroit celui où la distribution des forces du tout

ſeroit telle qu'il en réſulteroit la plus grande ſomme de bonheur poſſible pour chaque individu qui le compoſeroit.

Mais une conſtitution politique qui conſerveroit à tous les individus l'égalité naturelle, eſt une vraie chimere ; l'état civil repouſſe perpétuellement l'égalité naturelle. Envain la conſtitution républicaine prétend-t-elle confier à chaque partie une portion égale de pouvoir, ſans que le pouvoir du tout ſoit affoibli, cette portion eſt viſiblement inégale ; & pour ceux qui ne s'arrêtent point aux dénominations, il y a une foule d'hommes qui peſent ſur les autres.

Il n'eſt pas beſoin de tout régler dans un corps politique ; dès que les principales parties ſont bien ordonnées, tout le reſte l'eſt auſſi.

Il eſt facile de ſe ſervir de grands mots, il eſt plus facile encore de les mal expliquer.

Ce n'eſt pas la durée de la conſtitution d'un peuple qui doit être le principal objet du légiſlateur, mais la durée du bonheur que lui aſſure ſa poſition.

Comment veut-on faire des loix, une

regle immobile, quand toute la nature change & ſe meut autour d'elle ? Le degré de force & d'utilité d'une loi hauſſe & baiſſe par ſucceſſion de temps ; les objets pour leſquels elle avoit été promulguée lui échappent. Si le legiſlateur ne change pas la loi, les hommes la changeront ; ce qui eſt bien plus à craindre ils la reſſerreront ou l'étendront par des vues particulieres ; l'arbitraire en naîtra, & cette loi dénaturée écraſera le foible, parce qu'elle ſera devenue un inſtrument de rigueur dans la main de l'homme puiſſant. Ainſi, c'eſt au philoſophe qu'il appartient de marquer l'inſtant où la loi ſe corrompt, de lui faire décrire le même cercle que décrivent les choſes qu'elle doit régler, d'adapter les loix enfin à la mobilité des événemens.

Les loix dans leur origine ont ſuppoſé les vices & les paſſions de l'homme ; ces vices & ces paſſions changent, les loix doivent ſuivre l'homme dans ces nouvelles erreurs ou nouvelles extravagances. Il ne faut pas que la loi ſuppoſe que l'homme

fera des fautes, car ce ſerait l'offenſer, ou même lui donner une clarté dangereuſe; il eſt temps que la loi tonne quand telle paſſion a produit tel effet, parce que prévoir le mal n'eſt pas le prévenir, & qu'il eſt bon de ne pas le prévoir, c'eſt-à-dire de l'indiquer à la race humaine.

III.

Le germe des loix civiles & politiques eſt caché dans le cœur de l'homme; elles émanent de ſa nature. L'homme s'eſt ſoumis au frein des loix; il en a ſenti la juſtice & l'utilité : d'où vient que les premiers légiſlateurs ont fait adopter leur code ſans peine, c'eſt que ces regles primitives on été adoptées par l'homme, en ce que le légiſlateur ſuprême a placé dans ſon cœur un tribunal auguſte & redoutable qu'on ne peut ni décliner ni corrompre.

Dans le méchaniſme admirable de nos organes, la conſcience eſt là qui condamne ou qui approuve; l'arrêt que rend la rectitude morale eſt indépendant des tems & des lieux.

Le monde moral n'exiſte que par cette pente que nous avons vers l'équité.

I V.

Depuis Ariſtote juſqu'à Locke & Monteſquieu, on a demandé combien il y a de formes de gouvernement, & quel en eſt la meilleure. Monteſquieu dit que toutes les formes de gouvernement connues & poſſibles ſe réduiſent aux trois eſpeces de gouvernement monarchique, deſpotique & républicain : c'eſt une erreur évidente. Empereur, Roi, Sultan, Calife, Schah, Cubo, Duc, Princes ont une ſomme d'autorité abſolument différente. Chaque état a des loix fondamentales, des regles fixes & ſuivies ; un ſeul homme régiſſant l'état, uniquement ſelon ſa volonté, ſans obſerver ni loix, ni formes, ni regle, eſt un être de raiſon ; une violence paſſagere ne forme pas une autorité : le gouvernement républicain eſt ſoumis à une foule de diviſions & de ſubdiviſions. L'ariſtocratie & la démocratie ſe touchent de très-près, ſe fondent l'une dans l'autre, & tous ces mots créés ſont

vagues

vagues & illuſoires, parce que l'expérience doit s'appuyer ſur le caractere national, ſur la force relative des états, & non ſur des expreſſions qui trompent & qui abuſent.

V.

Tout ſyſtême politique doit être poſé ſur le droit naturel ; c'eſt la baſe unique de la ſociété civile. Si le droit naturel eſt léſé, aucune loi de ſociété n'exiſte plus, le premier principe de ſociabilité eſt détruit, c'eſt un édifice qui repoſe ſur un ſable mouvant.

Remontons donc au droit naturel avant de diſcuter tout autre principe.

Les loix de la nature nous environnent ; c'eſt le tumulte du monde qui nous empêche d'entendre ſes leçons : ôtez ce que les hommes ont édifié, il reſtera ce que la nature a fait.

Le droit naturel eſt le droit de l'homme, à ſon plus grand bonheur poſſible. Il veut être heureux & il lui eſt impoſſible de ne pas le vouloir. Jamais homme n'a fait convention avec un autre qu'à raiſon d'une jouiſſance mutuelle. Ce n'eſt pas un papier large de

quatre doigts qui anéantit les droits impreſcriptibles de la nature.

V I.

Le but de tous les gouvernemens eſt la tranquillité ; mais ce mot en politique doit s'expliquer : l'eſclave eſt tranquille ſous la main du deſpote ; mais c'eſt une tranquillité forcée. La rebellion touche de près à cette obéiſſance paſſive. Dans les gouvernemens modérés les eſprits conſervent leur reſſort, & les ames leur élévation naturelle. Les hommes ſeroient viſiblement dégradés s'il n'y avoit pas un combat intérieur & toujours ſubſiſtant entre la liberté & l'autorité ; & voilà ce qui a maintenu l'admirable conſtitution de l'Angleterre, forme républicaine ſi heureuſement combinée.

Il ſort de tout gouvernement bien compoſé une action & une réaction continuelle, ſans quoi il dégénere.

Le gouvernement civil eſt une reſtriction de la liberté naturelle. Il faut que chaque

particulier faſſe le ſacrifice d'une portion de ſes forces, afin que la liberté de tous ne ſoit pas en danger. Mais l'étendue de ce ſacrifice eſt pour le plus grand nombre des hommes un calcul ſi délicat & ſi compliqué, qu'ils ſeront toujours plus frappés des dangers de l'autorité, que des abus exceſſifs de la liberté.

De-là naiſſent les oppoſitions au gouvernement ; oppoſition d'autant plus vive, que les paſſions ſont concentrées. Le gouvernement eſt obligé alors de laiſſer au ſujet des paſſions domeſtiques.

Il n'appartient qu'à des hommes extrêmement ſages, d'endurer avec patience le joug du gouvernement quand il n'eſt pas trop dur ; mais les délices de l'autorité corrompent ordinairement ceux qui gouvernent ; peu à peu ils paſſent les limites qu'ils s'étoient preſcrites eux-mêmes.

Il eſt de la nature des choſes qu'il y ait toujours des parties oppoſées dans les gouvernemens ; tant que ces corps ne font qu'obſerver ou qu'ils ſe balancent réciproquement, l'eſprit d'attention néceſſaire pour

entretenir l'équilibre, maintient le regne des loix.

Il ne faut donc point s'épouvanter de quelques agitations inteſtines. Le ſilence abſolu n'eſt que le partage d'une troupe d'eſclaves en préſence d'un maître hautain. Les claſſes de citoyen feront toujours entendre leur voix, & je ne connois que les querelles élevées par les corps ſubalternes pour écarter les factions violentes de la guerre civile.

Ceux-là ſont pauvrement inſtruits, qui réclament perpétuellement l'égalité & qui veulent introduire dans le gouvernement civil, l'état de la nature. Ce qui paroît ſéparer les citoyens eſt préciſément ce qui les unit, ce qui reprime la force & l'audace.

L'on eſt donc obligé de faire entrer l'inégalité dans le plan des conſtitutions politiques; & le beau ſecret ſeroit de n'admettre que l'inégalité néceſſaire au mouvement & à la conſervation de la ſociété.

Mais quand les loix défendirent aux patriciens de Rome de s'unir par des mariages

aux familles plébéiennes, ces droits excluſifs aux magiſtratures, au ſacerdoce, aux honneurs du triomphe, furent le délire de l'orgueil.

Dès que les riches deviendront ſuperbes, la pauvreté ſera inſolente. Il eſt d'un ſage gouvernement de miner peu a peu ces loix cruelles qui favoriſent la dureté des riches, d'arrêter l'invaſion journaliere des créanciers impitoyables; mais quelle adreſſe pour faire payer le riche & pour ſauver la derniere propriété du pauvre!

Comment l'autorité pourroit-elle eſpérer que le peuple ſera tout à la fois, & l'inſtrument de ſa grandeur, & le jouet de ſes caprices? L'autorité doit ſur-tout éviter cette ſupériorité offenſante, plus odieuſe que la tyrannie elle-même.

VII.

Plus il y a de ſubſiſtance pour les hommes, plus l'état a de richeſſes; j'entends par ce mot, plus de citoyens aiſés: non pas que les productions de la terre ſoient la meſure

de la population ; car l'induſtrie & le travail font diſparoître la ſtérilité, & il faut le concours de tous les arts pour former l'opulence nationale. Les richeſſes mobiliaires ſont auſſi des richeſſes, dès qu'un royaume n'eſt pas abſolument iſolé. S'il n'y a pas un grand nombre de conſommateurs, la culture des terres eſt bientôt négligée. Que deviendroit l'abondance s'il n'y avoit pas conſommation ?

VIII.

Il eſt contre le droit des gens qu'un Prince livre, vende une province, une île, une colonie, à un Prince étranger ſans le conſentement des habitans. J'obéis à tel maître, mais pour obéir à tel autre, il faut que je ſache ce qui me reviendra de ma ſoumiſſion. Quoi, nous ſerions tranſportés à un nouveau propriétaire comme le bétail enfermé dans une métairie ? Quoi, après les hommages rendus au légitime ſouverain il nous commandera le même reſpect, le même attachement pour un autre qui nous eſt inconnu ; & celui-ci croira poſſéder un droit de propriété ſur nos corps ?

Et depuis quand l'autorité des Monarques de la terre ne vient-elle plus des hommes qui les rend forts, puiſſans, qui leur gagne des batailles, qui les affermit ſur des trônes ? D'où tiennent-ils leur ſûreté, leur opulence, leurs plaiſirs ? Eux qui ont oſé dire que c'eſt de Dieu qu'ils tenoient leur couronne, ont oublié que l'uſurpateur pourroit dire la même choſe, & le prouver comme eux le glaive en main. Tu regnes par Dieu, & moi je vis, j'exiſte, je penſe par lui. Ma raiſon & ma liberté me viennent de lui ; elle me défend de me ſoumettre à des ordres capricieux ; elle m'ordonne de m'y oppoſer de tout mon pouvoir. Sois juſte, & tu verras naître entre nous un contrat qui ne ſera jamais violé de mon côté.

I X.

Ne croyez pas que les Rois, les grands Rois, les légiſlateurs même ayent tout ordonné, tout arrangé ; c'eſt une certaine pente des penſées de l'homme qui a opéré les grands changemens. Un ſeul homme ne peut remuer

une nation ſi elle ne marche au-devant de lui.

Il faut une réaction, ſans quoi le génie devient inutile ; il faut qu'un peuple ſache entendre, goûter, adopter la raiſon ſublime qui lui eſt offerte ; & quand l'étincelle tombe ſur des matieres pétrifiées, elle brille & s'éteint.

Des ſiecles barbares ont eu des hommes de génie, morts pour cette génération inactive & dont la vie n'a pas même été apperçue. Tant il faut un peuple déjà formé pour concourir aux révolutions dont le génie n'eſt que le moteur & non le créateur abſolu.

Quand une nation ſe familiariſe avec les oppreſſions miniſtérielles, qu'elle déſapprend à ſentir & à raiſonner, qu'elle met en oubli & volontairement l'origine & le but de la ſociété, les coups qui lui ſont portés ſont juſtifiés par ſa foibleſſe & ſa lâcheté ; elle mérite de ſouffrir, & le deſpote ne fait que la punir légitimement.

C'eſt le peuple qui fait le *gouvernement*, & non le *gouvernement* qui fait le *peuple*.

On s'eſt long-tems trompé ſur la cauſe. Il eſt abſurde de croire que des loix modifieront un peuple qui ne les connoîtra point, qui ne les aimera point, ou qui ne les adopteroit que d'une maniere forcée.

Quand le peuple eſt aſſez avancé pour recevoir de bonnes loix, elles ſe forment & ſe propagent d'elles-mêmes. *La majeſté du peuple*; voilà la plus belle expreſſion qui puiſſe exiſter dans une langue quelconque; c'eſt *le peuple* qui fait tout.

Quand les Anglois, modifiant à leur gré leurs loix & leurs idiômes, & leur imprimant un égal degré d'élévation & de force, rejetterent les idées d'eſclaves, ainſi que les expreſſions timides, allerent-ils demander à un homme ou à une poignée d'hommes qu'il eût ou qu'ils euſſent la complaiſance de verſer ſur eux la félicité & la grandeur? Non, ils compoſerent leur fortune de leurs mains; ils la garderent, ils la défendirent, & déployant un caractere d'audace & d'énergie, ils eurent droit d'inſulter à ces peuples qui, contens de pouſſer des ſoupirs

& des gémiſſemens, imploroient l'avénement d'un nouvel ordre politique, comme ſi ces loix majeſtueuſes pouvoient ſe former toutes ſeules & n'avoient pas beſoin de bras vigoureux autant que de têtes penſantes, &c.

CHAPITRE LVIII.

Penſions de l'état.

NOUS avons anéanti toutes les penſions accordées à une foule de particuliers; âpres ſolliciteurs, pilliers d'audience, flagorneurs intéreſſés qui, ſous prétexte d'avoir rendu des ſervices à l'état, épuiſoient l'état.

Tout homme qui obtient une penſion, acquiert par-là un fond d'oiſiveté qui lui donne à vivre ſans rien faire; car les penſions diminuent viſiblement l'emploi des hommes.

N'étoit-il pas ridicule de payer un chanteur, un acteur, un poëte, & que les cultivateurs de la campagne fuſſent obligés de

ſoudoyer les cabrioles d'un danſeur ? Cette manie de tout récompenſer en argent, au nom de l'émulation, détruiſoit l'émulation ; car l'intrigant l'emportoit toujours ſur l'artiſte habile.

Les Monarques ne ſont que les économes des biens de leurs ſujets ; or, chaque penſion particuliere, ajoutant un nouveau poids à la charge publique, il ne nous eſt pas permis, je penſe, d'ôter aux uns pour donner arbitrairement aux autres. En matiere de maux publics, tout eſt d'une extrême conſéquence ; parce que la moindre infraction conduit inévitablement au pire.

Puis tous ces penſionnaires avoient preſque tous ou flatté, ou menti, ou rampé, pour obtenir ces penſions vicieuſes, ſoit en courtiſant les valets des valets de cour, ſoit en faiſant ſonner bien haut un frêle mérite, & c'étoit conſéquemment des hommes vils, des corps morts dans l'état civil. L'homme ſupérieur attend le jour de la récompenſe ; & s'il demande, il ne demande qu'une fois en prononçant ſon nom.

Ces penſions particulieres, verſées ſur les enfans de la pareſſe & de l'intrigue, fondées d'ailleurs ſur la taxe générale, dépôt ſacré, étoient évidemment illégitimes, autant qu'onéreuſes.

La liberté de déployer ſon induſtrie en tout ſens, étant le privilege inconteſtable de tout citoyen, c'eſt à lui de tirer de ſon art, tout le parti poſſible. Rien ne limite l'eſſor de ſon talent, & il y met le taux qu'il veut.

Le poëte qui fait bien des vers, reçoit les applaudiſſemens, & puis il vend ſes vers applaudis le plus qu'il peut ; permis à lui de les réciter en place publique, & d'attirer l'argent des auditeurs charmés. Le peintre expoſe ſon tableau, & s'il frappe, il en reçoit le prix.

Le chanteur de ſon côté demande à ſes auditeurs le ſalaire de ſon goſier harmonieux, & n'en fait entendre les modulations, qu'après que la bourſe eſt déliée ; mais il ne vient pas demander une penſion à la cour, parce qu'il a bien chanté. Le gouvernement laiſſe les vers & les ariettes proſpérer dans le monde

ſans attacher de l'or à ces brillantes ſuperfluités. C'eſt bien aſſez de ne les pas interdire.

Si un particulier a trouvé un ſecret, s'il a découvert un remede ſpécifique, il le doit en conſcience à ſes concitoyens ; mais ſi le remede eſt bon il percera, & l'on s'empreſſera de l'acheter. Point de privilege excluſif enfin, parce qu'il n'y a point de prohibitions.

L'inventeur d'un art, eſt d'abord récompenſé par l'eſtime publique : il trouve cette monnoie préférable à toute autre ; car la gloire a ſes jouiſſances pures & profondes. Celui qui a imaginé un métier, ou perfectionné quelque machine mécanique, met la taxe qu'il veut à ſon invention, & s'en réſerve le ſecret, ſi bon lui ſemble.

Quand on n'eſt point gêné, on obtient la richeſſe avec un peu de conſtance & de travail. Aucune Loi parmi nous ne défend de vendre tout ce qu'on peut vendre.

Nous faiſons des avances à l'agriculteur, au commerçant, au méchanicien, parce qu'ils ont beſoin de fonds ; mais nous ne leur

donnons pas des penſions. On dit que de votre tems, tous les hommes étoient des mendians qui, le placet à la main, venoient fatiguer les miniſtres de demandes importunes ; les récompenſes pécuniaires ſembloient être une dette exigible, tant on y mettoit de confiance & d'orgueil. La bravoure développoit un tarif, & l'on marchandoit pour la jambe gauche ou pour la jambe droite, avec une ſorte d'arrogance impérative.

Ainſi la valeur des belles actions étoit métamorphoſée, pour ainſi dire, en une eſpece de bénéfice. Certes, le militaire doit avoir ſa récompenſe avant tous les autres, mais elle doit être limitée & invariable.

Permis ſans doute aux officiers de mourir dans leur lit, quand ils étoient las de l'honorable métier ; mais faire de la défenſe de la patrie un commerce qui donne à vivre dans tel tems, voir des militaires de quarante ans, qui ont quitté le ſervice, parce qu'il leur a donné à vivre ; n'étoit-ce point là l'anéantiſſement des vertus militaires ?

Nous n'avons plus de ces guerriers oiſifs, qui inondent les ſpectacles & les cafés (*a*), tandis qu'on donne des batailles à cent lieues d'eux. Nous ſavons que cette foule d'officiers penſionnés ayant ſaiſi le revenu, gage de leur oiſiveté profonde, ne vouloient plus de l'honneur & qu'ils ne voyoient plus la gloire des combats que dépouillée de ſes rayons; qu'ils ſembloient enfin n'avoir haſardé leurs

---

(*a*) On peut attribuer aux ſoldats & aux officiers oiſifs, diſperſés dans les Provinces, la dépravation du Royaume. On diſtingue une petite ville, dans laquelle un régiment a paſſé un quartier d'hiver; les filles & les femmes qui ſont jeunes & belles, n'ont pas échappé à la ſéduction, & dès qu'une fois elles ſe ſont livrées à ces corrupteurs, elles dérobent leurs peres ou leurs maris pour entretenir leurs amans. Dans les lieux où l'on ne voit jamais de troupes, l'innocence ſe conſerveroit, ſi aucun garçon n'étoit dans le ſervice. Les ſoldats vont en ſemeſtre, & ſéduiſent les ſœurs de leurs compatriotes. Quand ils ont leur congé, ce ſont ſouvent des libertins qui s'en retournent dans le pays, & vont l'infecter de tous les vices dont ils ſe ſont gangrenés dans les troupes.

bras & leurs jambes que pour avoir une heureuſe bleſſure & la penſion qui l'accompagnoit.

Le ſeul cas parmi nous, où *la penſion de l'état* ait lieu, c'eſt quand un innocent a gémi dans les fers; alors nous nous croyons obligés de lui offrir un dédommagement au nom de la ſociété entiere; car la juſtice en ce moment ne ſauroit être impaſſible, & elle doit réparer les erreurs des deſſervans de ſon temple. Elle eſt auſſi grande en avouant leurs fautes, qu'en puniſſant le coupable.

CHAPITRE LIX.

De l'Afrique.

L'Europe dans tous les temps a eu peu de connoiſſance des parties intérieures de ce continent, & de tous les pays qui ſont au deſſous ou au-delà de la ligne; non pas même des parties qui ont été connues de tems immémorial, comme les deux Mauritanies, & la Numidie.

C'eſt

C'eſt à l'orgueil des Romains, qu'on doit imputer cette perte ; parce qu'après avoir ſubjugué l'Afrique, ils firent brûler tous les livres & effacer tous les titres & toutes les inſcriptions anciennes, afin que la poſtérité ne parlât que du nom Romain.

Les Califes enſuite, s'étant emparés de l'Afrique, firent une exacte perquiſition de tous les livres d'hiſtoire & de ſcience, & en brûlerent autant qu'ils en trouverent, de peur que ſi on liſoit d'autres écrits, cela ne portât coup à leur ſecte. Ainſi raiſonnoient l'ambition & le fanatiſme, ces deux antiques fléaux qui ont pourſuivi la miſérable humanité dans tous les coins du globe.

Nous connoiſſons l'Afrique dans toutes ſes parties. L'Egypte de votre tems, obéiſſoit au grand Turc ; elle obéit aujourd'hui au Roi de France. C'eſt-à-dire aux François.

Ce peuple fut le premier qui cultiva les hautes ſciences, tandis que le reſte de la terre dormoit dans l'ignorance. Ce pays fertile & curieux, ſollicitoit des hommes dignes de l'habiter. Il devoit renaître dans

toute ſa gloire, car c'eſt le gouvernement qui fait le peuple. Le féroce Cambyſe & ſes ſucceſſeurs ravagerent l'Egypte pendant deux cens années, & éteignirent le feu ſacré qui depuis des ſiecles éclairoit le cercle des connoiſſances humaines. Nous l'avons rallumé ce flambeau ; car il étoit reſervé à une nation amie des arts, de reſtituer à l'Egypte le commerce du monde. C'étoit le point viſiblement établi par la nature, pour réunir l'Europe & l'Aſie. Il communique avec les mers de l'orient & de l'occident. Une partie de ſes navires font voile du golfe arabique vers l'Inde, tandis que les autres couvrent la Méditerranée. Quand la nature a tout fait pour ce peuple privilégié, il étoit de l'intérêt de l'univers de chaſſer des barbares, qui s'oppoſoient à la réſurrection d'un pays fait pour lier les différentes nations de la terre.

Ainſi notre Monarque poſſede les fameuces pyramides, ces merveilles antiques du monde. Nous avons trouvé un rayon de lumiere à travers les ténebres qui couvrent les premiers âges ; ces lumieres enſévelies ſous

le voile des hiéroglyphes, ont jetté un jour nouveau ſur les ſciences & ſur l'hiſtoire.

Ce beau pays de la terre qui ſervoit de proie à un petit nombre de brigands, eſt régénéré ; il ne falloit qu'en chaſſer le deſpotiſme & la barbarie. Nous l'avons fait : aujourd'hui Paris, Athenes, le grand Caire, ſont ſous la puiſſante & généreuſe main de Louis XXXIV, que nous chériſſons tous comme un prudent & ſage Monarque.

Alexandrie eſt debout. Nous aimons à poſſéder ces monumens antiques qui ont vu les ſiecles s'écouler devant leur maſſe inébranlable. La chûte des empires, les ravages du tems, le deſpotiſme, ennemi de l'ordre & des loix & qui marche environné de la deſtruction ; tout nous parle éloquemment devant ces grands objets. Ces riches contrées furent rendues par nous aux arts & aux ſciences.

Vous avouerez que cette richeſſe toujours renaiſſante dans les plus beaux climats du monde, formoit un établiſſement bien plus précieux que toutes les colonies de l'Amérique.

Ces ouvrages immortels, ces canaux exécutés par des Rois qui faiſoient leur bonheur de la proſpérité des peuples & de la gloire de leur empire, ſe ſont relevés ſous nos mains.

Nous avons tiré des canaux du Nil au golfe Arabique, & nous n'avons point craint, en ouvrant cette communication, que le golfe Arabique inondât le pays. Par ce moyen l'Egypte eſt ouverte aux nations de toutes les contrées du monde ; elle eſt devenue l'entrepôt des marchandiſes de l'Europe, de l'Inde & de l'Afrique. Grace à nos arts méchaniques, nous avons opéré ces changemens merveilleux, ou plutôt nous avons reſſuſcité des idées antiques & ſublimes dont l'empreinte étoit viſible.

La légitime deſtruction des puiſſances Barbareſques, fut au dix-neuvieme ſiecle, l'ouvrage concerté des puiſſances maritimes. Ces guerres ne furent point longues. Les pays ſubjugés par la plus heureuſe & la plus néceſſaire des conquêtes, dévinrent le Domaine des conquérans, qui punirent juſtement des barbares qui ne s'étoient fait connoître

que par les vexations & la tyrannie. Ces bourreaux ſouverains rentrerent dans le néant, parce qu'ils déshonoroient également la politique & l'humanité.

Nous aimons le pays ou voyagerent Orphée, Homere, Hérodote & Platon ; & comme le tems a reſpecté ſes monumens ſuperbes, nous tenons l'hiſtoire curieuſe & unique qui touche aux premiers âges du monde. Cette hiſtoire n'eſt pas de ſimple curioſité, elle a jetté un jour efficace ſur l'homme & ſur ſa dignité primitive.

Le limon que le Nil charrie a ſucceſſivement comblé le *Delta*. Nous viſitons l'île de Madagaſcar, la plus grande de notre globe. Nous avions déja *l'île Bourbon* & celle de *Maurice*, mais cette poſſeſſion précieuſe étoit deſtituée de ports. Nous avons imité vos étonnans ouvrages de Cherbourg, ces cônes prodigieux qui dompterent l'Océan, & ſans contredit le plus beau monument de votre ſiecle.

L'île de Teneriffe, par où les Hollandois faiſoient paſſer leur premier méridien ;

l'île de Fer & d'autres îles où regne une merveilleuſe abondance, où l'air eſt ſi ſalubre, & que la nature a placées comme des hôtelleries propres aux navigateurs de toutes les nations, l'emportoient infiniment ſur ces colonies américaines ſi diſputées, ſi onéreuſes, & qui avoient coûté tant de ſang pour du ſucre.

Nous ne ſommes plus coupables du crime affreux d'entretenir des guerres perpétuelles entre les divers peuples de la côte d'Afrique. Nous ne ſemons plus l'eſprit de diviſion parmi eux, en les engageant au plus grand des attentats ; à nous livrer leurs freres, pieds & poings liés, pour en faire nos eſclaves. Nous ne les portons plus dans des boîtes infectes à quinze cens lieues de leur pays, pour cultiver ſous le fouet déchirant d'un lâche propriétaire des cannes à ſucre, beaucoup moins belles que celles que l'on cultive auprès de leurs cabannes paternelles.

Vous aviez dévaſté l'Amérique pour y planter enſuite la canne à ſucre, & vous alliez chercher les cannes & les negres à la côte

d'Afrique. Hélas ! il ne falloit pas tant de peine, de dépenſe & de cruauté pour avoir du ſucre. Il ſuffiſoit de ne point dégrader les hommes que la nature avoit placés à côté des cannes à ſucre, dans leur pays originaire.

Ces cannes avoient dégénéré dans vos iſles de l'Amérique, elles étoient devenues chétives ; nous ſommes retournés à la côte d'Afrique où la canne à ſucre croît ſans culture : nous y avons formé quelques établiſſemens pacifiques ; & comme la nature fait preſque tous les frais de la production, le ſucre cultivé par des mains libres eſt douze fois au-deſſous du prix qu'il vous coûtoit, lorſque vous tourmentiez l'Europe, l'Afrique & vous pour exprimer un peu d'or du ſang des hommes ; car la terre n'eſt avare que pour les tyrans & les eſclaves. La ſtérilité de ces pays immenſes a diſparu, dès que l'humanité a ceſſé d'être outragée, & que les hommes protegés par les loix, ont reconquis leur intelligence & leur liberté.

Le Nil & le Sénégal voiturent ſuperbement nos marchandiſes. Nous allons au grand

Caire, à Alexandrie, puiſer les tréſors des deux mondes. Notre imagination s'éleve & s'agrandit en admirant les pyramides & les mugiſſantes cataractes du Nil, tous ces palais magnifiques à demi accablés ſous leurs propres débris. Le granit & le porphire couvrant cette terre de merveilles, tout prouve que notre monde naiſſant avoit une richeſſe & une magnificence particuliere, & que l'Europe entiere n'a rien encore de comparable, en fait de monumens & d'édifices publics, à ces précieux reſtes de l'Egypte.

L'Egypte n'étoit plus dans le fait dépendante de l'empire Ottoman. L'anarchie du gouvernement ouvroit la porte au premier occupant. Ce pays, démembré de l'empire ignorant & barbare nous échût en partage, & la porte Ottomane a retiré ſon Pacha ſans mot dire.

Notre police enſuite écarta la peſte qui déſoloit annuellement l'Egypte, & nous avons verſé ce bienfait ſur un pays immenſe. Notre libre navigation ſur la mer Rouge nous a valu des avantages ſans nombre. Le ſol des

iſles de l'Amérique, s'eſt trouvé épuiſé, & nous tirons notre ſucre, notre coton d'un pays voiſin, au lieu d'aller chercher ces denrées à quinze cens lieues de nous.

Aucune puiſſance n'a ſongé à croiſer nos opérations : par notre poſition ſur le globe nous avons joui au moral & au phyſique, d'un bonheur relatif très-grand ; mais il s'eſt accru en perfectionnant encore & en modifiant la légiſlation & l'art du gouvernement.

Les apôtres de la raiſon & des arts, en portant nos découvertes & nos lumieres à ces peuples avilis ſous le plus affreux deſpotiſme, ont régénéré ſucceſſivement la plus grande partie de l'Afrique : & ſi de votre tems l'abondance régnoit au Cap de Bonne-Eſpérance, elle s'eſt répandue de proche en proche, chez ces peuples du midi. Car la ſtupidité n'eſt pas un caractere inhérent aux peuples d'Afrique. Le climat, la terre, les eaux ſont les mêmes ; les loix ont changé, & les hommes avec elles.

Ainſi l'Afrique, ſéparée pour ainſi dire de votre temps du monde connu, n'offre

plus ces peuples gémiſſans ſous un Pacha inſolent, inepte & barbare. L'on a vu naître le gouvernement dans ces magnifiques contrées, ci-devant infortunées, ainſi que l'on a vu croître les arbres de nos climats ſeptentrionaux avec les palmiers; car l'on a répouſſé la chaleur du climat par les boſquets hauts & touffus, & par les ombrages diverſifiés, que l'induſtrie a ſçu créer, en jettant dans des paturages ſavamment ombragés, de nombreux troupeaux de chevaux, de bœufs & de bêtes à laine.

Nous avons bientôt abandonné l'Amérique qui pendant tant de ſiecles avoit fait votre malheur & commencé le nôtre, & qui vous avoit donné cent fois plus de tourmens que de plaiſir.

Nous nous ſommes livrés à un pays, où la nature prodigue demande peu d'induſtrie pour ſatisfaire les béſoins; nos liaiſons étroites avec les nations Africaines, nous ont procuré une foule d'avantages préférables à ceux que nous offroit l'Amérique, à laquelle nous avons dit un ſolemnel adieu

L'Amérique étoit heureuſe : elle l'avoit été par nous, par nos ſécours. La grande époque de ſa liberté étoit, pour ainſi dire, entre nos mains.

Nous l'avons fait libre, & elle ne doit pas oublier le nom de notre ancien roi Louis XVI. Tournant enſuite nos regards d'un autre côté, nous avons fait ceſſer les déſordres moraux & politiques de l'Afrique, & nous en goûtons réciproquement les fruits.

Ainſi ce qu'aucun peuple n'avoit tenté, nous l'avons fait, jaloux de reſſuſciter un pays, où nous marchons ſur les anciens prodiges de l'eſpece humaine. Nos peines ont été bien récompenſées ; car nous avons lu clairement les hiéroglyphes qui nous ont appris une multitude de ſecrets ; enfin nos arts, nos travaux, après avoir régénéré l'Africain, ont corrigé le climat en couvrant le ſol aride de nos ſuperbes végétaux, perfectionnés encore par une ſavante culture.

CHAPITRE LX.

Jardinage.

L'Art le plus cultivé chez ce peuple, étoit le jardinage. Le *je vous prends ſans verd*, étoit un reproche grave & applicable à la lettre. Chaque citoyen cultivoit ſon jardin, & c'étoit une honte de ne point ſavoir planter, ni greffer, ni tailler un arbre. Celui qui avoit peu de terrein, ſe piquoit encore d'offrir un petit potager, & le mot vulgaire, *je vous prends ſans verd*, devenoit un affront réel quand il étoit mérité.

La beauté & l'utilité du jardinage étoient donc connues dans toutes leurs parties. Ce peuple étoit vraiment luxurieux dans ce goût innocent. Il mettoit ſa gloire à contraindre un ſauvageon à donner du fruit ; & plus il étoit rébelle, plus on s'obſtinoit à ſa culture.

Les racines d'un arbre ſont les bouches par leſquelles il pompe l'humeur nourriciere de la terre. C'étoit donc à l'examen des

racines, que ce peuple s'étoit ſcrupuleuſement attaché. Il avoit découvert en elles une ſource multipliée de réproductions, & les plantes exotiques, qui ſe refuſoient à leur multiplication par greffes, par boutures, par drajons, ſaiſies, par leurs racines, par leurs petites racines légérement coupées, lorſqu'elles étoient ſéchées ou moiſies, ſe reproduiſoient; parce qu'il y avoit infiniment plus de vie dans les racines que dans les branches, & que la ſeve étant aſcendante, ſe développoit avec plus d'énergie; de ſorte que les reſſources du jardinage pour la reproduction de toutes les plantes, conſiſtoient dans l'art de piquer & de planter les petites racines ſource ſecrete de la nourriture & du développement; car c'eſt là que réſide d'une maniere éminente le ſucement attractif de la plante.

Ce moyen ſimple & précieux appliqué avec ſuccès, a perpétué une multitude d'eſpeces qu'on n'avoit pas ſçu conſerver juſqu'alors, avoit couvert les jardins de diver fruits cultivés ſoigneuſement pour le plus délectable des beſoins.

Ces jardins n'avoient ni ſtatues, ni treillages. Pomone y habitoit ; il n'y avoit dans ces jardins que des fleurs & des fruits. Le marbre orgueilleux ne défiguroit point leur éclat, & c'eût été un outrage à la nature que d'oppoſer aux légumes, aux arbres fruitiers, aux parterres de fleurs, aux boſquets, des figures, des vaſes de marbre : vaine magnificence qui contraſte avec les agrémens champêtres & tue la douce rêverie.

Ce peuple erroit la moitié du jour dans les jardins. La jeuneſſe y faiſoit ſes exercices, & la vieilleſſe y reſpiroit juſqu'au coucher du ſoleil.

Toutes les plantes de la terre avoient été conquiſes & naturaliſées. Tel étoit le luxe de ce peuple. C'étoit à qui étaleroit les plus beaux fruits de la terre, & ce luxe étoit univerſellement approuvé ; parce que dans ce genre, il étoit impoſſible que l'homme jouiſſe ſeul, & qu'il falloit qu'une partie de ſes jouiſſances refluât néceſſairement ſur ce qui étoit autour de lui.

CHAPITRE LXI.

Suite du précédent.

QUE tout me ſemble ici digne d'envie! m'écriai-je ; heureux peuple! Vous êtes parvenu par degrés, à vous dégager de tous les préjugés qui offuſquent la raiſon, à former un Empire floriſſant, à régler ſagement tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'humanité. Que tout me ſemble ici heureuſement ordonné! Les ſciences, les arts me paroiſſent ne pouvoir plus atteindre à une plus grande perfection.

Nous ſommes bien éloignés de penſer ainſi ; me répliqua un jeune homme (qui ne reſſemblait guere à un cathédrant de votre licée.) Notre ſiecle, tout ſupérieur qu'il eſt à ceux qui l'ont précédé, ſera ſurpaſſé ſans doute. Nous l'eſpérons ainſi. La préſomption eſt le partage des ignorans ; & celui qui poſe indiſcrétement la limite des arts, n'eſt point fait pour le

cultiver. Plus on eſt éclairé & plus on ſent combien il reſte encore à faire.

Si nous avons perfectionné l'art de ſe promener librement dans les airs, & de ſe tenir immobile dans l'atmoſphere, contre le mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre, au moyen de quoi en laiſſant paiſiblement le globe tourner ſous nos pieds, nous pouvons ſans nous mouvoir franchir des diſtances immenſes ; ſi nous ſommes parvenus, au moyen d'une machine jettée dans la profondeur des mers, à en retirer les tréſors inutiles aux habitans de ce terrible élément, à en décorer nos cabinets d'hiſtoire naturelle, & à reſtituer à la terre les richeſſes curieuſes enſevelies dans l'Océan pendant tant de ſiecles ; ſi plus hardis encore nous avons trouvé les moyens d'établir des communications ſouterraines entre les montagnes qui vomiſſent la flamme, en ſaignant les volcans pour raſſurer la terre contre les ſécouſſes imprévues ; ſi nous avons ſû faire traîner nos chars par les plus rédoutables animaux, tels que les lions, les ours, les tigres, les léopards, &c. ; ſi nous avons ſû

adoucir

adoucir leur férocité ; ſi les cerfs qu'on jugeoit être indiſciplinables, tirent nos traîneaux avec vélocité ; ſi nous avons trouvé le ſecret de conſerver tous les grains, & d'en faire des proviſions dans les années abondantes pour ſuppléer aux années de ſtérilité, nous avons trop bonne opinion de l'induſtrie humaine, pour douter qu'on puiſſe faire un jour de nouvelles découvertes tranſcendantes qui nous manquent, ainſi que bien d'autres que nous n'imaginons même pas.

Et ſi nous pouvions pénétrer dans l'avenir, peut-être trouverions-nous qu'on y fera peu de cas de nos inventions, & qu'elles ne paroîtront que des jeux & des miſeres : car où s'arrête la perfectibilité de l'homme armé de la géométrie & des arts méchaniques, inſtruit de la chymie ? Il eſt né, ſans doute, pour parcourir une ſphere immenſe, & pour toucher peut-être tout ce qu'il apperçoit.

J'admirois la modeſtie de ce peuple qui, après tant de découvertes, voyoit la poſſibilité de découvertes encore plus étonnantes. Ce qui étoit bien différent de l'aſſurance avec laquelle

les cathédrans de mon ſiecle, diſoient : *nous jugeons tout*, nous aſſignons des limites à tout ce qui ſe fera : ce qui étoit dire en d'autres termes, *nous ſavons tout ;* & voilà le langage académique qui réduit toutes ſes theſes à ces paroles, vraiment remarquables.

CHAPITRE LXII.

Des Indes orientales.

C'ETOIT une belle capitale à prendre que Conſtantinople, n'eſt-il pas vrai ? La Ruſſie qui ſortit tout-à-coup du néant, la Ruſſie ne pouvoit pas embraſſer également l'Aſie & l'Europe. Pierre le grand, avoit fixé toutes ſes vues ſur l'Europe, pour procurer à ſon empire une gloire & une grandeur ſolide. L'heureuſe ſituation de Pétersbourg faiſoit toute la force de l'empire Ruſſe ; c'étoit de là qu'il peſoit ſur l'Europe, mais cette énorme puiſſance ſe rompit ſubitement en deux ; & l'Aſie offroit des dépouilles riches & des triomphes faciles.

Le commerce des Indes orientales changea tout-à-coup de face, & après pluſieurs mouvemens inévitables, la Turquie aſiatique forma une immenſe république. Et comment en impoſer toujours aux deux coloſſes politiques qui menaçoient l'Europe ? Il falloit bien enfin, qu'ils dévoraſſent leur proie ; & ce déluge effroyable de ſoldats, après tant d'oſcillations, devoit aboutir à un point fixe & permanent. Conſtantinople appartient aux Ruſſes ; & c'eſt un bien pour l'Europe entiere, parce que chaque ſouverain y a trouvé ſon compte.

C'étoit une queſtion de votre tems s'il ne falloit pas renoncer à tout établiſſement militaire dans les Indes orientales, en y conſervant des comptoirs, & faiſant le commerce de l'Inde par caravanes à travers la Perſe & la Turquie.

Chaque nation ſans contredit avoit droit de contribuer au bénéfice & aux richeſſes qui ſortoient de ces immenſes pays.

Les Anglois firent alors ce qu'ils devoient faire. Ils voulurent s'emparer de l'Inde entiere,

& de ſon commerce ; mais nous ne le voulûmes pas.

Nous obtînmes les ports qui nous manquoient pour être à portée de protéger également la côte de Malabar, & la côte de Coromandel.

Mais bientôt nous reconnûmes que, s'il s'agiſſoit de s'établir ſolidement dans l'Inde, loin d'y employer une force militaire, pour y faire des conquêtes & des acquiſitions territoriales, il falloit calmer profondément les allarmes des Indiens, qui euſſent fini par ſe ſoulever entiérement contre nous. Ce qui eût été imprudent & inutile ; car comment ſe maintenir dans l'Inde contre tous les Indiens raſſemblés ou diſciplinés à la longue ?

Le grand commerce avec l'Inde & la Perſe par caravanes, à travers la Perſe & la Turquie aſiatique, nous ayant paru difficultueux, pour ne pas dire impraticable, les peuples, d'un commun accord, ont tous donné un exemple qui a convaincu les Indiens que nous renonçions à toute idée de conquête ; & *ce ſyſtême de paix* une fois bien gravé dans leurs cer-

veaux, nous a concilié leur affection.

Les Eſpagnols, les Portugais, les Hollandois & les Anglois, ont conſenti comme nous à évacuer tous leurs établiſſemens, & à en retirer toutes leurs forces. Ces corps de troupes ne ſervoient qu'à indiſpoſer contre nous les naturels, & à nous entraîner dans des guerres longues, ſuperflues & ruineuſes.

De paiſibles comptoirs éloignant toute vue ambitieuſe, ont eu plus de force par l'avantage reſpectif du commerce, que vos comptoirs environnés de forces militaires, leſquelles occaſionnoient tour-à-tour mille révolutions ſanglantes dans l'Inde.

Quand on veut arrêter l'effuſion du ſang humain, il faut commencer par éloigner tout ſoldat; car la bayonnette appelle la bayonnette, & le canon, le canon. En écartant l'image de tout combat, les Indiens ſe ſont accoutumés à nous; mais les Indiens en nous voyant armés conſtamment, ſe feroient formés néceſſairement à notre diſcipline & auroient chaſſé un jour tous les Européens. Déſarmés, nous avons été beaucoup plus forts:

nos gains moins conſidérables ont été plus aſſurés, comme plus légitimes, & nous avons préféré un avantage limité, mais permanent, à ces momens de ſplendeur qui s'éteignoient bientôt dans le ſang & dans le carnage.

Et pouvions-nous ſans remords venir de ſi loin pour apporter chez ces peuples toutes les ruſes d'une politique cruelle, & armer l'un contre l'autre ces Rajahs, ces Nababs qui enſanglantoient pour nos querelles la Perſe & ébranloient le trône des Mogols. Les Européens ne ſubſiſtoient de votre temps qu'à force de violer d'une maniere tour-à-tour horrible & perfide, le droit naturel & politique de ces nations.

Nous avons préféré à ces conquêtes prodigieuſes & preſque romaneſques, les inſinuations aſcendantes d'un commerce victorieux & paiſible. Les Indiens nous appellent, nous protegent, nous chériſſent & cette généreuſe réſolution de leur part, a été plus forte que toutes nos armées.

Y avoit-il de la gloire à ſubjuguer les Indiens ? Les ſubjugua qui voulut. Bacchus,

Seſoſtris, Sémiramis, Alexandre, les Parthes, les Tartares, les Arabes & encore de nouvelles hordes de Tartares, ont été ſucceſſivement les maîtres de ces riches contrées. Mais la prompte décadence des vainqueurs, a annoncé qu'on pouvoit conquérir ces pays, mais non les conſerver, & cela ſans que les Indiens oppoſaſſent d'autre défenſe que le temps.

Nos vues droites & pacifiques ont accoutumé les Indiens à voir les Européens comme des hommes éclairés, & de véritables bienfaiteurs. Nos comptoirs appuyés ſur la bonne foi, & ſur la reconnoiſſance de ces peuples, ſont plus reſpectés qu'ils ne l'étoient par des troupes ſanguinaires. En ceſſant de les effrayer nous nous ſommes conciliés leur affection ; & c'eſt ſur cette baſe ſolide que répoſent nos établiſſemens. Nous ſommes moins riches, il eſt vrai, de ce côté là ; mais nous avons évité auſſi des frais immenſes, des ſcenes révoltantes, & des malheurs atroces. N'étoit-ce point là gagner & beaucoup ?

CHAPITRE LXIII.

De l'eſprit public.

L'*ESPRIT public* étoit une expreſſion naturaliſée chez ce peuple. Il l'employoit très-fréquemment, & tandis que de mon tems cette expreſſion dormoit dans notre langue & preſque dans nos cœurs, elle étoit vivante dans toutes les bouches.

Il ne faut quelquefois qu'un *mot* bien *répandu* & bien *ſenti* pour relever le génie d'une nation.

L'eſprit public ſe montre dans un *petit trottoir*, & dans *une rampe de fer* placée à propos, ainſi que dans un temple, ou dans un autre monument ſuperbe.

L'eſprit public a la paſſion des grandes choſes; mais lorſqu'elles ſont utiles. Il enfante des plans vaſtes, s'identifie avec la nation, eſt jaloux de ſa gloire & de ſa proſpérité & frémit des moindres coups qui lui ſont portés.

C'étoit *l'eſprit public* qui avoit préſidé à tous les établiſſemens chers à ce peuple. Il proſcrivoit les vues étroites pour ſe placer au centre d'un état, & porter ſon regard ſur toute la circonférence. Il étoit attentif à l'injure faite au moindre citoyen ainſi qu'à un attentat contre le gouvernement. Cet *eſprit public* l'emportoit ſur toute autre conſidération, & cet attachement naiſſoit du bien être qu'on trouvoit à vivre ſous des loix vivifiantes.

L'amour de la patrie fait les guerriers, & donne lieu à ces dévoumens qui ſont récompenſés par la gloire ; *l'eſprit public* deſcend dans les moindres détails ; il eſt à une égale diſtance de l'eſprit miniſtériel.

Cet *eſprit public* avoit animé les Américquains, lorſqu'ils combinerent la liberté partielle des treize états, avec leur dépendance générale entre eux. Ce fut cet eſprit qui combina le droit de légiſlation, avec le droit d'élection, & qui ſut maintenir à une diſtance reſpective, la force civile & la force militaire.

Comme c'eſt *l'eſprit public* qui invite

chaque citoyen à faire les ſacrifices néceſſaires, c'eſt à cet eſprit à les maintenir.

L'eſprit miniſtériel eſt bien inférieur à l'eſprit public.

La valeur de cette expreſſion eſt ignorée chez ces peuples où l'or a tout corrompu, où l'or a tout diviſé. Cherchez-y un vrai citoyen, l'opulent eſt tout, la vertu n'eſt plus rien: le reſpect pour les loix, n'eſt plus qu'une illuſion. On demande le repos, un paiſible eſclavage. Que le peuple ait des jeux, qu'on parle de beaux arts, on ſe croit libre & fortuné.

Mais *l'eſprit public* ne peut naître que dans les états où l'on aime la patrie, & où on en eſt aimé, car ſi la patrie ne fait rien pour le citoyen, le citoyen ne fera rien pour elle (*a*).

(*a*) Souverains de la terre, ayez *cet eſprit public*, il vous dirigera ſûrement; il fera votre gloire; je me jette à vos genoux & je vous offre mon humble requête. Non, pour faire aujourd'hui le bonheur des peuples, il ne faut pas être né

avec un génie extraordinaire. Le bon ſens, un bon cœur ſuffiſent pour cela. Faites le contraire de ce paſſage fameux : *video meliora ; proboque, deteriora ſequor.*

Quand votre cœur ſenſible aura frémi, ſuivez ce premier mouvement, ce mouvement généreux. Quand votre raiſon aura adopté une maxime, chaſſez le miniſtre qui oppoſera à cette lumiere naturelle & pure le grand mot, le mot obſcur *raiſon d'état*. Que de crimes ſous ces ſyllabes !

Rois, jettez les yeux ſur les campagnes & contemplez avec quelque ſenſibilité, cette multitude d'hommes qui fait votre force, ou qui compoſe vos plaiſirs. Ce ſont leurs mains qui protegent votre trône en pourſuivant & terraſſant vos ennemis, ou qui décorent ces palais où vous repoſez au milieu des délices. Tout ce que vous poſſédez eſt leur ouvrage, & ils ont bravé tous les dangers pour nourrir votre luxe. Vous ne régnez que par leurs ſuffrages, & votre ſûreté, j'oſe le dire, eſt dans leur zele.

Quand ils ont fait tout pour vous, ne ferez-vous rien pour eux ? Jouiſſez de leurs tréſors, mais ne les tariſſez pas dans leurs ſources. Employez leurs bras, mais laiſſez-leur le tems de repoſer leurs membres fatigués ; recevez leurs tributs, mais adouciſſez la forme odieuſe des perceptions. Il eſt des droits qu'ils tiennent de la nature ; reſpectez-les : car ces droits ſont antérieurs aux vôtres.

Et ſi ceux qui vous abuſent par des mots, ſuivoient leur ſyſtême d'oppreſſion, que reſteroit-il à ce peuple docile & patient ? Pas même la propriété de ſon champ, pas même l'uſage de ſa cabane. Un exacteur impitoyable s'y aſſied & ravit les uſtenciles de la miſere affamée ; déjà ſes enfans même ne lui appartiennent plus ; ils ſont enlevés pour des corvées barbares & preſque inutiles ; ils ſont aſſimilés aux animaux qu'ils y conduiſent, ou bien on les traîne aux combats que les meres déteſtent, pour y mourir ſans qu'ils ſachent de quoi il s'agit. Rois, voilà donc ce qui compoſe vos grandeurs ! Ah ! méritez une nouvelle ſtatue, celle qui ſera élevée à celui qui ſe ſera contenté d'avoir été un Roi populaire & d'avoir fait le bonheur de ſon peuple.

Heureux Monarque que j'attends & que j'entrevois, je prépare ta couronne civique ; c'eſt toi qui tariras ces ſources de pleurs qui coulent depuis cinq cens ans. Tu réconcilieras les peuples avec la royauté. Tu laiſſeras ſans impôts onéreux, ces ſels, préſens conſervateurs de la terre & des animaux qui font ſa richeſſe. Tu donneras aux citoyens la faculté de répartir entr'eux la maſſe des tribus. Tu recevras des mains de l'amour ce que tu prenois des mains de l'uſure. Les réligions ſeront libres afin que ton peuple ait une réligion. Les propriétés ſeront reſpectées par les maltôtiers qui couvrent leurs vols de ton nom ſacré. Le com-

merce intérieur ſera affranchi des entraves honteuſes & ridicules de l'acciſe ; les communes ſeront partagées. Les loix ſeront claires & permanentes, & il en ſera fait un cathéchiſme ; car hélas ! le peuple ignore le plus ſouvent les loix qui le régiſſent, & dans tous les codes on trouve des loix injuſtes dans leurs principes, inutiles dans leur objet, & d'autres impoſſibles à exécuter. Que cette lie des ſiecles barbares ſoit épurée, afin que l'homme, du mépris du légiſlateur, ne paſſe point à celui de la légiſlation (le plus grand déſaſtre qui puiſſe arriver chez une nation) ; que les magiſtrats, arbitres des deſtinées des hommes, connoiſſant leur ſublime emploi, t'aident à diminuer les maux qui affligent l'humanité ; car c'eſt pour cette ſeule & grande fonction que les hommes ont élevé d'autres hommes au deſſus de leur tête. La tâche en eſt pénible, mais la gloire en eſt grande, & l'attendriſſement de tout un peuple vaut bien le travail qu'impoſent des bienfaits de cette importance & de cette latitude ; mais auſſi qui ont leur récompenſe en eux-mêmes, quand même l'auteur de tout bien n'abaiſſeroit pas ſes regards ſur les vertus d'un grand Roi, rivaliſant, pour ainſi dire, avec lui, & commençant, d'après ſa bonté, l'ouvrage de notre grande félicité, de notre félicité future, &c.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome second.

CHAPITRE XXXII. *L'Académie Françoise.* . . . . page 1
CHAP. XXXIII. *Le Cabinet du Roi.* 25
CHAP. XXXIV. *Le ſallon.* . . 59
CHAP. XXXV. *Tableaux emblématiques.* 68
CHAP. XXXVI. *Sculpture & Gravure.* 77
CHAP. XXXVII. *Salle du Trône.* . 85
CHAP. XXXVIII. *Forme du Gouvernement.* . . . 98
CHAP. XXXIX. *De l'héritier du trône.* 131
CHAP. XL. *Des Femmes.* . . 150
CHAP. XLI. *Des Impôts.* . . 177
CHAP. XLII. *Du Commerce.* . 202
CHAP. XLIII. *L'Avant-ſoupé.* . 221
CHAP. XLIV. *Signaux.* . . 238

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XLV. *Chriſtianiſme.* page 244
CHAP. XLVI. *Théocratie.* . 245
CHAP. XLVII. *Science des Langues.* 251
CHAP. XLVIII. *La grande Loi.* . 255
CHAP. XLIX. *Le Profeſſeur d'Hiſtoire naturelle.* 264
CHAP. L. *Terres incultes.* . . 278
CHAP. LI. *Sur une queſtion.* . 285
CHAP. LII. *Liquidation des dettes de l'état.* 291
CHAP. LIII. *Edit ancien, lu publiquement.* 300
CHAP. LIV. *L'aéroſtat.* . . 304
CHAP. LV. *Court entretien ſur de graves objets.* 310
CHAP. LVI. *Marine.* . . 323
CHAP. LVII. *Le Profeſſeur en Politique.* 328
CHAP. LVIII. *Penſions de l'état.* 346
CHAP. LIX. *De l'Afrique.* . 352
CHAP. LX. *Jardinage.* . . 364
CHAP. LXI. *Suite du précédent.* . 367
CHAP. LXII. *Des Indes orientales.* 370
CHAP. LXIII. *De l'eſprit public.* 376

Fin de la Table des Chapitres.

8.3 -

E 786
M 555a
vol. 2
copy 2